





LE

# DERNIER IRLANDAIS.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

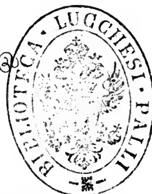
# DERNIER IRLANDAIS

PAR

**Elie Berthet.**

Ireland ! Ireland !... Poor Ireland !
O'CONNELL.




BRUXELLES.
MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1851



# I

## Shanakill.

Le lendemain était une de ces belles journées de printemps si rares dans les climats du Nord où cette partie poétique de l'année se passe d'ordinaire en alternatives de pluie et de vent. Les nuages avaient subitement disparu ; l'air était doux et moite, chargé d'une odeur de séve et de jeunes pousses. Le soleil resplendissait dans un ciel pur au-dessus de la vallée de Glendalough, dont il éclairait toutes les profondeurs et faisait miroiter les eaux limpides. Cette na-

ture grise et abrupte, ainsi brillamment éclairée, perdait quelque chose de son aspect sauvage; les rochers semblaient moins arides, les gorges moins creuses et moins sombres. Les tourbières elles-mêmes, avec leur surface unie, tour à tour brune et jaunissante, attristaient moins le regard. La campagne, immobile et silencieuse la veille encore sous l'âpre vent de mer, retentissait du chant amoureux des grives et des merles; tandis que, dans le voisinage du marais, de nombreuses volées d'oiseaux aquatiques, sarcelles, foulques, râles criards, hérons majestueux, remplissaient les roseaux de mouvement et de vie.

Cette espèce de fête que le ciel donnait à la terre s'étendait jusqu'aux ouvrages et aux habitations des hommes. Les ruines de ces sept églises ou monastères, qui étaient éparses dans la vallée, paraissaient se draper, avec un reste de fierté, dans leur manteau de lierre.

Les pauvres cottages, disposés en hameaux sur les gradins des montagnes, se réjouissaient à ce chaud soleil qui faisait fleurir sur leurs murs lézardés les joubarbes et les cymbalaires, qui faisait chanter les petits oiseaux sur leur toit de branchages et de glaise. Ils ouvraient leurs étroites fenêtres et leurs portes basses

pour aspirer un peu de cet air vivifiant. La fumée, qui s'échappait en bouffées bleuâtres de leurs faîtes, semblait elle-même un signe de joie ; elle annonçait que la ménagère était à l'œuvre et qu'il restait encore à leurs habitants quelques pommes de terre bien chaudes pour déjeuner.

Dans un de ces hameaux situé en face de Lady's-Church, et appelé Shanakill, se trouvait le cottage de Tom Irwing, ce pauvre Paddy dont nous avons fait connaissance sur la place de Saint-Patrick. Ce cottage, comme les autres, était hideux de malpropreté et de misère. Tout à l'entour s'étendait une boue fétide, formée d'immondices en décomposition. Un homme robuste eût facilement démoli à coups de pied les murs de terre de cette habitation. A l'intérieur, même aspect repoussant : pas de meubles, pas de vaisselle, pas de lits; on couchait par terre sur de la paille et des fougères; on mangeait dans sa main ou dans des tessons de pots cassés; ni armoires ni coffres : qu'y eût-on mis? Une seule pièce de dix à douze pieds carrés devait servir d'habitation à Tom, à sa femme, à sa vieille mère idiote et à cinq enfants dont l'aîné avait une douzaine d'années, dont le plus jeune tetait encore sa mère. Nous omettons, et

pour cause, trois ou quatre oies et une énorme truie qui vivaient pêle-mêle avec la famille. Quant au poney étique sur lequel Tom se rendait aux marchés du comté, la pauvre bête n'avait pour domicile, été comme hiver, qu'une sorte de hangar ouvert à tous les vents.

Mais le spectacle de sa sordide indigence ne pouvait choquer Tom Irwing. Il n'y avait rien là qu'il ne fût habitué à voir depuis son enfance, qu'il n'eût vu également chez ses voisins et ses amis. Aussi ce jour-là, Tom, subissant peut-être à son insu l'influence du beau temps, se sentait-il moins disposé qu'à l'ordinaire aux inquiétudes et à la misanthropie. Assis devant sa porte au soleil et fumant sa loudine d'un air nonchalant, il paraissait oublier ses dettes, le manque de travail et la maladie des pommes de terre, ses préoccupations habituelles. Par la porte entr'ouverte du cottage, il pouvait voir sa femme, encore belle malgré sa pâleur, aller et venir pour vaquer aux soins du ménage; sa mère, la vieille idiote, qui, accroupie auprès du feu de tourbe, semblait aspirer avec délices la chaleur et la fumée; ses enfants enfin, qui, presque nus, n'en étaient pas moins gais, et se chamaillaient à grand bruit en attendant le repas du matin. De plus, son cochon grommelait

à ses pieds, ses oies barbotaient dans le fumier qui cernait la maison. Tom, peu difficile, songeait en ce moment qu'il existait des gens plus malheureux que lui. Il est bon d'ajouter, pour expliquer ce paradoxe, que la veille Irwing avait eu le bonheur insigne de trouver entre les douves du baril de wiskey défoncé par le ministre la valeur d'un demi-verre de cette précieuse liqueur qu'il avait recueillie dans son *splenchan* de peau ; aussi, à son réveil, avait-il pu prendre son coup du matin, ce qui certainement n'avait pas peu contribué à donner cette teinte rose à ses pensées.

Cependant Irwing était un peu pensif; il roulait dans sa tête un plan de haute spéculation. Le travail de son imagination se trahissait par de fréquentes bouffées de fumée sortant de sa bouche comme d'une locomotive en marche. Tout à coup il sembla qu'une difficile opération intellectuelle fût arrivée à son terme; il posa sa pipe à côté de lui, et, se penchant vers la porte du cottage, il dit d'une voix résolue :

— Oh ! Pat, mon garçon, donne ta sœur Ketty à sa mère et viens me parler.

Patrick, petit blondin à l'œil vif et malin, s'avança aussitôt et comparut devant l'auteur

de ses jours. Celui-ci examina longtemps l'aîné de ses fils avec une attention particulière; il le prit par le bras, le tourna et le retourna comme pour une inspection radicale. Le pauvre petit diable se laissait faire en enfonçant philosophiquement ses doigts dans son nez. Le costume de Patrick ne méritait pourtant pas une étude aussi longue; il consistait en un lambeau de chemise et un pantalon trop court, tellement percé à jour qu'il eût été plus modeste de le supprimer. La tête, les bras, les jambes et les pieds étaient nus en toute saison.

Irwing, après avoir ruminé à loisir un cas épineux, ordonna à l'enfant de l'attendre et rentra dans la maison. Il revint un moment après avec un objet qu'il avait retiré d'un paquet de vieux chiffons servant de couche à l'enfant au maillot : c'était une loque d'un noir rougeâtre qui ne conservait aucune forme. Cependant, quand le paddy l'eut développée avec précautions, on eût pu, avec un peu d'attention, reconnaître confusément un habit noir. C'était un habit noir, en effet, qui, après avoir brillé sur les épaules de quelque dandy de Londres dans sa jeunesse, avait passé sur celles d'un laquais à son âge mûr, était arrivé à ses derniers jours, par l'intermédiaire des juifs bro-

canteurs, à la maigre et longue échine de Tom Irwing. Pendant dix années consécutives, l'honnête Paddy s'était montré dans les églises, dans les marchés, partout avec ce curieux vêtement; mais comme Irwing s'obstinait à ne pas le quitter, le vêtement le quitta. Un jour, Irwing, assez têtu pourtant, fut obligé de reconnaître lui-même qu'il ne pouvait plus porter son habit noir, et il avait relégué aux loques de famille ce sale débris d'une grandeur passée jusqu'au moment où il l'exhuma ainsi aux yeux de Patrick.

Son but ne fut pas longtemps secret; il regardait tantôt son fils, tantôt le haillon, comme s'il eût voulu comparer la capacité de l'un au volume de l'autre. Le soi-disant habit noir n'avait plus qu'une manche et une basque; l'autre manche avait été rognée par les rats, l'autre basque avait été arrachée dans une de ces rixes si communes entre paddys irlandais sur les champs de foire. Mais c'était trop encore de ce qui restait; Tom Irwing arracha ces superfluités inutiles; de l'habit il fit une veste, ou mieux une redingote pour Patrick, qui s'en enveloppa tout entier. Le pauvre enfant, malgré les franges et les déchirures sans nombre de son nouveau costume, ne s'était jamais vu aussi somp-

tueusement vêtu. Dans sa joie, il voulait aller se montrer à sa mère et à ses frères. Tom le retint et lui dit d'un ton solennel :

— Och ! Pat, mon chéri, il faudra ménager ton habit *neuf,* attendu qu'il devra encore servir à tes frères, quand ils seront en âge de le porter. Mais tu me comprends : tu n'es plus un enfant ; te voilà homme, comme moi, et il est temps de te suffire à toi-même. Aussi, maintenant que tu es vêtu décemment et que tu pourrais entrer dans le beau parloir doré de milord à Stone-House, sans faire déshonneur à ta famille, je vais te mettre en voie de te tirer d'affaire, peut-être même d'aller loin. Écoute-moi.

Malgré cet exorde imposant, maître Patrick semblait beaucoup plus occupé de ses nouveaux habits que des conseils paternels ; il se tenait roide et guindé, se regardant avec étonnement et ne se reconnaissant plus lui-même. Tom reprit d'un ton magistral :

— Tu sais que le garde Donnagh a tué hier le chien de M. William Sullivan, l'aveugle de Lady's-Church, ce qui a valu à Donnagh une grêle de coups de pied et de coups de poing qu'il n'oubliera pas de sitôt, non plus que deux ou trois pauvres diables qui vont être chassés

aujourd'hui de leur cottage par le bailli Jameson, à ce que l'on m'a conté. Donc, mon enfant, ce pauvre Brann, le chien de William, est mort, et j'ai demandé pour toi sa survivance à notre voisin. M. Sullivan est un peu orgueilleux, et, quoique aveugle, il veut se conduire seul ; véritablement je l'ai vu hier descendre la pente de Neath, et il n'allait pas mal ; mais en s'y prenant avec adresse, tu viendras à bout de te faire accepter. Cependant il faut tout dire : Brann était un fier chien qui ne fourvoyait jamais son maître dans les ronces et les cailloux ; il sera nécessaire de l'imiter en ceci, mon garçon, si tu veux conserver la place.

Patrick balbutia une promesse sans s'apercevoir qu'il avait fourré machinalement son doigt dans une déchirure de son vêtement de cérémonie, et qu'il l'agrandissait d'une manière alarmante. Poursuivant son idée, Tom ne s'en aperçut pas davantage.

— Fort bien, mon enfant, reprit-il, je vois que nous ferons quelque chose de toi... Dame ! tu n'es pas un païen ; tu as été élevé chrétiennement dans une famille de braves gens, et M. William, qui est bon catholique, t'en aimera davantage. Och ! Pat, mon bijou, pousse un hourra pour le pape de Rome et un grogne-

ment pour ces chiens damnés de protestants.

L'enfant obéit avec un entrain qui prouvait une longue pratique ; les petits enfants, qui étaient dans l'intérieur du cottage, reconnaissant des sons auxquels ils étaient habitués, répétèrent avec ensemble les hourras et le grognement.

— C'est ça, mes petits, bien crié ! dit le paddy avec satisfaction. Sa Révérence M. O'Byrne ne dira plus que je vous élève mal... Mais c'est assez ; qu'on se taise là-bas !

Et quand le silence fut rétabli partout, le père reprit en s'adressant à l'aîné :

— Maintenant, mon ami Pat, nous disons donc qu'il s'agit de te faire accepter pour conducteur de l'aveugle de Lady's-Church. Si tu allais là tout bêtement lui proposer la chose, il te refuserait peut-être. Mais en te conduisant suivant mes avis, tu réussiras certainement. Tu vas te rendre avec ton bel habit chez William ; s'il ne te voit pas, il te touchera du moins, et en reconnaissant que tu es vêtu de drap fin, il ne pourra te prendre pour un vagabond, un mauvais sujet dont ses parents veulent se débarrasser. Tu l'aborderas poliment et tu t'informeras des nouvelles de *Son Honneur*, car M. Sullivan est un gentleman, un favori de la

famille O'Byrne, et tu ne saurais te montrer trop respectueux. Puis tu lui demanderas, toujours bien doucement et comme de toi-même, si tu ne pourrais pas lui rendre quelque service, faire ses courses, aller chercher son tabac. couper de la fougère pour son lit. Il refusera peut-être d'abord ; mais en te voyant si poli, si empressé, il finira par te charger d'une commission. Peu à peu tu gagneras sa confiance, il voudra te garder près de lui, et tu seras définitivement en place. Surtout, Patrick, mon cher enfant, ne parle pas de gages ou de récompenses pour tes peines ; tu ne réclameras jamais rien ; seulement le voisin Sullivan, qui est un homme juste et sachant vivre, ne voudra pas avoir à son service un fils de famille sans lui donner quelques légers profits. Et si le bonhomme t'offre de temps en temps une pièce de deux pence, il ne faudra pas la refuser, mais me l'apporter soigneusement. De même, quand ton maître t'engagera à partager son dîner de pommes de terre, il ne sera pas nécessaire de faire la petite bouche ; tu pourras manger à ton appétit, entends-tu ? Ou, si tu n'as pas faim, tu demanderas la permission d'apporter ta part à tes frères et à tes sœurs, qui dînent souvent par cœur, comme tu sais.

L'industrieux Irwing en était là de ses instructions paternelles, quand un incident inattendu vint arrêter le flux de son éloquence qui, sans cela, n'eût pas tari de sitôt. Levant les yeux par hasard, il aperçut dans la vallée, sur le chemin de Shanakill, plusieurs personnes qui paraissaient se diriger vers le hameau. Sans bien se rendre compte pourquoi, Tom devint pâle, et son cœur se serra.

—Tiens, Pat, reprit-il en désignant le groupe, toi qui as de bons yeux, ne pourrais-tu me dire si ce n'est pas le bailli Jameson que j'aperçois là-bas?

— Oui, père, répliqua avec volubilité maître Patrick, enchanté de faire trêve aux longs et minutieux conseils du paddy; oui, c'est le bailli Jameson, avec sa perruque blanche et son habit noir; et puis, il y a quatre constables avec leurs gibernes et leurs grands fusils; et puis Son Honneur sir George qui cause avec le bailli et paraît bien joyeux, car il rit aux éclats; et puis il y a John Smith, le valet de chambre de sir George qui porte de grandes lignes, comme si Son Honneur allait à la pêche; et puis il y a des hommes et des femmes qui suivent, comme pour voir ce qui va se passer; et puis... il n'y a plus rien.

Avant même cette longue énumération des

personnes qui traversaient la vallée, Tom Irwing les avait parfaitement reconnues.

— *Och! Hallo! Naboclish!* grommela-t-il en essuyant la sueur qui coulait sur son front, est-ce que Son Honneur sir George, à cause de l'affaire d'hier, n'irait plus à la pêche que sous la garde du bailli et de quatre constables? Autrefois pourtant il était plus fier que poltron, comme sont tous ces jeunes lords!

Pendant qu'il parlait encore, Irwing eut la preuve de l'absurdité de ses suppositions. Les personnes qui attiraient son attention étaient parvenues à un endroit où la route se divisait en deux parties ; l'une remontait vers les habitations, tandis que l'autre suivait les bords sinueux du lac. Il y eut là un moment d'arrêt, puis le bailli s'inclina jusqu'à terre, les constables présentèrent les armes, tandis que sir George saluait négligemment de la main. Alors le groupe se fractionna : tandis que sir George et le domestique porteur des ustensiles de pêche se dirigeaient vers le lac, le bailli et ses gardes, avec leur cortége de curieux, prenaient d'un pas délibéré la route de Shanakill.

Tom Irwing, à l'apparition du redoutable bailli et de ses acolytes, ne put se défendre de vives angoisses.

— Donnagh a parlé, je le sais, grommelait-il; il a désigné Mac-Tose et O'Mahonny de Neath, si bien que les pauvres diables ont dû être jetés ce matin hors de leurs cottages. Mais quel est le troisième? Ce ne peut être moi; le garde ne m'a pas vu, j'en suis sûr. Ensuite les gens sont si méchants. Si on était allé lui dire... Och! j'y suis, s'écria-t-il d'un air radieux en se frappant le front, le troisième, c'est mon voisin Harry Plunkett, qui a jeté par terre le chapeau de Donnagh d'un coup de shillelagh. Oui, le bailli a l'air de regarder de son côté. Plus de doute. Pauvre Harry! un père de quatre enfants, et une sœur, et une mère, et une femme infirme!

Malgré la pitié qu'il éprouvait pour son voisin, quelque chose comme de la joie se montrait sur le visage maigre et hâve du paddy. Il voulut faire de nouvelles recommandations à Patrick; mais le polisson, ne se sentant plus observé, était parti à toutes jambes, malgré les splendeurs de son costume, pour contempler plus tôt le bailli et les constables dans l'appareil d'une expédition judiciaire.

La nouvelle de l'approche des gens de justice avait mis en rumeur les cottages de Shanakill. Hommes, femmes, enfants, vieillards, accou-

raient sur les portes, et tel était le peu de sécurité dont jouissaient ces pauvres familles, que toutes tremblaient de voir fondre sur elles cette impitoyable bande; mais Harry Plunkett, le voisin d'Irwing, était plus inquiet que les autres, et son œil hagard, ses traits décomposés témoignaient particulièrement d'une conscience troublée.

Le bailli, chef de l'expédition, n'avait pourtant pas une figure trop rébarbative. M. Jameson était un petit homme aux manières mielleuses et polies, dont l'épine dorsale, par l'habitude de s'incliner devant ses supérieurs, avait contracté une cambrure permanente. Son habit noir râpé et son chapeau à cornes ne donnaient aucune dignité à sa personne, qui en était naturellement dépourvue. Les constables, de leur côté, ne payaient pas de mine. En Angleterre, où la loi n'est jamais méconnue, ces agents de la force publique portent à la main, dans l'exercice de leurs fonctions, une inoffensive baguette; mais en Irlande, où l'on prétend dominer par la violence, les constables sont vêtus d'un uniforme, munis de sabres et de fusils. Seulement les armes sont en mauvais état et les uniformes en lambeaux, afin sans doute que cette milice ait un point commun avec la population mal-

heureuse dont elle est appelée à réprimer les écarts.

Quand la petite troupe atteignit l'esplanade exiguë où les cottages étaient bâtis, elle hésita de nouveau, comme si elle n'eût su où elle devait s'adresser. Les familles, qui se pressaient sur le seuil de leurs portes, sentirent redoubler leurs angoisses ; personne ne parlait, personne ne faisait un mouvement; on attendait en retenant son souffle.

Cette indécision ne fut pas de longue durée. Bientôt le chef de l'expédition marcha vers Tom Irwing, qui attendait sur sa porte comme les autres, ayant derrière lui sa femme tremblante, sa mère stupéfaite du mouvement insolite qui s'opérait autour d'elle, ses enfants qui regardaient bouche béante. En voyant le bailli venir à lui avec ses soldats en guenilles, la tête lui tourna ; il faillit tomber; néanmoins il essaya de faire bonne contenance.

Arrivé à quelques pas du cottage, M. Jameson parla bas aux constables, qui s'arrêtèrent et mirent tranquillement l'arme au pied. Puis il aborda seul Tom Irwing et le salua avec affectation.

—Bonjour, Tom, bonjour, mon brave garçon, dit-il d'un ton caressant; voilà longtemps que

je ne suis venu de ce côté, et ta famille a encore prospéré en mon absence, à ce que je vois... Tous les ans, à la Noël, tu es dans l'impuissance d'acquitter ton terme intégralement; en revanche, tu es père d'un nouvel enfant... Ah ! si l'on payait ses fermages avec cette monnaie, tu ne serais pas couché si souvent sur les registres de milord... Et cependant, mistress Irwing, que j'aperçois là derrière toi, ne paraît pas se trouver trop mal de ce régime... Bonjour, voisine... Eh ! eh ! toujours jolie.

Cet abord ne paraissait pas bien effrayant; cependant mistress Irwing, qui tenait dans ses bras le plus jeune de ses enfants, n'avait pas la force de prononcer une parole, et Tom ne sentait pas diminuer ses inquiétudes. Tous les deux devinaient la griffe du tigre sous la patte de velours.

— Bonjour, M. Jameson, dit le pauvre paddy en se livrant à des démonstrations exagérées de politesse; Votre Honneur est de bien bonne heure de ce côté... Et la chère mistress Jameson, comment se porte-t-elle? C'est là une digne dame ! A-t-elle toujours son king's-charles qui mord si bien les jambes des gens, la gentille bête?... Votre Honneur vient de Stone-House, sans doute... Eh bien ! vous pourrez me donner

des nouvelles de ce pauvre corps de Donnagh qu'on y a transporté, dit-on, par l'ordre de milord : comment va-t-il aujourd'hui ? Il était bien mal arrangé hier, quand nous le portâmes à la mense ! Il se trouve mieux, j'espère... Vous me croirez si vous voulez, M. Jameson, mais toute la nuit j'ai eu devant les yeux la figure ensanglantée du pauvre garçon.

— Il en guérira, répliqua le bailli avec beaucoup d'aisance, et il a pu bavarder toute la matinée comme une vraie pie... Mais je suis venu pour affaires et je ne puis m'arrêter longtemps à Shanakill...

— Quoi ! M. Jameson, allez-vous nous quitter sitôt?... Votre Honneur consentira bien à manger avec nous une pomme de terre chaude... Je voudrais pouvoir vous offrir un verre de wiskey, mais...

— Merci, Tom, répliqua le bailli Jameson avec un redoublement de douceur affectueuse ; tu as toujours été un brave garçon, hospitalier, le cœur sur la main, comme on dit, n'ayant rien à toi ; mais pour offrir ainsi ce qu'il y a dans ton cottage, tu dois être assez bien maintenant dans tes petites affaires. Aussi tu seras en mesure, je le gage, de payer, et cela *illico,* autrement dit sur-le-champ, une somme de...

attends, je vais voir (et il tira un papier de sa poche); oui, une somme de dix-sept livres sterling six schellings huit pence, monnaie courante d'Angleterre, que tu dois à ton lord, le très-honorable comte Avondale.

Le coup était rude; mais Irwing espéra s'en tirer comme il s'en était tiré déjà plusieurs fois, en demandant un sursis.

— M. le bailli, reprit-il humblement, s'il plaît à Votre Honneur, l'année a été bien mauvaise... Les pommes de terre sont malades, comme vous savez; et puis, deux de mes enfants ont eu la fièvre, il a fallu les guérir. Laissez-moi le temps de vendre mon cochon et mes oies. C'est demain grande foire à Neath, et les marchands du sud arriveront en foule... Que Dieu bénisse le vieux lord et la jolie miss Nelly, sa fille, et aussi l'honorable sir George, son neveu! Mais les temps sont si durs!

— Tom Irwing, mon cher, tout cela est bel et bon ; mais tu m'as chanté plus d'une fois cette chanson-là, et il faut changer d'air pour aujourd'hui.

— Allons donc! M. Jameson. Votre Honneur m'accordera bien un jour ou deux pour me retourner... Vous êtes si bon! Laissez-moi le temps de vendre mon poney, mon cochon, mes

oies; puis je vous apporterai l'argent, sans en distraire un schelling pour boire un verre ou deux de poothen chez la veuve O'Flanagan, foi d'Irwing!

— Ta! ta! ta! Tom Irwing, mon ami, tu m'as pipé assez souvent avec cette glu-là! J'ai reçu les ordres de milord, ou plutôt de M. Tyler, son secrétaire, et je ne puis accorder aucun sursis... Il faut payer *instanter*, autrement dit à l'instant, la somme de livres, schellings et pence ci-dessus énoncée, ou bien je vais procéder, sans désemparer, à la saisie de ce qui t'appartient, poney, cochon, volaille, mobilier, et tout vendre à la criée dès que tu auras quitté le cottage avec ton monde et que tu m'en auras remis les clefs. Mauvaise affaire pour milord, va; il y perdra gros, car la vente couvrira à peine les frais et la moitié de la dette.

Cette signification fut accueillie par les cris de désespoir de la famille Irwing, auxquels se mêlèrent ceux des familles voisines. Tom, au milieu de ce concert de plaintes et de gémissements, suppliait toujours à mains jointes pour obtenir un répit de quelques jours.

Sa femme s'avança à son tour. Elle ne criait pas, elle ne se lamentait pas, mais de grosses larmes roulaient de ses yeux. Elle présenta à

l'homme de loi le tout petit enfant demi-nu qu'elle tenait dans ses bras, et elle dit d'une voix émouvante :

— Votre Honneur n'est pas de la même religion que nous, M. Jameson ; mais vous êtes chrétien, et vous avez un cœur... Eh bien, si vous ne prenez pas pitié de moi et de Tom Irwing, le pauvre cher homme, prenez pitié du moins de ces enfants. Si vous nous chassez aujourd'hui, ils mourront demain de faim et de froid !

Le bailli secoua la tête.

— Ce que vous demandez ne dépend pas de moi, ma chère mistress Irwing, répondit-il ; j'ai reçu des ordres, je me compromettrais. Il faut sortir de suite avec tout votre monde, sans rien emporter de ce qui se trouve dans ce cottage, dont je déclare dès à présent que tout le contenu, meubles, récoltes, animaux domestiques, est et demeure saisi au nom de milord comte Avondale, ainsi qu'il sera relaté au procès-verbal que je vais dresser.

Et il ajouta à demi-voix avec plus de sensibilité qu'il n'en avait montré jusque-là :

—Aussi pourquoi diable,Tom Irwing, un père de famille, va-t-il se prendre de querelle avec les agents de milord et porter la main sur eux ?

— Ce n'est pas moi ! s'écria vivement le paddy ; je défie le garde d'affirmer *qu'il m'a vu* porter la main sur lui ! J'ai des ennemis, et Donnagh lui-même m'en a toujours voulu depuis que nous avons eu une petite pique ensemble chez la Flanagan... Mais c'est donc à cause de cette méchante histoire d'hier que l'on me chasse de mon cottage ? Si cela était, il faudrait le dire : milord n'aurait pas besoin de se mêler de cette affaire ; quand Donnagh sera rétabli, lui et moi nous prendrions chacun un shillelagh et nous terminerions la querelle en braves garçons. Hein ! Votre Honneur, cela ne vaudrait-il pas mieux que de nous jeter sur le grand chemin de la reine sans nourriture et sans abri ?

— Cela ne me regarde pas , interrompit Jameson avec impatience ; je ne suis ni coroner ni shérif pour m'enquérir des actes de violence commis ici ou ailleurs... Je sais seulement que tu dois au landlord de cette terre la somme de livres, schellings et pence que j'ai déjà dite, et comme tu ne peux payer, je saisis... C'est clair comme le jour, cela... Mais voilà bien des façons, Tom Irwing, mon chéri ; Mac-Tool et O'Mahonny de Neath, à qui j'ai fait tout à l'heure les mêmes sommations qu'à toi, ne se

sont pas montrés si récalcitrants; ils ont pris leur parti en gens de cœur et ils ont décampé sans tant de paroles avec leur monde... Allons, finissons-en; aussi bien je n'ai pas de temps à perdre, car il n'y aurait rien d'étonnant que le collecteur des dîmes de Sa Révérence, M. Bruce, vînt fourrer son nez rouge dans nos opérations et demander le partage... Tiens, Irwing, je te veux du bien; ne m'oblige pas à requérir l'aide de ces honorables messieurs les constables, et cède la place de bonne volonté, je te le conseille.

En même temps il s'avançait vers la porte du cottage, et les constables, relevant leurs fusils, firent mine d'employer la force pour repousser cette famille désolée.

— Mais puisque Donnagh ne m'a pas vu! s'écriait Tom hors de lui. Oh! pouvez-vous me jurer, devant votre Dieu protestant, que Donnagh m'a vu lui arracher une poignée de cheveux par derrière, bailli Jameson?

L'homme de loi haussa les épaules et voulut écarter mistress Irwing qui, son enfant dans les bras, lui barrait faiblement le passage. Tout à coup, la pauvre femme, en promenant autour d'elle un regard d'angoisse, aperçut sir George qui pêchait tranquillement sur le bord du lac, à quelque distance.

— Irwing, s'écria-t-elle avec chaleur, voyez là-bas ce bon jeune lord, sir George Clinton, qui prend des truites dans le lac de Glendalough... Ne pourrais-je aller me jeter à ses pieds et lui demander un délai, comme il en accorda un, en pareil cas, à la femme de Kévin Moore, notre bon ami ?

Tom balbutia quelques paroles d'un air hébété.

— Je ne vous le conseille pas, mistress Irwing, dit le bailli d'un ton railleur; vous effaroucheriez le poisson de vos criailleries, et l'honorable sir George vous enverrait au diable. Et puis, voyez-vous, ma chère, continua-t-il en baissant la voix, quoique vous soyez encore fort bien, il faut tenir compte de tout; or, quand mistress Moore alla demander cette grâce à sir George, elle avait dix ans de moins que vous et elle était mariée depuis deux mois seulement.

La pauvre femme devint rouge comme un coquelicot à cette insinuation maligne. Elle cacha son visage contre son enfant, qui gémissait tout bas, et se mit à sangloter.

Jameson et sa suite allaient enfin pénétrer triomphalement dans cette cabane si misérable et si sombre qu'elle semblait ne devoir exciter

aucun regret, quand un nouvel obstacle se présenta sous la forme d'un personnage également vêtu de noir, à nez bourgeonné, en perruque de travers, couvert de poussière et de sueur. C'était le collecteur de dîmes.

— Grâce au ciel, j'arrive à temps! dit-il tout essoufflé, en épongeant avec un mouchoir sordide la sueur qui ruisselait sur son front; j'imagine, bailli Jameson, que vous n'avez pas encore saisi le mobilier et le bétail de Tom Irwing qui doit cinq livres et dix-sept pence à Sa Révérence M. Bruce pour arriéré de sa taxe?

— J'en suis bien fâché, maître Cokerill, répliqua le bailli en ricanant, mais je prends à témoin ceux qui sont ici présents que j'ai signifié la saisie à Tom, d'après les formes légales.

Et il offrit une prise de tabac au collecteur dans une énorme tabatière de corne.

— Quoi! s'écria Cokerill désappointé, le poney, le cochon, les oies?...

— Tout y a passé, confrère, et Sa Seigneurie sera en perte, car il y a insuffisance notoire.

— Sa Seigneurie est plus en état de supporter une perte que Sa Révérence, un pauvre ministre de la religion établie. Voyons, M. Jameson, soyez raisonnable; laissez-nous au moins le cochon.

— Ni cochon ni truie, mon cher, vous perdez votre temps. Les droits du landlord sont sacrés. Vous me permettrez donc de poursuivre mon office et de rédiger mon procès-verbal de saisie.

— Comment! le procès-verbal n'est pas dressé encore! s'écria le collecteur d'un air radieux; alors, je m'oppose à la saisie, qui est nulle et non avenue, et je saisis à mon tour au nom de Sa Révérence.

— Oui-da, M. Cokerill, est-ce de ce bois que nous nous chauffons? Je ne me laisserai pas arracher le morceau de la bouche, voyez-vous; je vais dresser mon procès-verbal nonobstant toute opposition.

— Eh bien! verbalisez, moi je protesterai.

— Protestez, mon cher.

Et tous les deux, sous la protection des constables, pénétrèrent dans le cottage en continuant à défendre bruyamment les droits de leurs patrons respectifs.

Alors commença une scène déchirante. Pendant que Jameson et Cokerill, installés chacun de son côté sur un banc boiteux, griffonnaient leur grimoire, les constables s'efforçaient d'expulser de la cabane les anciens habitants. Mais là était la difficulté; la vieille idiote, qui, depuis plusieurs années, n'avait pas passé le seuil de

la porte, refusait obstinément de sortir ; elle adressait avec volubilité aux agents de la force publique des mots sans suite, entremêlés de menaces. Les enfants, excités par ses criailleries, effrayés de voir dans la maison où ils étaient nés ces odieux constables qu'ils apprennent à haïr en suçant le lait de leur mère, couraient se cacher d'un coin à un autre. Patrick, l'aîné, s'était armé du shillelagh paternel qu'il brandissait d'une façon belliqueuse ; le cadet dépavait le foyer pour en jeter les pierres à la tête des persécuteurs de sa famille. Quant à Irwing et à sa femme, des préoccupations d'un autre genre les faisaient courir d'une extrémité à l'autre du cottage. Tom désirait soustraire à la rapacité des gens de justice une vieille petite croix d'argent appartenant à sa mère, le seul bijou que contînt la maison, et mistress Irwing s'efforçait de leur dérober un paquet de loques pour envelopper son enfant. Mais les constables furent impitoyables ; Tom ne put arriver jusqu'au trou de la muraille où la croix était cachée, et on le repoussa brutalement.

Un des soldats de police eut le courage d'arracher de dessous la cape de mistress Irwing, malgré ses prières, les vils chiffons dont elle s'était emparée.

— Tout ici appartient à milord, disait le bailli Jameson de son ton mielleux; et soustraire la moindre chose, c'est voler Sa Seigneurie.

Hélas ! que pouvaient faire, au maître de la splendide habitation de Stone-House, à lord Avondale, pair d'Angleterre, la croix d'argent de la mère Irwing et les lambeaux de linge dont mistress Irwing enveloppait son enfant? Le bailli et ses gens en décidèrent autrement. Irrités de la résistance qu'on leur opposait, des retards qu'elle leur occasionnait, ils n'hésitèrent plus à employer la force. Malgré leurs protestations et leurs efforts, tous les membres de la famille furent jetés hors du cottage. On ne leur permit d'emporter ni effets, ni provisions, ni vêtements de rechange, et quels vêtements! Ce fut par une faveur spéciale et en vantant beaucoup sa faiblesse « pour la jolie mistress Irwing » que Jameson autorisa la femme du paddy à vider dans son tablier le pot de pommes de terre qui était sur le feu au moment de la saisie.

Dès que la porte du cottage se fut refermée derrière eux, les pauvres gens se virent entourés de leurs voisins et de leurs amis. Jusqu'à ce moment les habitants de Shanakill, soit qu'ils eussent été frappés de stupeur, soit qu'ils

eussent craint les rapports malveillants auxquels pouvaient donner lieu des marques de sympathie accordées aux disgraciés, n'avaient pas osé souffler. Mais, loin du regard inquisiteur des suppôts de justice, les consolations, les témoignages affectueux furent prodigués à ces malheureux désormais sans asile. Bien plus, chaque cottage voulut leur offrir son toit hospitalier; un chef de famille se chargea de la vieille mère, un autre de mistress Irwing, un autre des enfants, un autre enfin de Tom lui-même. Les paddys, en pareille circonstance, sont toujours prêts à partager ce qui leur reste avec leurs amis dépossédés, car ils savent que tôt ou tard le même sort les attend.

Tom remerciait chaleureusement ses voisins et donnait des poignées de main à tort et à travers. Son intelligence n'était pas remise du coup qu'elle venait de recevoir, et il répétait avec la persistance d'une idée fixe :

— On dira ce qu'on voudra, mais Donnagh ne m'a pas vu! Je jurerais devant Dieu qu'il n'a pu me voir! Ah! n'est-ce pas payer bien cher une pincée de cheveux arrachée sur la nuque d'un coquin? Mais M. Sullivan l'a maudit, et la malédiction de l'aveugle de Lady's-Church porte malheur; vous verrez...

Le brave homme allait se retirer avec le voisin charitable qui lui avait offert l'hospitalité, quand le cercle de curieux formé autour de lui s'ouvrit tout à coup; une femme, enveloppée d'une de ces capes brunes à capuchon dont nous avons parlé, s'approcha de lui. Au premier coup d'œil, Tom reconnut miss O'Byrne. Elle se pencha à son oreille et lui glissa quelque chose dans la main.

— Tom, lui dit-elle, prenez ceci... Le schelling vous est envoyé par Sa Révérence; la guinée par une personne généreuse dont il m'est défendu de révéler le nom. Mac-Tool et O'Mahonny ont reçu déjà une offrande semblable; faites-en un bon usage.

A la vue de l'or, les yeux du paddy s'allumèrent :

— Tout cela pour moi seul, miss O'Byrne? dit-il, se contenant à peine sous les regards jaloux qui l'observaient; que Dieu vous bénisse, miss Julia! qu'il bénisse aussi Sa Révérence et aussi la bonne âme qui a voulu secourir le pauvre Irwing! Ah! miss O'Byrne, je suis bien malheureux!

— Courage! Tom, répliqua la jeune fille d'une voix vibrante; souvenez-vous que vous êtes chrétien et catholique. Il en est qui parais-

sent calmes, pleins de joie, et qui sont encore plus à plaindre que vous.

Elle fit un signe d'adieu et s'éloigna rapidement au milieu des bénédictions des assistants qui soupçonnaient dans quel but cet ange de consolation venait d'apparaître ainsi parmi eux.

Tom s'était empressé de cacher la pièce d'or, mais il tournait et retournait le schelling dans sa main ; il cherchait à se persuader que la politesse lui faisait un impérieux devoir d'offrir un verre de wiskey chez la mère O'Flanagan à son hospitalier voisin. Pendant qu'il ruminait le cas, une large main se posa sur son épaule. Le paddy se retourna et se trouva face à face avec Sullivan, que le petit Patrick conduisait comme s'il eût été déjà son conducteur en titre.

Ce tableau épanouit le cœur du pauvre Irwing.

— Ah ! Votre Honneur, dit-il avec explosion, vous avez donc enfin consenti...

— Paix ! interrompit l'aveugle en posant mystérieusement le doigt sur sa bouche ; prenez mon bras et renvoyez Patrick. J'ai à vous parler.

Irwing administra une taloche à son héritier, qui s'enfuit au plus vite, tout surpris que ses fonctions de guide fussent sitôt interrompues ;

puis il glissa son bras sous celui de William, et tous les deux s'éloignèrent en causant avec animation.

Cependant Julia O'Byrne, après s'être acquittée de sa tâche charitable, s'était hâtée de reprendre le sentier de Neath pour se dérober aux observations des gens de Shanakill. Bientôt elle atteignit une partie de la route où des buissons devaient la délivrer des regards importuns. Néanmoins elle ne ralentit pas sa marche rapide ; plus elle approchait du lac, plus son pas, au contraire, devenait léger en même temps qu'une vive émotion faisait palpiter son sein. En effet, Julia, en se rendant chez le paddy, avait aperçu de loin sir George Clinton, occupé à pêcher dans le lac, et l'occasion lui paraissait favorable pour exiger du parent de lord Avondale cette entrevue qu'elle sollicitait depuis longtemps sans pouvoir l'obtenir. Dans cette explication qu'elle recherchait, la jeune fille mettait son espérance suprême, et elle était impatiente de voir son sort se décider.

Aussi, quel fut son chagrin quand, parvenue à cette partie du chemin d'où l'on découvrait le noble pêcheur un moment auparavant, elle ne le retrouva plus! Elle crut d'abord que sir George, ayant eu connaissance de sa visite

à Shanakill, s'était retiré pour éviter une rencontre possible. Elle s'arrêta suffoquée, les yeux pleins de larmes. Mais, hélas! la pauvre enfant s'exagérait son importance aux yeux du nonchalant sir George. En regardant avec plus d'attention, elle l'aperçut dans une crique du lac ; il se livrait paisiblement à son délassement favori.

— Enfin, murmura la jeune fille en appuyant la main sur son cœur pour en comprimer les battements. Sainte Vierge! ma patronne, mon Dieu, qui m'avez abandonnée, inspirez-moi ce que je dois dire, afin de le toucher!

Elle fit un signe de croix et se dirigea d'un pas précipité vers le pêcheur.

La place choisie par sir George était pittoresque et solitaire. C'était une espèce de ravin, bordé de roches et de halliers; il descendait vers le lac par une pente douce, couverte de gazon et de fleurs printanières.

Sir George, vêtu d'un élégant costume de circonstance, coiffé d'un chapeau de paille, était assis sur une grosse pierre dont la base baignait dans l'eau, d'une grande profondeur en cet endroit. Il manœuvrait avec habileté la longue ligne qu'il tenait à la main et sifflotait tout bas un air d'opéra français. A ses pieds, sur l'herbe, frétillaient déjà deux ou trois truites qu'il avait

prises. Derrière lui, un domestique se tenait prêt, dans le plus religieux silence, à amorcer les hameçons de son maître quand l'ordre lui en serait donné.

Julia approcha d'un pas si furtif sur ce tapis de verdure, que Clinton la vit seulement au moment où il entendit sa voix.

— Sir George a-t-il songé, dit-elle en affectant l'aisance, qu'il est peut-être imprudent à lui de se montrer ainsi près du lieu où le bailli Jameson exerce les rigoureux devoirs de sa charge?

Sir George tressaillit et parut d'abord déconcerté. Mais se remettant aussitôt, il se leva et salua avec politesse.

— Miss O'Byrne! s'écria-t-il; en vérité, voilà une charmante surprise!... Je ne m'attendais pas...

— Continuez votre pêche, dit la jeune fille du même ton; tout à l'heure, en passant là-haut sur le chemin, je vous ai reconnu, et j'ai voulu me procurer le plaisir de vous voir prendre quelques-uns de ces beaux poissons.

Elle ajouta plus bas :

— Renvoyez votre domestique, sir George; renvoyez-le, je vous en conjure, j'ai des choses importantes à vous dire.

Clinton ne parut pas avoir entendu cette requête.

— Eh bien! donc, puisque vous le voulez, reprit-il en lançant de nouveau sa ligne, je continuerai sans m'inquiéter beaucoup de ces mendiants là-bas. Qu'ils braillent, je ne les crains guère, et je les défie de m'empêcher de prendre une belle truite que j'offrirai à miss O'Byrne pour un de ces jours d'abstinence si fréquents dans sa religion.

— Sir George! murmura Julia en lui adressant un regard suppliant.

Il hésita quelques secondes.

— Eh bien! soit, dit-il enfin d'un ton froid, puisqu'il le faut...

Puis, se tournant vers le domestique muet et respectueux :

— John, reprit-il, allez jeter de l'appât dans cette petite anse que vous voyez là-bas derrière les saules. Faites les pelotes petites, mais bien serrées, et vous m'attendrez pour m'indiquer la place. Vous m'avez entendu?...

Le domestique s'inclina et s'éloigna aussitôt dans la direction indiquée.

Quoiqu'il fût déjà à une assez grande distance pour ne pouvoir entendre une conversation, même à voix haute, sir George et la jeune fille

gardaient le silence. Soit embarras, soit mécontentement, Clinton paraissait exclusivement occupé de sa ligne et ne tournait pas les yeux vers Julia. Celle-ci, émue et tremblante, manquait de force pour aborder un pénible sujet.

— Sir George, dit-elle enfin, vous m'en voulez sans doute de l'espèce de contrainte que j'impose à votre volonté... Mais cette entrevue devenait nécessaire dans l'intérêt de votre honneur, de votre repos, et ma vie à moi dépendra d'elle... Sir George, n'ai-je pas aussi quelques droits à votre condescendance? Si vous saviez comme je souffre!

La pauvre enfant, comme on le voit, n'élevait ni récriminations ni plaintes; son geste était humble, sa voix suppliante. Clinton, sans la regarder, lança douze aunes de ligne jusqu'au milieu du lac d'un seul tour de main et sans produire aucun bruit, dernière expression de l'habileté du pêcheur anglais.

— Eh bien! que voulez-vous de moi, chère miss? reprit-il d'un air ennuyé; à quoi bon revenir encore sur le passé? J'ai commis une faute, j'en conviens, puisque vous prenez à cœur un acte d'égarement digne d'indulgence aux yeux de beaucoup d'autres; j'ai pour excuse l'excès même d'une passion à laquelle vous aviez refusé

de répondre... Enfin, le mal est fait ; que puis-je pour le réparer?

— Ce que vous pouvez, sir George, reprit la jeune fille avec hésitation, est-ce donc à moi de le dire? Vous m'avez perdue ; vous avez imprimé sur mon front une marque de honte, et je mourrai si cette tache n'est pas bientôt effacée. Sir George, vous êtes libre, et vous n'ignorez certainement pas comment un homme loyal doit réparer un pareil affront.

— Oui, oui, je comprends à merveille... (Pardon, miss O'Byrne, veuillez vous placer à ma droite ; en retirant ma ligne, je pourrais vous blesser.) Oui, un mariage, n'est-ce pas? Cependant, vous avez dû entendre parler de certains projets auxquels mon honorable parent tient comme un beau diable et qui concernent la jolie miss Avondale. D'ailleurs, la famille à laquelle j'appartiens, le rang que je dois occuper plus tard, ne me laissent pas maître d'écouter mes inclinations. Je suis esclave de ma condition, et... Par le ciel ! voilà un beau saumon !

Il amena jusqu'aux pieds de la jeune fille un magnifique poisson qui battait le rocher de sa queue robuste ; mais Julia ne voyait rien.

— Sir George, reprit-elle, Dieu m'en est témoin, je suis indifférente au rang et à l'opulence

fille déshonorée ne doit plus vivre ; mon orgueil de race me l'avait dit, une voix terrible me l'a rappelé récemment encore... Et pourtant, sir George, je suis bien jeune pour mourir ! On m'a dit aussi que la justice divine était inexorable pour ceux qui devancent l'heure fixée par la Providence... Sir George ! sir George ! c'est le salut de mon âme chrétienne que je vous demande en vous demandant un père pour cet enfant!

L'infortunée créature se traînait aux pieds de sir George et cachait dans l'herbe son visage inondé de larmes. Clinton partageait son attention entre elle et le flotteur de sa ligne, avec lequel un poisson espiègle paraissait jouer en ce moment.

— Allons, miss O'Byrne, relevez-vous, reprit-il avec sécheresse ; c'est... *ridicule*, comme disent les Français. Ces lamentations ne changeront rien à ce qui est. Je ne m'appartiens pas... Allons ! cessez de pleurer... En vérité, je rougis de vous voir dans cette posture ; par respect pour vous-même, il faut que je m'éloigne. Aussi bien cette place ne vaut plus rien ; le bruit et l'agitation ont effrayé le poisson, et je vais tenter fortune ailleurs.

Il avait retiré sa ligne de l'eau et se disposait

4.

en effet à s'éloigner; Julia se cramponna convulsivement à ses vêtements.

— Sir George, s'écria-t-elle, restez ! de grâce, ayez pitié de moi ; je n'ai pas tout dit ; écoutez !

— Non, non, pas en ce moment, répliqua Clinton, impatient d'échapper à ces obsessions ; ce soir, demain... Quand vous serez plus calme, nous reprendrons cette conversation... Mais laissez-moi, je le veux... Laissez-moi donc, goddam !

Il se dégagea par un mouvement brusque et repoussa brutalement la jeune fille. Elle leva les mains au ciel, en s'écriant d'un ton déchirant :

— O mon Dieu ! ne protégerez-vous pas une pauvre femme qui n'a pas mérité cet excès de dégradation et de mépris?

— Il vous envoie un vengeur, Julia O'Byrne, dit une voix derrière elle.

Clinton s'arrêta, Julia retourna la tête, et ils aperçurent Richard à quelques pas d'eux.

Richard portait le même costume que la veille, moins le manteau, qui eût gêné ses mouvements au milieu d'une dévorante activité. Ce costume était simple, comme nous l'avons dit; mais il y avait dans la contenance et dans les traits d'O'Byrne tant de noblesse, tant de di-

gnité, qu'il était impossible de méconnaître l'homme distingué, le *gentleman*. En ce moment, son front était crispé, ses yeux étincelaient comme des charbons ardents; chacune de ses mains tenait un pistolet armé.

Une justice à rendre à sir George, c'est que cette apparition menaçante n'altéra nullement son flegme insolent. Il regarda Richard, qu'il ne connaissait pas, puis miss O'Byrne, et il dit à voix haute :

— Eh! mais, quel est ce *corps?* comment se trouve-t-il ici? Ah! miss O'Byrne, je ne peux croire encore, malgré les apparences, que vous ayez voulu me tendre un guet-apens.

— Non, non, sir George, ne le croyez pas, s'écria la pauvre fille éperdue, je vous jure que j'ignorais... De grâce, dit-elle en se jetant au-devant de Richard, pas de violences, je vous en supplie!

Richard l'écarta par un mouvement du bras.

— Laissez-moi, dit-il d'un ton ferme, votre rôle est fini, le mien commence.

Puis se tournant vers l'Anglais qui, appuyé sur sa ligne, regardait et écoutait d'un air plus surpris qu'effrayé :

— Vous n'êtes pas tombé dans un guet-apens, sir George Clinton, reprit-il, et vous n'avez pas

à craindre de violence si vous agissez avec franchise. Prenez cette arme, monsieur.

Il lui présenta un de ses pistolets.

— Et que voulez-vous que j'en fasse?

— Je veux que nous soyons sur le pied d'une égalité parfaite pour traiter de graves intérêts.

Clinton haussa les épaules.

— Vous aurez beau faire, l'ami, dit-il d'un air méprisant, sir George Clinton, de la noble maison d'Avondale, ne saurait être l'égal d'un gentilhomme de grands chemins.

— Misérable! s'écria Richard.

Mais il se calma aussitôt.

— Non, reprit-il, pas d'injures, aussi méritées qu'elles soient; je me le suis promis. Lieutenant Clinton, ajouta-t-il avec un accent plein de dignité, je n'ignore rien de ce qui s'est passé entre vous et miss O'Byrne. Une réparation de votre part est devenue indispensable. Avant de vous proposer celle qui serait le plus de mon goût, je dois vous demander encore une fois si vous êtes disposé à épouser cette pauvre enfant que vous avez déshonorée.

Clinton ne répondit que par un sourire dédaigneux.

— Il suffit, reprit Richard, j'en étais sûr... Eh bien! donc, prenez cette arme, placez-vous à

la distance que vous jugerez convenable et défendez votre vie.

— Mais, vraiment, c'est un duel! dit sir George avec ironie en repoussant ce qu'on lui offrait; oui, oui, un duel sans témoins, au coin d'un bois, avec un inconnu!... Mais pour me décider à accepter cette belle proposition, l'ami, vous devriez au moins me dire votre nom et à quel titre vous intervenez dans cette affaire.

— Mon nom? répéta Richard; je n'ai pas assez de confiance dans la loyauté de sir George pour le lui apprendre en ce moment. Ce nom était déjà illustre bien avant qu'un obscur aventurier anglais eût songé à s'affubler de celui d'Avondale, et j'ai occupé longtemps dans l'armée anglaise un grade supérieur à celui du lieutenant Clinton... Quant à mes titres pour défendre la cause de miss O'Byrne, il suffira que miss O'Byrne veuille bien me reconnaître pour son champion!

— Oh! de toute mon âme! s'écria la jeune fille; je ne pourrais trouver de plus brave et de plus généreux défenseur! Cependant...

— Assez, interrompit Richard. Allons, monsieur, vous l'entendez! Êtes-vous prêt?

Sir George les regarda l'un après l'autre en hochant la tête.

— Non, dit-il enfin, je ne puis accepter un duel dans de pareilles conditions.

— Pourquoi cela, monsieur?

— Parce qu'il ne me convient pas de donner dans un piége... Je ne saurais me battre avec un homme qui prétend peut-être me forcer à couvrir de mon nom les faiblesses de sa maîtresse.

Les yeux de Richard s'injectèrent de sang; il laissa échapper un cri rauque et sourd, semblable au cri d'une bête féroce. Mais toujours maître de lui-même, il parvint de nouveau à refouler sa colère et sa haine.

— Monsieur, reprit-il, s'il vous répugne d'engager une lutte sans témoins, nous pouvons appeler votre domestique. Moi, j'ai à deux pas d'ici un ami qui s'empressera de m'assister.

— Non, dit Clinton avec hauteur, un homme de mon rang ne doit pas se battre contre un inconnu, avec des valets pour témoins. On peut m'assassiner; je ne me défendrai pas.

— Lieutenant Clinton, s'écria O'Byrne en frappant du pied, vous voulez donc que je dise partout que vous avez eu peur?

— Dites, mon ami, répliqua le jeune Anglais avec opiniâtreté, aucun gentleman *connu* ne

répétera impunément cette insulte en ma présence.

— Scélérat! s'écria Richard en levant la main, je vous forcerai bien...

— Assez, assez, de grâce! s'écria Julia avec égarement; vous le voyez, il refuse. Plus d'espoir, maintenant! Puisqu'il faut une victime, ce sera moi... moi seule!

Richard ne l'écoutait pas.

— Sir George, disait-il les yeux étincelants, n'avez-vous donc d'audace que contre une femme sans défense? Vous êtes un lâche... un lâche, entendez-vous? Allons, vous battrez-vous maintenant?

— Non.

— Eh bien! vil insulteur, séducteur abominable, tiens donc! tiens... tiens!

Et du pistolet qu'il tenait à la main, il frappait l'Anglais avec furie. Vainement sir George essayait-il de parer les coups; O'Byrne était d'une vigueur à laquelle le chétif gentleman ne pouvait résister, malgré son adresse dans l'art du *boxing*. L'arme d'acier retombait sur sa tête et sur son visage avec une force irrésistible; le sang jaillissait de toutes parts.

Richard l'eût tué peut-être, si un grand bruit qui se fit entendre derrière lui ne l'eût arrêté

tout à coup. Il abandonna Clinton et se retourna avec épouvante.

Julia avait disparu; mais les eaux du lac étaient violemment agitées, et des lames clapoteuses venaient battre le rocher.

— Grand Dieu! s'écria Richard, la malheureuse enfant!

Prompt comme l'éclair, il s'élança à la nage.

En ce moment, Julia reparaissait sur l'eau, portée par ses vêtements. Son frère s'empara d'elle, malgré les efforts qu'elle faisait pour se dégager en murmurant :

— Laisse-moi... tu sais bien qu'il faut que je meure!

Sans l'écouter, Richard se mit à nager vigoureusement vers le rivage. Quand il atteignit la roche qui bordait le lac, deux mains robustes lui enlevèrent son fardeau et le déposèrent avec précaution sur l'herbe sèche : c'était Jack Gunn, qui venait de sortir on ne savait d'où, et s'était élancé au secours de son maître. Grâce à lui, Richard et Julia se trouvèrent bientôt en sûreté, après une immersion de quelques minutes dans une eau glaciale.

Ce drame rapide s'était passé en silence ; pas un cri n'avait été poussé qui pût attirer l'attention des gens du voisinage, et l'escarpement des

bords du lac en cachait les émouvantes péripéties. Cependant Jack Gunn, sitôt qu'il fut rassuré sur le sort du frère et de la sœur, se mit à regarder avidement autour de lui. Sir George s'éloignait à pas précipités dans la direction de l'anse où il avait ordonné à son domestique de l'attendre. Il avait abandonné sa ligne et son chapeau sur le théâtre de la lutte; ses vêtements étaient en désordre, son visage était couvert de meurtrissures; en marchant, il crachait par intervalles des bouchées de sang.

Jack eut d'abord l'envie de le poursuivre, ignorant si son maître ne serait pas fâché plus tard de la fuite d'un adversaire contre lequel il avait montré tant d'acharnement. Mais Richard O'Byrne paraissait avoir déjà oublié sir George; il s'occupait uniquement de la pauvre Julia, qui, toute frémissante dans ses vêtements mouillés, les yeux à demi fermés, ses cheveux collés sur les tempes, disait d'une voix entrecoupée :

— Richard, devais-tu donc m'empêcher de faire justice d'une indigne créature qui a souillé l'éclat de ton nom? N'avais-tu pas toi-même prononcé la sentence?

— Julia, ma sœur chérie, répliqua Richard avec tendresse en se penchant vers elle, oublie les paroles insensées échappées dans un moment

de trouble et d'exaltation... Il serait odieux de te demander compte de ce monstrueux attentat! Ma sœur, je te l'ai dit, tu es toujours sainte et pure à mes yeux, et je t'aime... Je t'aime, entends-tu? et je ne veux pas que tu meures.

— Eh! Richard, qu'importe une existence qui sera désormais un fardeau pour les autres et pour moi-même?

— Tu es chrétienne, Julia, et tu dois savoir te résigner à vivre pour souffrir.

Il lui présenta en peu de mots les considérations les plus touchantes et les plus capables d'émouvoir la pieuse jeune fille. Elle répondit enfin en poussant un profond soupir.

— Tu le veux, Richard; soit... j'obéirai. Mais Dieu, je l'espère, abrégera dans sa miséricorde infinie le supplice auquel je suis condamnée!

Son frère l'embrassa chaleureusement et se releva. Il dit quelques mots à Jack, qui s'élança au sommet de l'escarpement et se mit à examiner les alentours. Après s'être assuré que la plus complète solitude régnait dans le voisinage, il fit signe à Richard, qui prit Julia dans ses bras.

— Mon frère, dit-elle d'une voix brisée, où veux-tu donc me conduire?

— Ici, tout près, chez William, dans les ruines de Lady's-Church ; tu sécheras tes vêtements et tu pourras retourner à Neath sans que nul soupçonne ce qui s'est passé.

Julia laissa tomber sa tête sur l'épaule de Richard, qui la soutenait par la taille, et ils se mirent à marcher lentement vers les ruines, en suivant les anfractuosités des rives du lac.

## II

### Le Bon Messager.

Le soir du même jour, quelques heures après le coucher du soleil, un petit conciliabule s'était formé dans la première pièce du logement de William Sullivan à Lady's-Church. On était sans feu et sans lumière, comme si l'on eût craint d'éveiller au loin l'attention par un éclat inaccoutumé; on causait à voix basse, d'un air mystérieux. De temps en temps, un des assistants traversait le jardin qui précédait l'habita-

tion et semblait épier dans le sentier l'arrivée d'un personnage impatiemment attendu, tandis que William allait écouter avec inquiétude à une porte intérieure dont les fentes laissaient échapper un rayon lumineux. Au dehors le ciel était sombre, sans étoiles et sans lune; par moments, un vent impétueux faisait clapoter les eaux du lac voisin et produisait dans les roseaux des plaintes, des frémissements bizarres; puis, tout retombait brusquement dans un profond silence qui eût permis d'entendre voler un moucheron à travers les ruines.

Vers le milieu de la nuit, William se leva de nouveau et dit d'une voix étouffée :

— Il est impossible d'attendre plus longtemps; l'heure est venue. Je vais prévenir milord.

Un murmure de satisfaction accueillit cette annonce. L'aveugle s'avança vers la porte intérieure, qu'il ouvrit et qu'il referma aussitôt sur lui.

Dans la seconde pièce, Richard O'Byrne était assis sur un billot, en face d'une table grossière où brûlait une petite lampe. Sur cette table on voyait épars des lettres écrites en chiffres, des cahiers chargés d'hiéroglyphes, des cartes géographiques. Des pistolets chargés et un poignard indien servaient de presse-papiers. Ri-

chard était si profondément absorbé par son travail qu'il ne s'apercevait pas de l'entrée de son hôte. Celui-ci attendit près de la porte qu'on lui adressât la parole.

Enfin, O'Byrne sortit de ses méditations et attacha sur le vieillard un regard bienveillant.

— Vous venez me prévenir qu'il est temps de nous rendre au rathe du Lord-Abbot, dit-il; bien, bien, je suis à vous, mon cher William.

Et malgré cette assurance positive, il restait immobile.

— J'espère, milord, demanda l'aveugle timidement après une pause, que Votre Honneur a reçu de bonnes nouvelles aujourd'hui des comtés du nord et du sud? La Jeune Irlande est-elle prête enfin à commencer la lutte?

Un nuage passa sur le front de Richard, et il s'agita comme si cette question venait de réveiller de secrètes angoisses.

— Diable! mon vieil ami, répondit-il en s'efforçant de sourire, voilà ce que j'appelle aller droit au but, et vous poussez les questions comme un coup d'épée. Eh bien, William, ajouta-t-il en baissant la voix, je répondrai nettement à mon tour, car je n'ai rien à cacher à un homme de votre expérience et de votre sagesse. Vous me

demandez si la Jeune Irlande est prête à la lutte? Oui et non. Oui, s'il s'agit du pauvre paddy en guenilles qui revendique le droit de vivre sur cette terre où il est né; celui-là est toujours prêt, car il a toujours faim, il a toujours froid, il est toujours opprimé; il ne craint rien pour sa vie qui lui est à charge, il ne redoute pas les confiscations et l'exil; son arme est dans le premier bâton venu, dans les pierres qu'il ramasse sur le chemin... Non, s'il s'agit de ces personnages haut placés qui voudraient avoir les bénéfices de la rébellion sans en courir les dangers; qui aiment leur pays sans doute, mais préfèrent de beaucoup leurs intérêts personnels, leurs positions, leurs fortunes; ceux-là hésitent toujours sous prétexte que l'heure n'est pas venue, ou attendent que le sort ait donné raison à l'entreprise pour l'avouer et partager la victoire; jusque-là, ils payent de belles paroles, de sentiments généreux et se ménagent peut-être les deux partis... Non, ceux-là ne sont pas prêts, William, et ils ne le seront pas de sitôt!

Il avait prononcé ces paroles avec amertume, et il se promenait à pas rapides dans la cellule. Au bout d'un moment il continua :

— Heureusement ceux dont je vous parle, William, les prudents et les habiles, seront em-

portés, je l'espère, dans un grand mouvement national. Ils n'hésiteront plus quand l'explosion se fera tout à coup sous leurs pieds et sur leur tête. Il s'agit de frapper un coup vigoureux, et nous le frapperons... dans quelques heures peut-être.

— Cependant, milord, il est dangereux de précipiter les choses quand il s'agit d'une aussi vaste entreprise. Il vaudrait mieux attendre que toutes les précautions étant prises...

— Attendre ! répliqua Richard, et le pouvons-nous? Voilà le lord lieutenant instruit du complot, et d'ici à peu de jours l'Angleterre va remplir nos ports de vaisseaux, nos villes de soldats. D'un autre côté, les démêlés qui sont survenus entre les gouvernements de la France et de la Grande-Bretagne semblent devoir s'arranger bientôt; que deviendrions-nous si la faculté de faire entrevoir à nos adhérents l'appui de la France nous était ôtée? L'Irlande, seule en présence de sa puissante ennemie, reculerait d'effroi ! Non, non, William Sullivan, les instants sont précieux, il faut en profiter. Il faut qu'avant huit jours, continua-t-il d'une voix sourde et pénétrante, nous arborions notre drapeau sur la tour de Saint-Patrick, à Dublin, ou que nos corps soient enfouis dans les caveaux

de Saint-Michan avec ceux de John et de Henri Sheares!

— Eh bien, milord, répliqua Sullivan avec fermeté, ce sort ne m'effrayerait pas plus qu'il n'effraya jadis ces illustres martyrs. Dieu sauve l'Irlande et confonde ses ennemis!

Richard sourit de nouveau.

— William, s'écria-t-il, communiquez cette ardeur à ceux qui nous approchent; souvenez-vous que vous descendez de ces bardes intrépides qui animaient la jeunesse de nos clans dans les combats. Il est plus important que jamais d'exalter les têtes, d'échauffer les courages. Si j'en crois cette correspondance (et il frappait du doigt avec ironie les nombreux papiers étalés sur la table), le résultat de la grande entreprise dépend de nous seuls. Dans les comtés que j'ai parcourus, l'on est prêt à se soulever au premier signal; mais ce signal, qui le donnera? Nos amis prétendent qu'il doit partir des contrées du centre, d'où sont partis de temps immémorial les premiers cris d'indépendance. C'est dans notre comté de Wiclow, dans le Tipperary et le Connaught, qu'ont commencé, à toutes les époques, les insurrections heureuses ou fatales pour l'affranchissement de notre patrie. Ce beau rôle, qui était celui de nos pères,

on nous le réserve encore; ne nous en plaignons pas. Aussitôt que l'appel de guerre aura retenti dans nos montagnes, il se répétera de proche en proche, depuis Dublin jusqu'à Galloway, depuis le cap Malin jusqu'au cap Mizen, j'en ai l'assurance positive. Croyez-vous que nous trouverons ici d'assez robustes poitrines pour le faire entendre à cette distance?

— Peut-être, milord; vous avez vu aujourd'hui la puissance de votre nom et de la haine de l'Angleterre sur les paddys de nos vallées. Depuis quelques heures seulement vous êtes parmi nous, et déjà le pays entier vous reconnaît pour maître. N'avez-vous pas remarqué avec quel profond respect, quel dévouement sans bornes vous accueillaient ceux de ces pauvres gens à qui vous vous êtes fait connaître? En ce moment on ne parle dans les cottages, à dix milles à la ronde, que du grand comte Richard O'Byrne qui va délivrer les pauvres chrétiens et chasser l'étranger hérétique. Les hommes se concertent entre eux et dérouillent leurs vieux fusils, cachés si longtemps dans la fougère; les femmes et les filles vous comblent de bénédictions et prient pour vous.

— Vous avez raison, William, dit Richard dont le visage s'illumina d'espérance, et j'avais

bien jugé des dispositions de ces braves gens. En vérité, ils semblaient aujourd'hui vouloir m'adorer comme un dieu, et je ne devais pas compter sur un succès aussi complet, aussi prodigieux. Eh bien, mon vieil ami, si ceux que nous devons voir cette nuit au rathe du Lord-Abbot ont la moitié de l'enthousiasme de nos amis de Glendalough, la cause de l'Irlande n'est pas désespérée, et les patriotes de tous les comtés ne regretteront pas de nous avoir laissé l'honneur de frapper les premiers l'odieuse Angleterre ! Mais nous perdons un temps précieux; n'oublions pas qu'on nous attend.

— En effet, milord, nous devrions déjà être en route, car la nuit est noire et les *bogs* ne sont pas sûrs. Mais, s'il faut l'avouer, j'attendais l'arrivée d'un des délégués de Neath qui doit nous accompagner au rendez-vous. J'ai déjà parlé de lui à Votre Honneur. C'est Tom Irwing, un de ces pauvres diables qui ont été expulsés aujourd'hui de leurs cottages par le bailli de lord Avondale. Mac-Tool et O'Mahonny, les deux autres délégués, sont déjà ici avec les représentants des populations environnantes ; Tom seul se fait attendre.

— Et cet homme, est-il bien sûr?

— Oh ! pour cela, oui, milord. Hier encore je

n'aurais pas osé en répondre : il avait une ferme, du bétail, un poney, et il n'eût pas voulu risquer de perdre tout cela ; mais aujourd'hui il est ruiné, sans domicile, sans ressources : il nous appartient corps et âme. Au premier mot que je lui ai dit ce matin de nos projets, il a pris feu comme un paquet d'étoupes; nous le verrons à l'œuvre. Mais il me semble impossible de l'attendre davantage ; Tom sait le lieu du rendez-vous, et il ne tardera pas sans doute à nous y rejoindre.

— Oui, oui, nous ne pouvons l'attendre... Un mot encore, William, demanda Richard en baissant la voix. Ma sœur Julia...

— Elle est retournée sans encombre à la mense ; nul ne se doute de l'accident qui lui est arrivé, et j'espère qu'elle n'en éprouvera aucune suite fâcheuse.

— Merci, répliqua O'Byrne avec émotion ; et maintenant partons.

Il mit ses pistolets à sa ceinture, s'enveloppa de son manteau, et prenant à la main la petite lampe qui éclairait la cellule, il entra dans la pièce voisine, suivi de Sullivan. Sitôt qu'il parut, les délégués se levèrent respectueusement ; ils étaient douze environ. Richard les examina les uns après les autres ; puis, après leur avoir

adressé quelques paroles encourageantes, il éteignit sa lampe, et on sortit des ruines pour gagner le lieu du rendez-vous.

La troupe se fractionna en petits groupes. Celui qui marchait en avant était composé de deux ou trois hommes à qui les chemins si dangereux des bogs étaient familiers; ils devaient servir de guides à la bande. Richard venait ensuite, entre Jack et William, qui, malgré sa cécité, marchait d'un pas assuré; puis venaient les conjurés de rang inférieur. Pas une parole n'était échangée entre eux, même à voix basse; ils se glissaient, semblables à des spectres dans la nuit, jetant autour d'eux des regards inquiets, comme si l'or de l'Angleterre eût pu transformer en espions les blocs de pierre qui se dressaient sur leur chemin.

L'obscurité était complète; aussi, dès les premiers pas, remarquèrent-ils une grande lumière qui s'élevait à un demi-mille environ dans la direction du hameau où le bailli avait instrumenté le matin. Cette lumière se reflétait dans le lac en traînée rougeâtre et sinistre. On se la montra en chuchotant; mais Jack, incapable d'imposer silence à sa verve railleuse, dit tout haut avec la hardiesse d'un loustic de régiment :

— A la bonne heure! voilà ce que j'appelle

une attention délicate de la part de ces whigs; sachant que nous risquions de nous casser le cou dans ces damnées montagnes, ils nous fournissent des flambeaux.

— Vous appelez cela un flambeau? répliqua un des assistants; dites donc que c'est un bel et bon incendie qui dévore un cottage là-bas au village de Shanakill. Que la sainte Vierge nous protége! nous ferions peut-être bien d'aller porter secours à ces gens en détresse!

— Un incendie! s'écria William; n'a-t-il pas éclaté à l'extrémité du village, à droite, du côté des tourbières?

— En effet, on dirait...

— Et le bailli n'avait-il pas laissé dans le cottage de Tom Irwing le mobilier et le bétail qu'il a saisis aujourd'hui, en annonçant que tout serait vendu à la criée demain, jour de la foire?

— Oui, oui, s'écria un autre délégué, j'en suis sûr maintenant, c'est le cottage de Tom qui flambe comme un fagot de Saint-Jean!

L'aveugle se pencha à l'oreille de Richard O'Byrne.

— Milord, murmura-t-il, je m'explique pourquoi Tom ne nous a pas rejoints encore. Il a voulu se venger, et vous voyez jusqu'où il a poussé la vengeance! Le collecteur des dîmes

du ministre et le bailli Jameson n'auront plus à se disputer ses dépouilles.

Richard examinait d'un air pensif ce phare effrayant qui brillait à l'horizon.

— Déjà ! murmura-t-il comme à lui-même ; oh ! puisse cet incendie d'une chaumière ne pas présager d'autres incendies plus redoutables peut-être !

— Ne l'espérez pas, milord, répliqua l'aveugle avec une tristesse solennelle ; les passions si longtemps comprimées ne sauraient avoir une explosion silencieuse ; elles éclateront comme la foudre, à peine d'avorter misérablement... Dans quelques heures peut-être une paille enflammée de ce chaume volera de château en château et deviendra un torrent de feu qui se promènera à travers l'Irlande.

O'Byrne s'arrêta comme épouvanté des horribles éventualités qu'il entrevoyait.

— William, murmura-t-il avec émotion, il y a bien dans vos paroles de quoi faire réfléchir celui dont la main va jeter sur cette masse inflammable la torche allumée !... Le bien que je procurerai dans l'avenir à mon pays pourra-t-il valoir les maux que je dois lui causer d'abord peut-être ?... Mais laissons de pareilles idées ; je veux croire, je suis sûr, que notre œuvre s'ac-

complira sans aucun de ces hideux désordres, sans ces effusions de sang que vous semblez craindre !

L'aveugle secoua la tête ; mais le reste de la conversation, quoique toujours animée, ne put être entendu de leurs compagnons.

On s'empressa de sortir de la sphère lumineuse dont le cottage incendié était le centre. La petite troupe cependant n'avait pas à craindre d'être rencontrée par les gens du voisinage, empressés à porter des secours. Le paysan irlandais est habitué à ces actes de désespoir. Plus d'un chef de famille contemplait du seuil de sa porte ces lueurs connues d'une chaumière en feu et disait en se frottant les mains :

— Oh! voici Tom Irwing qui a joué un bon tour aux Sassenachs... Et dire qu'un jour peut-être j'en serai, moi aussi, réduit là!

Un pan de rocher cacha bientôt l'incendie aux conspirateurs, et, s'engageant de plus en plus dans les bas-fonds de la vallée, ils durent donner toute leur attention aux difficultés du chemin. Ils s'avançaient en effet au milieu des tourbières réputées fort dangereuses dans cette portion du comté. La lune ne se levait pas encore. Les montagnes voisines, dont les crêtes échiquetées se dessinaient en silhouette sur le ciel parsemé

d'étoiles, de manière à former les bastions, les tours, les remparts de forteresses fantastiques, ajoutaient leur grande ombre aux ténèbres qui enveloppaient déjà les voyageurs. Un brouillard bas, de couleur blanchâtre, qui devenait plus dense aux endroits particulièrement marécageux, les pénétrait d'un froid humide, en même temps qu'il voilait de sa part les périls de la route. Aussi la troupe se dirigeait-elle lentement et comme à tâtons entre ces abîmes de boue et de vase où un faux pas pouvait l'engloutir. Parfois les pieds s'enfonçaient dans des ajoncs, sous lesquels se cachaient des flaques d'eau fétide; le sol tremblait, et une personne étrangère aux localités se fût crue perdue; c'était pourtant l'endroit le plus sûr du bog. Un peu plus loin, les voyageurs trouvaient un espace plan et uni, solide en apparence et d'un passage facile. Aussitôt on faisait halte; là était le danger véritable, et il fallait revenir en arrière. Parfois les guides eux-mêmes, malgré leur connaissance exacte du pays, semblaient embarrassés sur la direction à suivre; dans ce cas, ils avaient recours à l'instinct infaillible de William. L'aveugle alors prenait la tête du cortége, et, grâce au bâton avec lequel il sondait le terrain, aux sons divers que rendait le sol sous ses pieds, aux âcres émanations qui

s'exhalaient des tourbières et que saisissait aisément son odorat délicat, il indiquait toujours le passage praticable au milieu de ce labyrinthe de gouffres mortels.

On sortit enfin des marécages où l'on s'était engagé pour dérouter les espions et les traîtres, quoiqu'un autre chemin plus facile et moins dangereux conduisît de Neath au lieu du rendez-vous. On marchait maintenant sur ce gazon court et vert, parsemé de trèfle, qui couvre la base des montagnes. Pour comble de bonheur, la lune, enfoncée jusque-là sous l'horizon, élevait peu à peu son orbe d'un rouge de sang au-dessus d'un pic voisin et le faisait ressembler à un volcan du Nord au commencement d'une éruption.

Les voyageurs s'étaient rapprochés les uns des autres et continuaient leurs conversations un moment interrompues. Ils prirent bientôt une sorte de sentier tracé par les pâtres et conduisant à une vaste échancrure de la montagne. Là était l'entrée d'une gorge boisée où s'engouffrait par intervalles le vent nocturne. Quoiqu'on en fût encore assez loin, il en sortait alors des bruits étranges, lugubres, presque surnaturels, puis tout retombait dans un morne silence. Ces bruits lointains, d'un caractère si effrayant,

ne manquèrent pas leur effet sur les superstitieux paddys de la bande, et plusieurs se signèrent.

William se rapprocha de Richard, qui marchait seul et rêveur à l'écart, et glissa respectueusement son bras sous le sien.

— Votre Honneur sait sans doute, lui dit-il à voix basse, que nous allons entrer dans le défilé du Bon Messager et qu'à l'extrémité de ce défilé nous trouverons le rathe du Lord-Abbot? Votre Honneur ne peut ignorer non plus quelle espèce de gens nous devons y rencontrer?

— Je n'ignore rien, William, de ce que doit savoir un homme engagé comme moi dans une difficile entreprise, répliqua O'Byrne avec un sourire; la société qui nous attend est en effet un peu mêlée, mais ce n'est pas la première fois que je me trouverai en pareille compagnie depuis mon retour en Irlande. Nous allons voir des représentants de ces *white boys* (blancs garçons), de tous ces proscrits, destructeurs de barrières, entrepreneurs de distillerie clandestine, contrebandiers, voleurs de grand chemin même, qui ont acquis une si triste célébrité... Mais je veux oublier les méfaits, les crimes peut-être de ces malheureux, et les réhabiliter à leurs propres yeux en leur donnant l'occasion d'ex-

pier par leur dévouement à la cause nationale un funeste passé.

— Fort bien, milord, mais parmi ces malheureux il y a des cœurs secs, endurcis par la misère et les habitudes vagabondes, des êtres véritablement pervers, aux passions effrénées, qu'un mot mal compris peut exaspérer, et je supplie Votre Honneur d'agir avec une extrême prudence.

— Merci, mon bon William, je vous comprends; ne craignez rien pour moi. Je parlerai à ces gens en chrétien, en homme de cœur, en fidèle ami de l'Irlande, et ma voix sera écoutée encore une fois comme elle l'a été déjà... J'aurais voulu, ajouta Richard en soupirant, opérer la délivrance de mon pays avec des instruments plus purs; mais je désire ne voir dans ces hommes que des révoltés poussés à bout par les persécutions de l'Angleterre.

— Et vous avez raison, milord; l'égoïsme et la cruauté de l'Angleterre ont plus contribué, en effet, que les mauvais instincts à créer ces *outlaws* en guerre ouverte contre les lois... D'ailleurs, ce ne sont pas d'ordinaire les citoyens paisibles, ceux qui ont un toit, un petit champ, une place au soleil de la société, qui saisissent les premiers les armes et combattent jusqu'à la

mort pour une cause juste mais désespérée.

Ils en étaient là de leur conversation, lorsque la troupe atteignit l'entrée de la gorge. C'était, comme nous l'avons dit, une fente longue et profonde qui partageait en deux une montagne élevée. Les rayons de la lune frangeaient d'or sa double cime, mais ne pénétraient pas dans ce gouffre ténébreux. Il était encombré d'arbres et d'arbustes qui laissaient à peine entre eux un étroit passage et rendaient plus dense encore l'obscurité de la nuit. Les sons étranges et disparates que les voyageurs avaient entendus de loin prenaient maintenant des proportions vraiment extraordinaires; on eût dit à la fois des clameurs d'une foule ameutée, des craquements brusques, des vibrations de harpe éolienne, des mugissements sourds et puissants comme ceux d'une mer en fureur s'acharnant contre des falaises en ruine. Un savant eût vu seulement dans ce phénomène un effet du vent qui, engagé dans les détours du défilé, au milieu de ces massifs de feuillage, de ces rochers à vive arête, en tirait comme d'un immense jeu d'orgue toutes ces notes plaintives ou rugissantes, répercutées ensuite par l'écho de la solitude. Mais ces paysans montagnards, habitués aux croyances naïves et aux légendes miraculeuses, crurent voir une

porte de l'enfer, entendre les hurlements et les malédictions des damnés. Ceux qui marchaient en avant s'arrêtèrent épouvantés à l'entrée de la gorge, et le reste de la bande fut forcé de les imiter.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc, mes amis? demanda Richard à haute voix; qu'attendez-vous? Ne savez-vous pas que l'heure nous presse?

Un des paddys répliqua d'une voix altérée, en étendant la main vers le défilé où le vacarme devenait assourdissant :

— N'entendez-vous pas, milord? Il est minuit, et c'est l'heure où le *spectre blanc,* que nous appelons aussi le *Bon Messager,* parcourt son domaine. Tenez! ne distinguez-vous pas le claquement de son fouet, le bruit des sabots de son cheval sur les cailloux, les cris des *undertakers* qui le poursuivent? Il n'est pas sage à des chrétiens craignant Dieu de s'aventurer ainsi sur le chemin du spectre sans un prêtre avec son surplis et son étole!

Les autres approuvèrent d'un mouvement de tête cette observation et se signèrent de nouveau.

— Pour moi, dit Jack d'un ton moqueur, je n'entends ni fouet, ni sabots de cheval, ni

undertakers, ni rien... mais je sais bien que le chef de musique qui dirige l'orchestre là dedans ne connaît pas son métier. Quel infernal charivari!

Les paddys, à qui ces plaisanteries produisaient l'effet de profanations, lui imposèrent silence. Richard n'avait pas compris d'abord la cause de cette hésitation de ses compagnons, et il demanda avec étonnement :

— Quoi ! mes amis, serait-il possible que le simple bruit du vent...

Un serrement de main du vieux Sullivan lui coupa la parole.

— Milord, dit l'aveugle d'un ton solennel, ce n'est pas à vous de révoquer en doute une sainte tradition qui s'est conservée religieusement dans votre famille et qui fait partie de votre héritage. Si Dieu a voulu manifester par un miracle sa protection spéciale pour la noble race d'O'Byrne, et prouver en même temps comment il récompensait la fidélité et le dévouement, est-ce à vous de méconnaître les faveurs et la justice de la Providence ?

Puis, se tournant vers les paddys qui, muets d'effroi, se serraient les uns contre les autres :

— Amis, reprit-il avec sérénité, que craignez-vous ? Êtes-vous donc des cromwellians

farouches ou de féroces ennemis de l'Irlande pour redouter ainsi le spectre blanc de Glendalough? Non; vous êtes de fidèles enfants de l'Église, les défenseurs de cette verte Erin que vos pères ont défendue avant vous. Celui qui nous conduit en ce moment n'est ni un hérétique sanguinaire ni un odieux Sassenach, mais un descendant de vos anciens rois, l'héritier direct de ce vaillant Fergus O'Kelly, comte d'O'Byrne, auquel le spectre blanc, quand il était sur la terre et quand il portait le nom de Kévin Dathy, donna tant d'exemples d'obéissance et d'amour. Marchez donc; l'ombre de Kévin Dathy respectera les compagnons du grand comte Richard O'Byrne, réunis pour la délivrance de l'Irlande, comme s'ils étaient précédés d'un prêtre avec son bénitier tout rempli d'eau bénite de Pâques qui chasse les démons!

Cette allocution parut rassurer les esprits.

— C'est vrai, dit le paddy qui avait déjà parlé, le spectre blanc ne peut être que plein de respect pour Son Honneur... Que milord marche donc en avant et nous le suivrons.

— Oui! oui! nous le suivrons, répétèrent les autres.

Et la troupe s'enfonça résolûment dans le défilé obscur, à la suite de Richard.

On avança quelques instants en silence; c'était à peine si l'on distinguait à sa couleur grisâtre l'étroit sentier qui serpentait à travers le fourré. Les mugissements du vent étaient continuels, mais ils avaient perdu, sous le couvert des arbres, ce caractère étrange qui avait effrayé de loin les voyageurs.

— William Sullivan, dit enfin Richard à voix basse, vous avez habilement profité d'une circonstance qui pouvait être fort embarrassante pour moi... Je m'aperçois à chaque instant combien, pendant ma longue absence, quelques-unes des idées, des faiblesses peut-être de ma terre natale, me sont devenues étrangères... J'en apprécie d'autant mieux les services d'un ami comme vous, qui sait tirer avantage même des préjugés de ces pauvres gens. J'ai connu dans mon enfance la vieille légende à laquelle vous faisiez allusion tout à l'heure et dont ce lieu a été le théâtre; mais je ne serais pas fâché d'en entendre de nouveau le récit, rien de ce qui touche ma famille ne pouvant m'être indifférent, même...

— Votre Honneur désire entendre encore une fois l'histoire de Kévin Dathy, surnommé *le bon messager?* interrompit l'aveugle en élevant la voix de manière à attirer l'attention de ses

compagnons ; ce sera en effet d'un bon exemple pour les fidèles serviteurs d'O'Byrne; l'on apprendra ainsi comment Dieu protége les hommes dévoués à leur lord et à leur pays... Eh bien donc, avant d'arriver au rathe, j'aurai le temps de vous la raconter telle qu'elle m'a été racontée à moi-même par un vieux prêtre qui avait longtemps vécu dans les bois au temps des persécutions contre la sainte Église catholique.

A cette annonce, les paddys se rapprochèrent de William avec empressement. Chacun d'eux savait de longue date la légende dont il s'agissait; mais par cette nuit noire, dans ce lieu sinistre, au milieu de ces bruits effrayants, ce récit devait avoir le caractère sacré d'une prière. L'aveugle reprit :

— Votre Honneur n'a pas oublié, milord, combien les *undertakers* de la reine Bess et de son favori, Walter Raleigh, furent mal reçus dans ce comté. Tout notre valeureux clan d'O'Byrne se souleva sous la conduite du comte Fergus O'Kelly d'O'Byrne, votre aïeul. Grand nombre de ces abominables hérétiques périrent dans le combat ou furent écrasés par les roches qu'on laissait tomber sur eux du haut des montagnes. Pendant longtemps ils ne purent mettre le pied dans la vallée de Glendalough, où l'on

voyait alors les sept belles églises dont il ne reste plus que des décombres. Dépités de ce mauvais succès, Walter Raleigh et son lieutenant lord Gray résolurent d'employer la ruse pour détruire les *eagle-bands* qui leur barraient le passage. Pendant que Raleigh allait attaquer à grand bruit un poste éloigné, lord Gray séduisait à force d'argent un traître montagnard qui le conduisit avec une troupe de ses gens, par des chemins inconnus, au cœur de la vallée.

« Votre aïeul, le comte O'Kelly, retournait alors en compagnie d'une vingtaine d'hommes à son château d'O'Byrne, dont on voit encore des débris dans le parc de Stone-House. Il s'avançait plein de sécurité, lorsque tout à coup, à l'extrémité de ce défilé, non loin du rathe du Lord-Abbot, au pied d'un rocher que l'on a nommé depuis *la Roche du Comte,* il se trouva face à face avec lord Gray et sa troupe de damnés hérétiques. Avant que Fergus eût pu se reconnaître, les Anglais fondirent sur lui, la visière baissée et l'épée à la main. Le chieftain, attaqué par un parti vingt fois plus nombreux que le sien, soutint fièrement le choc; il se défendit avec vigueur et sa suite l'imita. Néanmoins, les Irlandais essayèrent vainement de

percer les rangs ennemis et de gagner ce passage pour faire retraite vers le manoir d'O'Byrne; serrés de toutes parts, ils se réfugièrent sur le rocher dont j'ai déjà parlé. Pour les en débusquer, il eût fallu perdre beaucoup de monde. Lord Gray et ses Anglais ne voulurent pas s'y exposer; ils se contentèrent de cerner le rocher et de tenir bloqués le comte et ses hommes, en les sommant de mettre bas les armes.

« Mais telle n'était pas la pensée du bon chieftain Fergus; il se fût plutôt laissé hacher que de se rendre. Il commanda à Patrick O'Dailly, l'un de mes ancêtres, qui l'accompagnait partout et qui lui servait de *piper,* de jouer sur son instrument un air d'alarme, espérant qu'il serait entendu des gens de son clan. Patrick avait un souffle vigoureux; mais les sons de sa cornemuse ne pouvaient arriver jusqu'au château, situé à plusieurs milles de là. Alors les assiégés, unissant leurs voix, poussèrent tous à la fois un cri d'appel; mais ils ne furent pas plus heureux, et les gens de lord Gray se mirent à les railler de ces inutiles tentatives.

« Le vaillant comte vit bien qu'il n'y avait plus qu'à mourir noblement, les armes à la main. Cependant il appela Kévin Dathy, un de ses suivants, jeune drôle alerte et résolu dont il

avait éprouvé déjà le dévouement à sa personne.

« — Kévin Dathy, mon brave garçon, lui dit-il, tu vois notre situation. Si nous quittons ce poste, nous serons égorgés par ces mécréants, la chose est sûre. Aussi, mourir pour mourir, es-tu disposé à remplir une commission périlleuse dont je veux te charger?

« Dathy répondit aussitôt qu'il était prêt.

« — Eh bien, reprit O'Kelly, Patrick, mon barde, va écrire sur un parchemin en quelle extrémité nous sommes; j'apposerai mon sceau au bas de l'écriture et tu iras porter ce parchemin au manoir, afin que l'on vienne nous délivrer sans retard.

« Dathy fit ses préparatifs pendant que Patrick écrivait la dépêche et que le comte y imprimait son sceau. La lettre achevée, le chieftain la remit à Dathy en lui disant :

« — Tu vas prendre mon cheval qui est resté là au pied du rocher : c'est un animal plein d'ardeur; tu le lanceras sur l'ennemi avant qu'on se doute de ton projet, et peut-être parviendras-tu à t'échapper... Sinon, que Dieu ait pitié de ton âme et qu'il te donne la récompense due aux honnêtes serviteurs!

« — Milord, répliqua Dathy, mort ou vif j'exécuterai vos ordres!

« S'agenouillant sur la pierre, il adressa dévotement sa prière à Dieu et à saint Kévin, son patron et celui de la vallée. Puis il prit congé du comte, embrassa ses amis, et, sautant sur le cheval, il partit comme un trait.

« D'abord les *undertakers,* déconcertés par cette irruption subite, le laissèrent passer; mais revenus de leur première stupeur, ils envoyèrent plusieurs cavaliers à la poursuite du pauvre Dathy. Celui-ci leur eût échappé peut-être s'il n'eût rencontré sur son chemin une autre bande qui gardait l'entrée du défilé. Un de ces nouveaux ennemis abattit le cheval d'un coup de lance; alors tous ensemble se ruèrent sur le cavalier; et pendant que ses compagnons, qui ne pouvaient plus le voir, supposaient qu'il galopait en sûreté vers le château, le brave Kévin tombait mort sur la route, criblé de coups de pique et de coups d'épée. »

Ici William fit une pause comme pour reprendre haleine. Après un moment de silence, il continua :

— Ce qui me reste à vous conter n'est pas reconnu certain ni parfaitement orthodoxe par tous nos révérends ministres catholiques, par le digne M. Angus O'Byrne, par exemple; mais il m'est défendu de rien changer au récit qui m'a

été transmis à moi-même; si je dis mal, il me sera pardonné en faveur de mes intentions et de mon amour sincère pour la vérité.

« Donc, on rapporte que Kévin Dathy étant mort, son âme monta au ciel. Comme de son vivant elle avait appartenu à un homme juste, craignant Dieu, charitable pour son prochain et fidèle à son maître, elle trouva toute grande ouverte la porte du paradis. Elle entra et vit Dieu assis sur son trône de diamant ; à sa droite était notre grand saint Patrick en costume d'évêque, avec sa crosse pastorale et sa mitre d'or ; à sa gauche se tenait saint Kévin en habit d'ermite et son merle sur le poing, absolument comme il est représenté dans nos livres de dévotion. Les deux saints adressèrent un sourire amical au bon serviteur irlandais.

« — Ame de Kévin Dathy, lui dit Dieu le père avec douceur, pourquoi parais-tu si triste et si inquiète quand mon fils et moi nous te recevons dans notre paradis ?

« L'âme se prosterna devant le trône du Tout-Puissant.

« — Grand Dieu, dit-elle, vous savez à quel péril sont exposés vos enfants du clan d'O'Byrne là-bas sur la terre, et quelle promesse j'ai faite au comte O'Kelly en le quittant... Je souffre de

ne pouvoir accomplir ma parole. Accordez-moi un instant seulement, afin que je m'acquitte des derniers ordres de mon lord. Je supplie mes grands saints patrons, saint Patrick et saint Kévin, ici présents, d'intercéder auprès de vous pour me faire obtenir cette grâce.

« Aussitôt saint Patrick et saint Kévin s'agenouillèrent devant le trône. Dieu leur ordonna de se relever et dit à l'âme de Dathy :

« — Je suis touché de ta fidélité et j'écouterai les prières de mes serviteurs Patrick et Kévin... Je consens à ce que tu demandes ; va remplir l'ordre de ton lord, et reviens t'asseoir à ma droite avec ceux qui ont été bons et pieux pendant leur vie.

« Il dit, et l'âme de Dathy retourna sur la terre.

« Voilà, mes amis, ajouta William d'un ton différent, ce qui m'a été rapporté. Il ne m'appartient pas de prononcer si ces détails sont vrais ; mais je n'ai en vue que la glorification de Dieu, des saints et des défenseurs de l'Irlande. Quant à ce qui suit, aucun doute n'est plus possible, comme vous l'allez voir.

« Donc, les *undertakers* de lord Gray avaient tué le pauvre Kévin Dathy, et, suivant l'usage d'alors, l'avaient dépouillé de ses vêtements et



de ses armes. Le corps gisait dans une mare de sang, n'ayant plus que sa chemise, à deux pas du cheval aussi sans mouvement. Tout à coup le cheval se dresse sur ses jambes, ses blessures se referment; il hennit et secoue sa crinière. Au même instant, la vie revient à Kévin Dathy; son œil éteint se ranime, son teint pâle se colore. Il se relève brusquement, saute en selle, part au galop en agitant le parchemin que lui avait confié le comte, et se dirige vers l'extrémité du défilé. Les Anglais se mettent à sa poursuite en poussant de grands cris; les arcs se bandent, les arquebuses détonent, mais balles et flèches passent à travers le cavalier et la monture comme à travers une ombre. Le cheval laisse après lui un sillon de feu; il souffle la flamme par les naseaux; Dathy, fier et impassible, jette à ses ennemis un regard calme qui les glace d'effroi. Les *undertakers* les suivirent en hurlant comme une meute de chiens furieux; mais bientôt homme et bête disparurent au milieu des tourbières que nous venons de traverser, et les Anglais rejoignirent honteux et confus la troupe de lord Gray.

« En ce moment, le vieil Hector Mac Leod, l'intendant du comte, commandait au château d'O'Byrne en l'absence de son maître. Inquiet

de ne pas voir Fergus revenir, il avait réuni dans la cour les plus vaillants guerriers du clan pour aller au-devant de lui. Comme ils tenaient conseil entre eux pour décider de quel côté ils dirigeraient leurs recherches, on entendit le pas d'un cheval dans l'entrée principale du fort. Avant qu'on eût eu le temps de baisser le pont-levis, le cheval, franchissant d'un bond la muraille et le fossé, vint tomber avec son cavalier au milieu des serviteurs d'O'Byrne; on reconnut alors Kévin Dathy et le coursier favori du chieftain. Aussitôt les assistants accablèrent le messager de questions; mais celui-ci ne leur répondit pas. Il s'approcha d'Hector Mac-Leod, et, jetant à ses pieds le parchemin du comte, il prononça ces seules paroles : « Sauve ton lord !» Aussitôt, cavalier et monture tombèrent roides morts. L'intendant, sans s'arrêter aux circonstances miraculeuses de cet événement, ouvrit le parchemin, apprit la détresse de son maître et partit aussitôt avec des forces suffisantes pour dégager Fergus. Les *undertakers* furent battus pour cette fois, et lord Gray fut chassé de la vallée de Glendalough.

« Depuis ce temps, le défilé où nous sommes a pris le nom *du Spectre Blanc* ou *du Bon Messager*. Souvent, pendant les nuits tempêtueuses

comme celle-ci, on voit l'ombre de Kévin Dathy parcourir la gorge au galop de son cheval. Il est en chemise ; sa main agite le parchemin que lui confia jadis le comte O'Kelly. Derrière lui on entend les cris des *undertakers* qui le poursuivent. Il serait dangereux peut-être pour des ennemis de l'Église et de l'Irlande de se trouver sur son chemin, car le spectre blanc est resté fidèle à la vieille cause de son pays... Et ainsi Dieu a voulu prouver aux braves gens quel cas il fait de la piété et de l'attachement aux maîtres légitimes. »

Ce fut par cette espèce de moralité que l'aveugle termina son récit, et rien ne saurait reproduire l'émotion que cette naïve légende avait causée parmi les auditeurs. Les circonstances les plus miraculeuses ne leur inspiraient aucun doute, tant ils étaient habitués à considérer comme articles de foi tout ce qui tenait à la glorification du nom d'O'Byrne. Aussi, malgré la nuit, malgré ces hurlements lugubres qui sortaient parfois des profondeurs du bois, n'éprouvaient-ils plus aucune crainte. La présence de Richard les remplissait de hardiesse, chacun d'eux brûlait d'imiter le dévouement de Kévin Dathy, et, en se pressant autour de l'illustre descendant du comte O'Kelly, ils semblaient

dire : « Nous aussi, nous saurons mourir pour vous ! »

Richard était trop éclairé pour accepter cette légende comme rigoureusement historique ; mais à travers les ornements parasites dont les conteurs de diverses époques s'étaient plu à l'embellir, il distinguait un louable exemple de fidélité dont William Sullivan avait habilement tiré parti pour enflammer les esprits dans une circonstance aussi critique. Il n'éleva donc aucune objection et se contenta d'encourager les crédules paddys à montrer pour la cause nationale le zèle et le désintéressement que Kévin Dathy avait montrés pour son lord ; puis il donna l'ordre de presser le pas qui s'était un peu ralenti pendant le récit de William.

Parmi les assistants, un seul ne semblait pas complétement édifié sur certains détails merveilleux de l'histoire de Kévin : c'était Jack Gunn.

— Voyez-vous, M. Sullivan, dit-il d'un ton railleur en se dandinant à droite et à gauche selon sa coutume, ce que vous nous avez conté s'est passé dans un temps où l'on était à moitié sauvage ; de nos jours, les choses, en pareil cas, iraient différemment. D'abord, si votre arrière-grand-père, le piper O'Dailly, avait eu une de

nos belles trompettes d'ordonnance au lieu d'une cornemuse grossière, il lui eût été facile de sonner un appel qui eût retenti dans toute la vallée de Glendalough comme la trompette du jugement dernier, et un pauvre diable ne se fût pas trouvé dans la nécessité de braver la mort pour aller chercher du secours. Quant au dévouement en lui-même de votre Kévin Dathy, je n'en dirai rien; je ne voudrais pas offenser Dieu et saint Kévin qui ont le beau rôle dans cette affaire. Mais on trouverait de braves garçons par le monde qui pourraient faire aussi bien, sans le secours d'en haut, du moment qu'il s'agirait de sauver la vie à leur capitaine et à leurs camarades.

Cette observation parut scandaliser fort les assistants. L'aveugle dit à Jack avec sévérité :

— Rien n'est possible sans le secours de Dieu, jeune homme... Et pour parler avec tant de légèreté d'une sainte tradition en l'honneur de la famille O'Byrne, il faut n'être ni catholique ni Irlandais !

— Je suis catholique et Irlandais, M. William, riposta Jack avec quelque aigreur; mais je suis soldat aussi... J'ai sonné des fanfares sur le dos d'un éléphant dans les montagnes de l'Afghanistan, et je sais parfaitement jusqu'où

peut se faire entendre un instrument de cuivre appliqué à une bouche vigoureuse. Quant à votre histoire en elle-même, vous êtes convenu que le doute était permis sur certains points ; je prendrai la même permission sur tous les autres.

— Quoi ! vous ne croyez pas...

— S'il faut le dire, je crois que votre Kévin Dathy n'était pas mort, après avoir été renversé par les *undertakers ;* qu'il était seulement étourdi, comme cela arrive souvent sur les champs de bataille, et que, revenu à lui, il a voulu remplir la commission de son lord. J'aurais agi de même à sa place. Quant à la résurrection du cheval, au saut miraculeux par-dessus les fossés et les murailles, aux promenades nocturnes du spectre blanc dans ce défilé, je tiens ces détails pour des contes à dormir debout.

— Vous blasphémez, misérable impie ! lui dit un des paddys d'une voix étouffée ; eh bien! regardez devant vous.

Jack leva les yeux, et la troupe entière s'arrêta frappée de stupeur.

Les montagnes, s'écartant tout à coup, laissaient voir une étroite vallée, couverte de genêts et de bruyères, où la lune projetait à flots sa

lumière nacrée. En face des voyageurs s'élevait une roche plate sur laquelle la tradition voulait que le comte Patrick O'Kelly se fût posté autrefois pour se défendre contre les soldats de lord Gray. Dans ce lieu solitaire, on ne découvrait aucune trace d'habitation. Seulement, sur la gauche, on apercevait au milieu des rochers une flamme brillante devant laquelle passaient et repassaient continuellement des ombres, comme si un grand nombre de personnes eussent été réunies en cet endroit. Mais à cause sans doute du vent violent qui soufflait dans le défilé, aucun cri humain ne parvenait jusqu'aux voyageurs. Leur attention était fixée sur un homme à cheval qui traversait le vallon et se dirigeait vers eux avec une inconcevable vitesse. Cet homme avait la tête nue ; son vêtement consistait en une ample chemise blanche. On ne pouvait voir ses traits ; mais il tenait à la main une large lettre qu'il éleva au-dessus de sa tête, dès qu'il parut avoir remarqué Richard O'Byrne et sa bande. Les sabots du cheval ne produisaient aucun bruit sur la bruyère ; cavalier et monture s'élançaient vers le défilé comme s'ils eussent été emportés par une force surnaturelle.

On comprend quel effet cette apparition dut produire sur les paddys. Muets et tremblants,

ils se rangèrent instinctivement sur le bord du sentier pour ne pas être écrasés; Richard O'Byrne lui-même et l'aveugle, qui s'était fait rendre compte de ce qui se passait, semblaient partager la stupéfaction commune. En quelques secondes le cavalier les eut atteints. On eût dit qu'il essayait d'arrêter sa monture; mais l'animal indomptable continua sa course furieuse. L'homme adressa à Richard des paroles que le fracas du vent empêcha d'entendre; puis il jeta aux pieds d'O'Byrne la lettre qu'il tenait à la main et s'évanouit dans les sinuosités de la gorge.

Les paddys immobiles retenaient leur haleine.

— C'est le spectre blanc! dit enfin l'un d'eux.

— Il est venu convaincre l'incrédule et le profanateur, murmura un autre.

Tous approuvèrent cette supposition; Jack lui-même, par son attitude terrifiée, témoignait qu'il était de cet avis.

Richard ramassa la large dépêche qui était restée à terre et que le vent impétueux menaçait d'emporter. Il la tournait et la retournait entre ses mains, comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas et que ce papier était bien une réalité. Mais vainement chercha-t-il à lire la suscrip-

tion : la lumière de la lune était trop faible pour qu'il pût réussir ; il s'assura seulement, à son grand étonnement, que la dépêche était scellée du sceau de l'État.

Pendant qu'il réfléchissait aux circonstances de ce mystérieux événement, William disait aux paddys d'un ton solennel :

— Que ceux qui ont des yeux voient et que ceux qui ont des oreilles entendent. L'impiété railleuse a été confondue! Chrétiens du clan d'O'Byrne, réjouissez-vous ; ce n'est pas pour rien que le Bon Messager est venu vers nous. Ce prodige annonce sans doute que Dieu a pour agréable notre sainte entreprise et qu'il veut délivrer l'Irlande de ses ennemis. En avant, donc! Dieu est pour nous!

En ce moment toute la troupe arrivait au lieu du rendez-vous.

## III

### Le rathe du Lord-Abbot.

Ce lieu était une espèce de vallée secondaire entourée de hauteurs que couronnaient des houx et des coudriers. Au centre s'élevait le rathe, un de ces monticules factices appelés *cairn* en Écosse, *tumulus* par les savants de tous les pays, et que l'on suppose avoir servi de tombeaux à de vaillants guerriers celtes ou scandinaves. A en juger par les dimensions de celui-ci, le guerrier qu'il recouvrait avait été certainement un héros fameux parmi les siens. On avait peine à comprendre que des forces

humaines eussent remué une pareille quantité de terre pour l'inutile satisfaction d'une vanité posthume. Sauf sa forme conique et régulière, on eût pu le prendre pour une colline naturelle, et l'abondante végétation dont il était ombragé depuis bien des siècles tendait incessamment à effacer les traces du travail des hommes.

Au pied du rathe était allumé ce grand feu dont les voyageurs avaient aperçu de loin le reflet. Alimenté par des bourrées de bois mort qu'on y jetait par intervalles, il éclairait largement le vallon. Une trentaine d'hommes se promenaient par groupes à l'entour, causant et gesticulant avec vivacité. La plupart avaient le visage barbouillé et portaient des chemises blanches sur leurs habits ; ils appartenaient aux associations jadis si redoutées des *White-Boys*, des *Molly-Maguires* et autres, qui, sous différentes dénominations, sont permanentes en Irlande. Quelques-uns avaient dédaigné ce costume grotesque et sinistre ; mais on reconnaissait à leurs traits durs et hâlés, à leurs membres vigoureux, à leurs manières rudes, comme à leur langage brutal, des vagabonds mis depuis longtemps au ban de la société. Le regard à la fois sombre et ardent de plusieurs d'entre eux

indiquait l'exaltation et le fanatisme. A chaque instant, des voix animées par la colère éclataient avec force imprécations, car tout était prétexte à emportement pour ces natures violentes. Un de ces commerçants interlopes qui distillent de mauvais wiskey au milieu des marais et des landes, pour frauder les droits exorbitants de la douane, avait installé son alambic et ses appareils devant le feu, sûr que les commis de l'accise ne viendraient pas le relancer là. Indifférent à ce qui se passait autour de lui, le fraudeur, qui, malgré son origine milésienne, eût été digne d'être Anglais, s'occupait exclusivement de sa besogne. A mesure que la liqueur tombait par l'orifice du serpentin, il la distribuait fumante encore aux consommateurs, moyennant finance, et s'épargnait ainsi des frais de barils : c'était le conspirateur industriel. Ce site sauvage, ces costumes singuliers, ces figures rébarbatives, ce personnage impassible au milieu de ses instruments, comme un magicien occupé à l'œuvre sans nom, tout cela vu à la lueur pourpre et vacillante de la flamme, qui donnait une apparence fantastique aux arbres, aux rochers, aux montagnes environnantes, formait un tableau d'un effet puissant et vigoureux.

Les voyageurs s'étaient arrêtés à quelque distance. Jack Gunn surtout examinait avec attention les white-boys avec leurs chemises blanches.

— Och! dit-il enfin en se frappant le front, je commence à comprendre...

— Chut! fit William à son oreille.

Un homme armé d'un fusil sortit d'une touffe de bruyères et cria :

— Qui vive?

Richard s'avança seul et prononça à demi-voix un mot de passe : aussitôt la sentinelle abaissa son arme et les arrivants furent libres d'approcher du centre de la réunion.

Malgré son assurance apparente, ce ne fut pas sans une certaine appréhension qu'O'Byrne aborda ces hommes redoutables que la nécessité lui donnait pour alliés. Cependant la ferveur de son patriotisme, son origine illustre, l'habitude du commandement qu'il avait contractée dans les guerres de l'Inde, sa mâle franchise, devaient imposer à ces esprits incultes, aigris par la persécution. On l'accueillit dans le premier moment avec un mélange de défiance et de curiosité; mais à peine eut-il prononcé quelques mots qu'on l'entoura avec empressement; le respect et l'attention se peignirent sur tous les visages. L'Irlandais, si bas qu'il soit

tombé, si dégradé qu'il paraisse, conserve toujours un attachement sans borne pour sa religion, pour sa patrie, pour les descendants des anciens chefs de clan. Richard, en s'adressant à de pareils sentiments, était sûr d'être entendu, même dans cette assemblée de gens tarés ou criminels. Aussi sa parole si persuasive, si entraînante, eut-elle tout le succès désirable; de nombreuses marques de sympathie éclatèrent dans l'auditoire quand il développa d'une manière rapide la grande entreprise pour le succès de laquelle ils devaient unir leurs efforts. En un instant ces lions farouches étaient devenus des agneaux.

Une circonstance particulière ne contribua pas peu à ce résultat si prompt; nous voulons parler de l'apparition réputée surnaturelle qu'avaient eue Richard et ses compagnons dans le défilé voisin un instant auparavant. Les paddys de Neath s'étaient empressés de raconter cet événement inexplicable, et leur récit, passant de bouche en bouche, avait pris les couleurs d'un miracle complet. On se disait que le spectre blanc était venu apporter à Richard O'Byrne les ordres d'en haut au sujet de la délivrance de l'Irlande, et nul ne doutait que ce prodige n'annonçât la victoire au parti des opprimés. Wil-

liam Sullivan, que l'on considérait comme une espèce d'oracle dans la contrée, paraissait lui-même propager ce bruit ; il se faisait conduire de groupe en groupe, et ceux qui l'avaient écouté montraient un enthousiasme plus vif et plus bruyant que les autres. Richard fut donc accepté de ces gens simples comme un véritable envoyé du ciel, et les plus farouches se montrèrent pleins de soumission pour ses volontés.

La confiance ainsi établie, on discuta les mesures à prendre pour réaliser au plus tôt, dans le comté, les plans de l'association. Nous passerons rapidement sur les dispositions qui furent arrêtées dans cette entrevue ; nous nous contenterons de dire que Richard, qui avait reçu de longue main les détails les plus minutieux sur le personnel de l'assemblée, eut l'art d'imposer ses volontés et celles des autres meneurs du complot sans irriter aucun de ces rudes amours-propres. Les chefs furent désignés avec discernement ; on convint de signes de ralliement et de moyens de communication ; enfin, comme il n'y avait pas un instant à perdre, il fut convenu que la révolte éclaterait dès le lendemain au grand marché de Neath. Richard assurait que cette manifestation serait le signal d'une conflagration générale pour tous les autres com-

tés du centre, d'où elle s'étendrait ensuite dans toute l'Irlande.

Lorsque ces diverses matières furent réglées, la nuit était fort avancée et l'aube commençait à faire pâlir les étoiles du côté de l'orient. O'Byrne, après avoir répété à chacun ses instructions, prit congé de ses nouveaux amis. Les uns devaient regagner leurs cantons pour y fomenter la révolte, tandis que d'autres se rendraient à Neath sur-le-champ et se tiendraient à la disposition de Richard, chef de l'insurrection partielle. L'assemblée se sépara donc, et le capitaine allait s'éloigner avec Jack et William, quand il s'entendit appeler avec timidité.

Il se retourna et se trouva en face d'un whiteboy, nu-tête et revêtu d'une chemise blanche. Richard le regarda d'un air surpris :

— Qui es-tu ? que me veux-tu ? demanda-t-il avec un peu d'impatience.

— S'il plaît à Votre Honneur, dit le whiteboy, et la lettre, vous savez ? vous ne l'avez pas lue encore, et pourtant, si je ne me trompe, elle doit contenir des choses qui intéressent diablement Votre Honneur.

— De quelle lettre parlez-vous, mon ami ? demanda Richard.

— Quoi ! vous avez oublié celle que vous a

remise le spectre, là, dans le défilé du Bon Messager?

Et le white-boy parut étouffer un éclat de rire.

O'Byrne se souvint alors de la dépêche qui lui était parvenue d'une manière si extraordinaire et que d'autres préoccupations l'avaient empêché d'ouvrir jusque-là. Il la tira aussitôt de sa poche, et, s'approchant du feu qui projetait un reste de lumière pendant que le distillateur démontait ses appareils, il en examina la suscription. Elle était adressée à lord Avondale, juge de paix, et scellée du sceau bien connu du vice-roi d'Irlande. Sans s'arrêter à la gravité d'une pareille action, le capitaine fit sauter hardiment ce cachet redoutable et lut avec avidité.

C'était, en effet, une pièce officielle datée de Dublin. Le lord lieutenant prévenait lord Avondale qu'une conspiration dont Richard O'Byrne, ci-devant capitaine au 62e régiment, était un des chefs, devait éclater prochainement à Neath. Ordre était donné à lord Avondale de requérir les *constabularies* du voisinage pour arrêter ce Richard O'Byrne que l'on supposait caché dans la vallée de Glendalough. On insistait sur l'importance de cette capture, et on ajoutait que

dans le cas où la conspiration viendrait à éclater subitement, les partisans de la reine et les amis de l'ordre eussent à résister avec fermeté, car plusieurs régiments étaient déjà en marche, et on avait la certitude d'étouffer la rébellion dans son berceau.

Cette dépêche, comme on peut le croire, agita vivement Richard. Après l'avoir lue plusieurs fois, il s'approcha de Sullivan qu'il consultait volontiers comme le plus prudent et le plus expérimenté de ses agents; il lui dit en peu de mots la nature des nouvelles qu'il venait de recevoir.

— William, ajouta-t-il, nous devons nous applaudir d'avoir brusqué les choses. Les soldats ont déjà quitté leurs cantonnements, et demain peut-être il serait trop tard pour agir. C'est un effet de la protection divine que cette dépêche soit tombée entre nos mains; celui qui nous l'a apportée est vraiment un bon messager!

— Et le bon messager, le voici, milord, dit le white-boy d'un air de fausse modestie en s'approchant des interlocuteurs.

Richard l'envisagea de nouveau.

— Vous êtes évidemment un des nôtres? demanda-t-il. Mais d'où venez-vous? quel est votre nom?

— J'ai reconnu cette voix, dit William avec étonnement; Tom Irwing, est-ce bien vous?

— Moi-même, M. Sullivan... Och! je me suis un peu distingué cette nuit, et vous ne direz plus que j'ai du penchant pour le rappel.

— N'est-ce pas vous, demanda Richard avec sévérité, qui ce soir avez allumé un incendie au village de Shanakill?

— Ah! Votre Honneur sait déjà cela? Och! j'ai joliment fait la figue au bailli Jameson, au collecteur de dîmes et au méchant landlord! Le cochon, les oies, le poney, tout a été grillé. C'était dur, voyez-vous; car enfin les pauvres bêtes n'étaient pas cause si l'on nous avait réduits à l'aumône moi et ma famille. Et cela pour une seule pincée de cheveux arrachée par derrière à ce renégat de Donnagh! On ne m'avait pas vu pourtant; je défierais tous les juges du comté de prouver...

— Mais la lettre, Tom, interrompit l'aveugle, comment la lettre est-elle tombée entre vos mains?

— Ah! voici, milord... Je venais donc d'arracher hier au soir les pommes de terre que j'avais plantées dans mon petit champ, ne voulant pas en laisser profiter le bailli et ses co-

quins de patrons, puis j'avais mis le feu au cottage, où les battements d'aile de mes volailles et les hennissements de mon cher Benji me fendaient le cœur... Ma besogne terminée, j'ai voulu vous rejoindre au rathe du Lord-Abbot; mais n'osant m'aventurer seul au milieu des bogs, j'ai pris le grand chemin qui passe, comme vous savez, de l'autre côté de cette montagne. On n'y voyait goutte et j'avais grand'peine à me conduire, car la route n'est pas des meilleures, lorsque j'ai entendu des cris de détresse qui s'élevaient à quelque distance. Je ne suis pas plus brave qu'un autre, mais je ne suis pas plus poltron non plus; je me suis donc avancé pour savoir de quoi il s'agissait. Celui qui criait si haut était un courrier monté sur un excellent cheval; en galopant par cette nuit noire, il avait quitté la voie publique et s'était jeté dans un marais, d'où il ne pouvait se dépêtrer. Le courrier venait directement de Dublin; il était si épuisé de la longue traite qu'il venait de faire sans s'arrêter un instant et sans prendre de nourriture, qu'il avait à peine la force de conduire sa bête. Je vins à son secours; je le ramenai sur la terre ferme. Pendant qu'il se rajustait en maugréant, je le questionnai. Il me conta qu'il portait une dépêche du lord lieutenant pour lord Avondale,

juge de paix à Neath, et qu'il y allait d'affaires d'importance; il laissa aussi échapper quelques mots de *conspiration*, de *complot*, qui me firent dresser les oreilles. Mon saint patron m'inspira ou le diable me souffla de m'emparer de ses dépêches, convaincu que vous seriez bien content d'en prendre connaissance avant Sa Seigneurie. Au moment donc où le pauvre diable, qui avait mis pied à terre, se hissait péniblement sur sa selle, je débouclai la sangle; la selle tourna et voilà mon homme par terre. Comme il était étourdi de sa chute, je me jetai sur lui, je lui arrachai le sac de cuir où se trouvaient les dépêches, et, sautant à poil sur son cheval, je partis grand train. Un rayon de lune qui m'éclaira alors montra au courrier tout penaud la chemise blanche que j'avais revêtue par-dessus mes habits. Je l'entendis s'écrier :

« — C'est un white-boy! c'est un scélérat de white-boy!

« Mais je le laissai dire et je continuai de m'éloigner en ricanant.

« Mon intention était de me rendre directement au rathe du Lord-Abbot, où je vous supposais arrivé depuis longtemps; mais à l'entrée du défilé du Bon Messager, mon coquin de cheval, effrayé sans doute par le vent, refuse

d'obéir à la bride, prend le mors aux dents et m'emporte, malgré mes efforts pour le maîtriser. C'est alors que je vous ai vu venir de loin et que j'ai reconnu Votre Honneur à sa haute taille et à son manteau de drap. J'aurais voulu vous parler, mais cet endiablé d'animal ne l'a pas permis; j'ai dû me contenter de jeter à vos pieds la dépêche dont je venais de m'emparer. Le cheval a continué de galoper ainsi jusqu'à l'extrémité de la gorge, où il s'est arrêté enfin épuisé, à moitié fourbu. Je l'ai caché quelque part, et je le retrouverai quand il en sera besoin.

« Voilà, Votre Honneur, toute l'histoire, et vous pouvez penser si je ris dans ma barbe quand j'entends mes voisins de Neath conter, d'un air si pénétré, comment le spectre blanc leur est apparu ! »

Richard O'Byrne écoutait en silence ces explications fort naturelles d'un événement inconcevable jusque-là ; mais William demanda bas au paddy :

— J'espère, Tom, que vous n'êtes pas allé conter cette équipée à vos amis? Dépouiller un courrier officiel, sur le grand chemin de la reine, n'est pas une plaisanterie!

— Ne craignez rien, Votre Honneur, répliqua

Irwing en grimaçant un sourire ; on ne sait pas de quel côté tournera le vent, après tout, et un pauvre homme est si vite pendu. Non, je n'ai pas soufflé mot, quoique la langue m'ait démangé plus d'une fois en entendant d'honnêtes gens jurer qu'ils avaient vu de leurs yeux le bienheureux Kévin Dathy.

— Eh bien ! reprit William avec empressement, vous laisserez croire ce qu'on voudra et vous ne trahirez jamais la part que vous avez prise à cette affaire. Me le promettez-vous, Tom Irwing? Milord apprécie le service que vous avez rendu à notre cause en lui apportant cette dépêche, et il vous en remercie ; cela doit vous suffire.

Richard ajouta quelques mots pour féliciter Irwing du zèle et du dévouement qu'il avait montrés en cette circonstance.

— Milord, répliqua le paddy tout glorieux, du moment que Votre Honneur exige, je serai muet comme un poisson. Je prends la sainte Vierge et mon saint patron à témoin...

— C'est assez, Tom, reprit l'aveugle ; veillez bien sur votre langue, car vous êtes bavard quand vous avez une mesure de wiskey dans l'estomac, et si j'apprends que vous ayez jasé... Mais, ajouta-t-il, je sens à la fraicheur de l'air

que le jour approche, et milord veut partir. Allons! adieu, voisin Irwing; on vous verra aujourd'hui à Neath, je l'espère, quoiqu'il ne soit peut-être pas prudent de vous y montrer à visage découvert!

— J'y serai pourtant, M. William. Que Dieu préserve Sa Seigneurie et Votre Honneur de tout mal! Oui, j'y serai avec mon shillelagh; le pauvre Irwing n'a plus grand'chose à risquer maintenant dans les bagarres!

Et le paddy s'éloigna à travers champs, tandis que Richard et l'aveugle, suivis de Gunn, qui pendant cette conversation s'était tenu discrètement à l'écart, reprenaient le chemin du défilé pour retourner à Lady's-Church.

Déjà les white-boys avaient disparu dans diverses directions. Le feu s'était éteint, et il n'en restait qu'un peu de charbon et de fumée. Les alentours du rathe étaient silencieux; le cône sombre du monticule se dessinait nettement sur le ciel resplendissant des clartés de l'aurore.

Tout en cheminant, Richard disait à William:

— Ne vous semble-t-il pas, mon vieil ami, que le ciel même favorise nos projets? Nos préparatifs sont terminés; nos populations voisines sont pleines d'ardeur, et lord Avondale ne se doute de rien. Le succès est infaillible.

— Ce que la prudence humaine vous prescrivait, vous l'avez fait, milord... Mais tout n'est pas fini... Je connais de longue date l'esprit versatile et changeant de cette pauvre nation épuisée par la souffrance; son enthousiasme brille comme l'éclair, ses résolutions s'envolent au souffle du vent... Dans quelques heures peut-être les passions seront calmées et votre œuvre sera à recommencer. Si cette étincelle, dont je vous parlais récemment, se manifeste tout à coup; si un événement, frivole peut-être, mais nouveau, inattendu, vient donner l'élan aux esprits, l'explosion pourra être immense, irrésistible... Sinon, toutes ces promesses, toutes ces espérances, toutes ces colères s'évanouiront encore en vaine fumée.

Richard réfléchit un moment.

— Dieu nous inspirera, dit-il enfin avec une foi profonde en regardant le ciel.

## IV

### Le juge de paix.

L'habitation de Stone-House ne paraissait pas digne, au premier abord, du parc magnifique et des vastes possessions qui en dépendaient. C'était, comme nous l'avons dit, une construction à l'italienne, avec une petite colonnade faisant face à l'avenue de Neath et deux ailes en retour qui enfermaient un joli parterre au centre duquel s'élevait un jet d'eau. Des vases de bronze garnis de fleurs, un nombre raisonnable de statues, des pilastres, des balustres d'or à

profusion, décoraient l'extérieur du bâtiment; néanmoins il ne présentait rien de ce majestueux, de ce grandiose qu'on s'attendait à trouver chez le comte Avondale. Les serres, les écuries, les bâtiments de service étant relégués à quelques centaines de pas en arrière, dans un massif d'acacias, l'habitation présentait un aspect solitaire et nu. Elle ressemblait plutôt à la maison de campagne d'un riche bourgeois qu'à la résidence ordinaire d'un membre orgueilleux de la haute aristocratie des trois royaumes.

Mais à l'intérieur, l'opinion se modifiait bientôt : à peine avait-on franchi les marches du péristyle que l'on reconnaissait la fastueuse prodigalité du grand seigneur. Ce n'étaient plus alors que marbres, glaces, dorures, bois rares et admirablement sculptés; on se demandait comment il avait été possible d'accumuler tant de choses précieuses dans cet étroit espace. Le vestibule et les escaliers étaient ornés de tapis aux brillantes couleurs. Chaque pièce, meublée dans un goût différent, offrait à l'œil les merveilles du luxe au moyen âge, au temps de la renaissance ou à l'époque sybaritique de Louis XV et de madame de Pompadour. L'étage supérieur de la maison renfermait une magnifique galerie de tableaux, mais de tableaux exclusivement

modernes, le comte Avondale, créateur de cette collection, sachant par sa propre expérience combien les achats de tableaux de maîtres anciens sont chanceux pour les amateurs anglais. Dans toutes les parties de l'habitation on exposait aux regards les produits les plus beaux de l'art céramique. A chaque pas on rencontrait des urnes antiques, des vases étrusques, des statuettes grecques, romaines, égyptiennes, chinoises, des vitraux coloriés, des émaux de Limoges, des porcelaines de Sèvres et de Saxe. Des sommes considérables avaient dû être dépensées à ces admirables superfluités; aussi, disposées sans tact et sans intelligence, semblaient-elles plutôt attester l'opulence de leur propriétaire que son goût éclairé. Le voyageur impartial qui, après avoir parcouru cette portion misérable de l'Irlande et visité ces hideux cottages où grouillent des familles avec leurs pourceaux, se serait trouvé transporté tout à coup au milieu de ces éblouissantes féeries, n'eût pu s'empêcher de reprocher à Dieu la monstrueuse inégalité établie entre ses enfants.

La chambre du vieux lord Avondale particulièrement pouvait être citée comme un modèle de confortable et de richesse. Les murailles étaient matelassées, ouatées, tendues d'étoffes

soyeuses et douces au toucher. L'air froid du nord ne trouvait pas la plus imperceptible fente pour s'y glisser; des bouches de chaleur y entretenaient nuit et jour une température égale: le noble goutteux retrouvait là, en toute saison, le délicieux climat de l'Italie. Des stores aux couleurs éclatantes, des rideaux de velours à crépines d'or, ménageaient dans cette pièce la lumière et le soleil, suivant le goût du colérique seigneur. L'ornementation en était caractéristique; elle se composait de tableaux représentant des chevaux que Sa Seigneurie avait possédés autrefois; il y en avait de noirs, de blancs, d'alezans, de bais, de toutes les couleurs. Un poétique et suave portrait de miss Avondale, suspendu à l'endroit le plus apparent, faisait un bizarre contraste avec ces amis d'écurie, dont milord avait voulu sans cesse avoir l'image sous les yeux; mais ces contrastes étaient dans la nature même du comte, chez qui les affections de père se confondaient avec d'autres affections beaucoup moins nobles et moins pures.

Le matin du jour prescrit pour l'explosion du complot, le vieux lord, à la suite d'une nuit agitée, s'était levé de la plus détestable humeur. Après avoir revêtu, avec le secours de M. Clarence, son valet favori, une robe de chambre

de cachemire à cordelière mi-partie soie et or, il s'était assis en maugréant dans son grand fauteuil, devant la cheminée où brûlait un énorme feu de charbon, malgré la douceur de la température extérieure. Le domestique allait et venait autour de lui, d'un pas furtif et silencieux. Dans un angle de la chambre, un jeune homme vêtu de noir, maigre, le teint jaune, les cheveux gras et plats, se tenait immobile, le chapeau à la main : c'était Daniel Tyler, secrétaire intime et clerc de milord pour la justice de paix, un petit avocat de Dublin, qui, n'ayant aucune vocation pour défendre la cause de la veuve et de l'orphelin dans un pays où la veuve et l'orphelin ne peuvent payer d'honoraires, s'était mis aux gages d'un magistrat incapable tel que lord Avondale. Daniel Tyler venait prendre les ordres du maître, comme il le faisait chaque matin, et Sa Seigneurie déchargeait sur lui la colère qu'elle semblait avoir en excès ce jour-là.

— De mauvaises nouvelles, monsieur! disait le vieillard d'un ton brusque; et quelles nouvelles pouvez-vous m'apporter pires que celles qui ont troublé ma nuit? Les événements fâcheux ne nous ont pas manqué ces jours derniers, que je sache! Un de mes gardes-chasse, un homme à ma livrée, assommé par ces men-

diants du village; un des plus beaux cerfs de mon parc égorgé à deux pas de ma maison par des malfaiteurs invisibles, comme pour me braver. Imaginiez-vous que l'audace des coquins de ce pays pût aller plus loin? Eh bien! ce n'était rien encore. Hier, on s'est porté à un abominable attentat contre un officier de la reine, contre mon parent et mon héritier. Des scélérats inconnus se sont précipités sur lui pendant qu'il pêchait dans le lac de Glendalough, l'ont frappé avec la dernière violence, et il est malade au lit par suite de ces mauvais traitements... Mais à propos de cela, Clarence, ajouta le comte en se tournant vers son valet de chambre, comment va sir George ce matin?

— Assez bien, milord; seulement Son Honneur est tout défiguré par les contusions qu'il a reçues.

— Misérables assassins! s'écria le vieil Avondale en frappant du pied; mais s'en prendre à mon parent, c'est s'en prendre à moi, le représentant de l'autorité, c'est s'en prendre à la personne de Sa très-sacrée Majesté la reine... Et dire qu'à l'heure qu'il est aucun mandat n'est encore lancé contre les auteurs de ce crime!... M. Tyler, paresseux que vous êtes, pourquoi ne m'avez-vous pas encore apporté à signer les

mandats d'arrestation contre les assassins de sir George ?

— Milord, j'attends... de les connaître.

-- Les connaître ! les connaître ! belle raison !... Eh ! ne pouviez-vous les chercher, commencer une enquête? A quoi donç avez-vous employé votre temps depuis hier? Mais vous n'êtes bons à rien, vous et cet autre âne bâté de Jameson, qui se trouvait avec des constables à deux pas du lieu où a été commis le crime et qui n'a pas su l'empêcher ; il faut que je fasse tout par moi-même. Prenez garde, l'un et l'autre, que je me lasse un jour de nourrir des fainéants inutiles... Mais allez préparer ces mandats, monsieur ; vous laisserez les noms en blanc, et on les remplira avec ceux des gens suspects de ce pays où les suspects ne manquent pas. Consultez Donnagh ; la mâchoire de ce coquin doit être guérie maintenant, et il pourra vous nommer les plus dangereux. Il y a ce vieux rebelle de Sullivan, l'aveugle de Lady's-Church ; puis ce grand niais de *repealer*, le maître d'école, et puis d'autres encore... Que sais-je ! C'est votre affaire.

— J'exécuterai les ordres de Votre Seigneurie, dit le clerc en s'inclinant, dès que je lui aurai appris...

— Ah ! oui, vos nouvelles, vos fameuses nou-

velles. Eh bien! qu'attendez-vous donc? Pourquoi restez-vous là, bouche béante, comme un oison qui attend sa pâtée? Parlez donc, que diable! Vous avez une langue peut-être...

— Milord, je crains... L'état de santé de Votre Seigneurie commande tant de ménagement à ceux qui sont dévoués à votre personne...

— Ah! ah! des préparations, des précautions oratoires! dit le comte d'un ton où perçait pourtant une vague inquiétude. C'est donc bien sérieux? Mais ne prenez pas tant de souci de ma santé, maître Tyler, et dites-moi nettement de quoi il s'agit. Je vous l'ordonne.

Ainsi pressé, le clerc raconta coup sur coup à lord Avondale comment le cottage de Tom Irwing avait été incendié la nuit précédente, et comment un courrier expédié par le vice-roi d'Irlande était arrivé à Stone-House tout meurtri et se traînant à peine, après avoir été dépouillé de ses dépêches par les white-boys.

En apprenant ces graves événements, le vieux lord paraissait suffoqué d'indignation et de terreur; un moment on put craindre que la goutte ne lui remontât à la poitrine ou que le sang, se portant avec violence au cerveau, ne déterminât l'apoplexie. Il reprit enfin d'une voix oppressée :

— Un incendie sur mes terres ! Une attaque à main armée contre un courrier du lord-lieutenant ! Mais ces malfaiteurs sont donc bien sûrs de l'impunité pour montrer une pareille audace ! Il ne leur reste plus qu'à s'en prendre directement à moi ; et ils le feront, Tyler ; oui, sur mon âme, ils le feront, s'ils s'en sentent la force !.. Je dois désormais m'attendre aux derniers excès.

Tyler répliqua d'un ton hypocrite que Sa Seigneurie et la famille de Sa Seigneurie ne pouvaient être personnellement en danger ; mais que, dans tous les cas, milord avait autour de lui ses serviteurs fidèles disposés à le défendre jusqu'au dernier soupir.

— Milord sait bien, dit Clarence en sortant de sa réserve étudiée et en affectant une grande émotion, qu'il en est *un* du moins qui serait fier de mourir pour un si bon maître !

— Mais ne voyez-vous pas, reprit le comte, assez peu confiant dans le dévouement de ses serviteurs, ne voyez-vous pas que ces attaques, ces attentats, ces crimes qui se multiplient autour de moi ont certainement une seule et même origine, que ce sont les effets d'une même cause, les préludes d'une entreprise plus coupable encore dont je serai la victime ? C'est moi que l'on

menace, vous dis-je !... Oh ! pays maudit ! fatale Irlande! Pourquoi ai-je jamais consenti à résider sur cette terre de perdition où le papisme et la misère ont tout bouleversé, tout corrompu ! Mais je n'attendrai pas le coup qui va me frapper... Je veux partir sur-le-champ... Qu'on attelle les chevaux à la berline de voyage... Je veux partir ; ils seraient capables de m'assassiner à mon tour !

Le vieillard, oubliant sa goutte, se promenait d'un air égaré dans sa chambre. Tyler laissa passer le premier moment d'exaltation.

— Milord, reprit-il enfin quand il eut vu son maître retomber accablé dans un fauteuil, je prie Votre Seigneurie de me pardonner ma hardiesse, mais il n'est pas nécessaire de recourir à une aussi fâcheuse extrémité que celle d'un départ immédiat. Ce qui arrive ne doit ni vous effrayer ni vous surprendre ; votre bonté, votre indulgence, je vous l'ai dit bien souvent, ont encouragé la rébellion de ce ramas de mendiants et d'ivrognes ; sachez être sévère et ferme, vous les verrez aussitôt rentrer dans le devoir et la soumission.

— Pour cette fois, tu as raison, Daniel Tyler, répliqua le comte d'un ton résolu en se levant de nouveau ; oui, je l'avoue, c'est mon indul-

gence extrême qui a causé le mal. Que veux-tu? les prières de Nelly, la sotte fille, les discours sans fin de cet ennuyeux ministre papiste m'avaient tourné la tête; mais cette fois je ne fléchirai pas. Il faut faire des exemples; je serai impitoyable! Mets-toi là, Tyler, ajouta-t-il en désignant un bureau en imitation de Boule; tu vas dresser un mandat d'arrestation contre ce Tom Irwing et ses adhérents à cause de l'incendie du cottage, et, si le scélérat n'est pas pendu avant deux mois d'ici, je jure bien... N'oublie pas de mettre sur le warrant : *et ses adhérents;* le mot est élastique, et nous pourrons en profiter pour envoyer à la prison du comté ceux qui nous gênent. Mais, un moment, interrompit-il comme frappé d'une idée, combien avons-nous de constables à Stone-House?

— Douze, milord; ce nombre m'a paru suffisant pour maintenir l'ordre dans le marché qui se tient aujourd'hui à Neath.

— Le marché!... En effet, je l'avais oublié. Je ne vois jamais sans inquiétude une pareille accumulation d'ivrognes autour de ma demeure; dans les circonstances actuelles, je serais inexcusable de ne pas prendre les plus grandes précautions pour prévenir une catastrophe. Tyler, vous allez écrire aux officiers des constabularies

de Jame's-Town et de Kildare pour qu'ils se rendent ici sur-le-champ avec tous les hommes disponibles; vous requerrez de même le chef de douane à Linfield de m'envoyer les gardes-côte qui ne sont pas absolument nécessaires au service.

— J'obéirai, milord, répliqua le clerc respectueusement; mais, j'en ai la certitude, les défenseurs ne nous manqueront pas. Je tiens de ce courrier arrivé la nuit dernière à Stone-House que le lord-lieutenant a dirigé plusieurs régiments sur le comté et qu'un fort détachement de ces troupes sera probablement ici dans la soirée ou demain au plus tard.

— Que dites-vous? C'est donc une conspiration qui va éclater autour de nous? Le lord-lieutenant doit avoir des raisons graves pour envoyer tant de troupes dans cette partie du pays. Il me donnait certainement l'explication de ces mouvements dans la lettre qui a été enlevée par les bandits. Mais puisque nous sommes sûrs d'être appuyés, c'est une raison pour nous de redoubler d'énergie. Tyler, vous préparerez aussi un ordre d'arrestation contre Mac-Tool et O'Mahony, les deux paddys qui ont été expulsés de leurs cottages hier en même temps que Tom Irwing; quoiqu'ils ne se soient pas encore rendus coupables d'incendie, ce sont des *desaf-*

*fected* dont nous ferons bien de nous débarrasser. N'oubliez pas non plus mes recommandations au sujet de cette vieille trompette de discorde, William Sullivan, et de cet insupportable pédant, le maître d'école, et...

Emporté par sa haine et par la peur, lord Avondale eût volontiers mis en arrestation tous les habitants de Neath, si Tyler ne lui eût fait comprendre la nécessité de la prudence jusqu'à ce que les mesures vigoureuses fussent appuyées d'une force imposante. Les mandats achevés, lord Avondale les signa ; mais Tyler lui rappela que, pour devenir exécutoires, ils devaient, suivant la loi anglaise, être signés par un second juge de paix.

— Eh bien ! allez chercher le ministre, le révérend M. Bruce, que je me suis fait nommer pour collègue, et dites-lui de se hâter. Prévenez aussi M. Jameson ; son expérience pourra nous être nécessaire. On les introduira dans la salle d'audience dès qu'ils arriveront. Enfin, que des domestiques se tiennent prêts à monter à cheval pour porter des ordres partout où il en sera besoin. Oh ! tu verras, Tyler, tu verras ! ajouta le vieux lord en serrant les dents ; mais es-tu bien sûr que les soldats soient en marche pour nous prêter main-forte ?

— Le courrier m'en a donné la certitude, milord, et Votre Seigneurie pourra l'interroger elle-même.

— Je n'y manquerai pas, dans un instant... Allons, pars, Tyler, pars de suite; il n'y a pas de temps à perdre. Et vous, Clarence, continua le comte en se tournant vers son valet de chambre, hâtez-vous de m'habiller.

Tyler salua profondément et sortit. Le domestique se mit à préparer les vêtements de milord, qui, en dépit de sa fermeté factice, demeurait pensif et préoccupé.

Clarence, grand garçon, mince, à cheveux rouges, ne manquait pas d'intelligence, malgré son air compassé. Lord Avondale le consultait quelquefois sur les événements ordinaires de la maison et écoutait volontiers ses avis, ce qui faisait de cet homme, à Londres comme à Stone-House, une sorte de favori dont l'influence était fort redoutée. Mais le favori, en valet bien appris, ne paraissait pas, aux yeux de son maître, avoir conscience de son pouvoir; il n'offrait jamais ses conseils et attendait patiemment qu'on les lui demandât. Il ne s'écarta pas de cette règle de circonspection dans la circonstance actuelle, et, tout en remplissant son office, il gardait un silence digne et discret. Néanmoins

lord Avondale avait lu sur la figure roide et gourmée du valet-confident un intérêt marqué pour la conversation précédente.

Dans la situation d'esprit où se trouvait le noble pair, il éprouvait un impérieux besoin de s'épancher.

— Eh bien, Clarence, demanda-t-il en jetant un regard oblique sur le confident qui depuis sa chaleureuse protestation de dévouement n'avait pas prononcé une parole, vous avez entendu de quoi il s'agissait; que pensez-vous de tout ceci?

— Je pense comme Votre Seigneurie, répliqua Clarence en débarrassant son maître de sa robe de chambre.

C'était toujours la première réponse du prudent valet quand le vieux lord lui adressait cette question.

— C'est fort bien, mais vous devez avoir aussi une opinion à vous... Tenez, je vous connais, et je sais ce que veulent dire ces clignements d'yeux, ce serrement de vos lèvres l'une contre l'autre, ce froncement de sourcils... Voyons, mon drôle, parle avec confiance, je te l'ordonne... Ne crois-tu pas à une conspiration ourdie contre les miens et contre ma personne?

— Il n'appartient pas à un pauvre *corps* tel

que moi de juger de pareilles matières, répliqua Clarence d'un air si pincé que ses lèvres laissaient à peine échapper les sons; cependant...

Il s'arrêta encore.

— Voyons le *cependant,* répliqua brusquement le vieillard qui commençait à s'impatienter.

— Eh bien, milord, puisque Votre Seigneurie l'exige, je vous parlerai avec franchise. Dans les faits abominables qui se sont passés récemment, il en est certainement qui sont étrangers à la politique et aux conspirations; mais le danger n'en est pas moins grand peut-être!

— Qu'est-ce à dire? répliqua lord Avondale en tressaillant; tu as l'air de savoir quelque chose; voyons, explique-toi.

— Il est d'un bon serviteur d'apprendre à un digne maître tel que Votre Seigneurie tout ce qui vient à sa connaissance; aussi braverai-je le mécontentement de Son Honneur sir George pour...

— Sir George! s'écria lord Avondale; qu'a donc à voir mon parent sir George dans cette affaire? Aurais-tu, par hasard, l'explication des mauvais traitements qu'il a essuyés hier au lac de Glendalough?

— Précisément, milord, et comme il s'agit de personnes haut placées, je craindrais...

— Ne crains rien, Clarence, dit le vieillard avec empressement ; parle, Clarence, parle, mon ami ; je donnerais beaucoup pour savoir la vérité de cette ténébreuse affaire. Je n'ai pu rien obtenir de mon parent ; il s'est obstiné à répéter qu'il avait été attaqué à l'improviste par des inconnus étrangers au pays, pendant qu'il pêchait dans le lac.

— A tous risques donc, je dirai ce que je sais... Seulement, Votre Seigneurie se souviendra qu'elle m'en a donné l'ordre formel.

Lord Avondale frappa du pied.

— Eh bien donc, reprit Clarence qui voyait désormais l'inutilité des réticences, hier au soir, au moment où je venais de me retirer dans ma chambre, après avoir terminé mon service auprès de Votre Seigneurie, j'ai reçu la visite de John Smith, le valet de pied qui accompagnait sir George à la pêche. Le pauvre John paraissait fort agité ; il me dit qu'il connaissait les circonstances de l'accident arrivé à sir George, mais que Son Honneur lui avait défendu avec d'horribles menaces d'en parler, si bien qu'il n'avait pas osé souffler mot en votre présence ; que cependant sa conscience avait besoin de se décharger, et qu'il venait à moi, dont il connaissait le dévouement à Votre Seigneurie, pour me

demander conseil. J'engageai cet honnête garçon à s'asseoir; je l'encourageai de mon mieux, et voici ce qu'il conta :

« Sir George pêchait tranquillement dans le lac, en face du village de Shanakill, quand miss O'Byrne s'est montrée à lui tout à coup. Elle affectait la gaieté, mais son visage était pâle et sa voix tremblait. Au bout d'un instant, elle a parlé bas à Son Honneur, qui a ordonné à John Smith d'aller l'attendre dans une anse du lac, à quelque distance. John se mit aussitôt en devoir d'obéir; mais, en s'éloignant, il aperçut deux hommes qui se glissaient, à travers les buissons, vers l'endroit où sir George causait avec miss O'Byrne. Cela excita sa défiance; au lieu de se rendre à l'endroit indiqué, il se cacha dans les joncs, à deux cents pas environ de son maître. De là, il ne pouvait entendre ce que l'on disait, mais il pouvait voir, et il se tint attentif dans sa cachette. »

— Et que se passa-t-il? demanda le vieillard dont les yeux, ternes d'ordinaire, brillaient du feu de la curiosité.

— Une conversation s'établit alors entre miss O'Byrne et sir George. Miss Julia semblait l'implorer; plusieurs fois elle fit le mouvement d'essuyer ses yeux baignés de larmes. Son Hon-

neur était beaucoup plus calme et continuait à pêcher. John supposa qu'il s'agissait d'une amourette, et vraiment il pourrait bien avoir raison ; car miss O'Byrne est une assez jolie fille, quoique de race papiste, et sir George...

— C'est bon, c'est bon! interrompit le lord avec vivacité mais sans aigreur; épargne-moi tes suppositions et celles de John.

— Sir George ne voulant pas faire sans doute ce que demandait miss Julia, elle commença à se lamenter en levant les yeux au ciel et en se tordant les mains; aussitôt, comme s'il eût obéi à un signal, l'un des hommes qui étaient cachés dans le buisson s'élança vers Son Honneur et lui parla vivement; puis il se rua sur lui et le frappa avec un objet qu'il tenait à la main. Sir George ne poussait pas un cri, ne semblait même pas songer à se défendre. John voulait courir au secours de son maître; mais, dans sa précipitation, il se heurta à une souche d'arbre, fit un faux pas et tomba au fond d'un ravin où il demeura un instant étourdi. Avant qu'il eût eu le temps de se relever, il entendit un grand bruit comme si un corps lourd tombait dans le lac. Ne doutant pas que sir George n'eût été jeté à l'eau par les malfaiteurs, le pauvre John redoubla d'efforts pour se remettre sur pied.

Mais quand il y fut parvenu, il vit son maître venir à lui en longeant la rive, tandis que d'autres personnes s'agitaient à l'endroit où avait eu lieu la lutte. Sir George marchait avec peine; son visage était couvert de sang. John, sans s'inquiéter des autres, s'approcha de Son Honneur et s'offrit à le soutenir, tout en demandant avec timidité la cause de l'accident. Mais sir George refusa de répondre et lui commanda de garder un silence absolu sur ces événements.

Lord Avondale, pendant cette dernière partie du récit, était tellement suffoqué d'indignation, qu'il n'avait pas eu la force de l'interrompre. Tout à coup il s'échappa à demi vêtu des mains de Clarence et se mit à parcourir la chambre à grands pas, comme s'il eût été pris d'une démence subite.

— Plus de doutes! disait-il d'une voix entrecoupée, c'était un guet-apens, un véritable guet-apens! Cette petite effrontée aura exigé une réparation incompatible avec la dignité de mon parent, et, ne pouvant rien obtenir de lui, elle aura voulu le faire assassiner par des hommes apostés. Oh! cette fois, la justice aura son cours. J'ai trop ménagé cette famille de mendiants orgueilleux; je les écraserai sous mon pied comme des insectes immondes!

Il s'arrêta et demanda d'un ton plus calme :

— Votre ami John, M. Clarence, a-t-il reconnu les hommes qui ont maltraité sir George ?

— Ils ne sont pas du pays, milord, et John assure ne les avoir jamais vus avant la journée d'hier. Mais celui qui a commis le crime est un grand gaillard, assez proprement vêtu, affectant des airs de gentleman. Il serait facile...

— Il suffit, Clarence ; le plus important n'est pas d'atteindre l'instrument du crime, mais la personne qui en a conçu la pensée. Elle croit peut-être que je n'oserai pas en venir aux dernières extrémités ; mais je frapperai un coup qui retentira dans tout cet odieux pays !... John, et toi Clarence, reprit-il après une pause, vous êtes de bons serviteurs, partagez-vous ceci.

Et il jetait au domestique une banknote de dix livres.

— Vous répondrez quand on vous interrogera judiciairement ; jusque-là, songez qu'au moindre écart de langue... Allons, ajouta le vieillard, achève de m'habiller et hâte-toi, car je n'eus jamais plus besoin d'activité et de courage.

Clarence obéit sans répliquer. La toilette du lord était presque terminée, quand Tyler, passant sa tête par la porte entre-bâillée, annonça que le bailli et le ministre Bruce attendaient

dans la salle d'audience le bon plaisir de lord Avondale.

— Je descends, M. Tyler, je descends, répliqua le vieillard avec une joie farouche; oh! nous aurons de la besogne aujourd'hui! nous ne sommes pas encore au bout de nos mandats d'arrestation!... Et les constables, sont-ils arrivés?

Tyler, surpris du ton singulier de son maître, répondit qu'en effet un détachement de constables était déjà dans la cour et que les autres ne pouvaient tarder d'arriver.

— Qu'on leur donne à boire et à manger, reprit le lord; oui, qu'on ne leur épargne pas le bœuf et le wiskey à ces braves gens; ils vont sûrement gagner leur déjeuner ce matin!

Le clerc s'éloigna, convaincu que Sa Seigneurie méditait quelque chose d'inouï ou qu'elle était *fay*.

Lord Avondale, complétement habillé, se préparait à descendre, appuyé sur le bras de Clarence, quand on entendit une voix joyeuse fredonnant un air d'opéra italien; au même instant miss Nelly, en peignoir de dentelle, fraîche et souriante, entra dans la chambre; elle courut embrasser le vieillard en sautillant.

— Bonjour, mon père, dit-elle. Quoi! déjà

debout et prêt à sortir? Tant mieux! cela prouve que votre santé est bonne ce matin, et que, comme dit le poëte...

— Cela prouve, miss Avondale, répliqua le comte avec rigidité, que d'impérieuses occupations me font oublier le soin de ma santé, de mon bien-être... Et si vous aviez à cœur les intérêts du nom que vous portez, vous montreriez moins de gaieté dans ce moment de crise que nous traversons.

— Et comment ma gaieté peut-elle vous offenser, mon père? demanda la jeune fille avec étonnement. Quelle crise traversons-nous? En vérité, je ne demande pas mieux que de me lamenter ou de trembler de tous mes membres... quand je saurai pourquoi.

— Pourquoi! pourquoi! répéta le vieillard avec impatience; ignorez-vous donc les événements de cette nuit?

— Ah! vous voulez parler de ce pauvre homme qui, poussé au désespoir, a brûlé son cottage avec tout ce qui était dedans? Allons donc! mon père, ce misérable événement pourrait-il vous affecter? La perte de l'animal *sans nom* et des pauvres oisons qui ont été victimes de l'incendie ne saurait diminuer de beaucoup vos revenus de cette année!

— A merveille, miss Avondale; il ne s'agit, je vois, que de prendre le bon côté des choses. Eh bien! et ce courrier du lord-lieutenant qui a été dévalisé, et votre parent sir George, encore malade des blessures qu'il a reçues, n'y a-t-il pas là de quoi vous rendre un peu sérieuse?

— L'arrestation du courrier peut avoir de la gravité au point de vue politique, mon père; mais, en définitive, le mal n'est pas si grand, ce me semble. Le lord-lieutenant écrira une autre lettre, et tout sera dit... Quant à sir George, son accident est décidément une bagatelle; j'ai envoyé demander de ses nouvelles ce matin, et quoiqu'il porte au visage des égratignures semblables à celles que pourrait faire un chat effarouché, il ne court aucun danger. J'ai vu notre honoré parent bien autrement malmené à la suite d'une chute de cheval, dans un steeple-chase ou dans une chasse au renard, et je n'ai pas cru devoir m'en alarmer.

— Il suffit, Nelly, répliqua le comte en pinçant les lèvres; vous êtes libre de prendre aussi gaiement que vous voudrez les attaques dont nous sommes l'objet. Nous verrons ce soir si vous serez aussi satisfaite des événements de la journée... Mais excusez-moi, je suis attendu... Venez, Clarence.

Et il voulut sortir.

— Un moment, mon père; ne me quittez pas ainsi, répliqua la jeune fille en se plaçant devant lui d'un air câlin. Tenez, votre mécontentement a subitement refoulé ma joie, et voilà que je suis disposée à pleurer comme une voisine compatissante à une veillée de mort. Sir George, qui prend tant de soin de sa précieuse personne, ne saurait lui-même exiger davantage.

Lord Avondale ne put s'empêcher de sourire et baisa distraitement sa fille sur le front.

— Je suis bien bon de m'occuper de ce que fait une étourdie, reprit-il d'un ton léger; riez ou pleurez, lamentez-vous ou chantez, ma fille, je ne m'y oppose pas; mais laissez-moi passer, car je suis pressé.

— Un mot encore, cher père. J'avais une grâce à vous demander en venant vous déranger d'aussi bonne heure.

— Qu'est-ce donc, Nelly ?

— La matinée est charmante, et j'avais songé à aller prendre du thé au pavillon des ruines, dans le parc.

— Allez-y, ma fille ; j'attends du monde ici, et vous vous trouveriez fort mal à l'aise au milieu de ce remue-ménage. Je vous dispense vo-

lontiers d'assister à notre repas du matin, car j'ignore à quelle heure il aura lieu et s'il aura lieu.

— Mon père, c'est que je ne puis prendre le thé seule, et je comptais inviter...

— Invitez qui vous voudrez, petite folle; n'êtes-vous pas la maîtresse? dit le lord impatienté d'être arrêté par un caquetage de jeune fille. Et maintenant que cette grave question est réglée, adieu... nous nous verrons dans la journée. Quoi qu'il arrive, ne vous effrayez pas.

Et il sortit précipitamment avec Clarence.

Ses dernières paroles avaient produit sur la jeune fille un effet diamétralement opposé à celui qu'il en attendait, c'est-à-dire que Nelly ressentit une vive inquiétude.

— Que je ne m'effraye pas! répéta-t-elle; et pourquoi m'effrayerais-je? Sans doute mon père va tirer un châtiment sévère du pauvre paddy qui a brûlé son cottage cette nuit; mais qu'y puis-je faire? Il ne m'est permis d'intercéder pour personne aujourd'hui; j'aurais plutôt besoin qu'on intercédât pour moi.

En même temps, elle s'enfuit légère comme une ombre, et regagna son appartement.

Cinq minutes après, un domestique se ren-

dait au village de Neath, avec un billet pour Julia O'Byrne.

Bientôt miss Avondale elle-même sortit de sa chambre. Elle avait jeté une mantille de dentelle sur sa taille élégante ; sa tête était couverte d'un chapeau de paille qui n'empêchait pas les longues grappes de ses cheveux noirs de rebondir, à chaque mouvement, contre ses joues rosées.

Une agitation extraordinaire régnait dans la maison. Quand Nelly atteignit le vestibule où s'ouvrait la salle d'audience, elle entendit le ministre Bruce qui disait d'un ton animé :

— Je suis plein de respect pour Votre Seigneurie, milord ; mais, dans votre intérêt même, je ne signerai pas ce warrant. Nous deviendrions odieux à tout le pays ; après un pareil éclat, pas un paddy ne consentirait à me payer volontairement mes dîmes.

D'autres voix, parmi lesquelles miss Avondale distingua celle de son père, répliquèrent avec chaleur. La jeune Anglaise s'éloigna en souriant.

— J'étais bien sûre qu'il s'agissait de dîmes, murmura-t-elle ; jamais, pour un autre motif, le révérend M. Bruce n'eût fait de semblables efforts de poumons. Que de réglisse et de pâtes

pectorales seront employées ce soir à réconforter la poitrine de Sa Révérence !

Au moment où elle se glissait dans le jardin, pour gagner le parc, elle aperçut dans la cour un détachement de constables qui déjeunaient appuyés sur leurs fusils. Au bout de la grande avenue, un détachement plus nombreux encore de ces soldats de police s'avançait pour se joindre aux premiers. Mais ce déploiement de force publique n'effraya pas miss Avondale; elle l'attribua à la nécessité de maintenir le bon ordre dans le grand marché qui devait avoir lieu à Neath le jour même. Pleine de sécurité, elle se dirigea donc vers le pavillon des ruines, où mistress Jones, sa gouvernante, l'avait précédée pour préparer le thé.

# V

## Le marché.

Pendant que ceci se passait à Stone-House, le village de Neath présentait le spectacle le plus animé. Les routes avoisinantes étaient encombrées de paddys et de troupeaux qui se dirigeaient vers le centre commun. L'unique rue, étroite et roide, qui serpentait sur le flanc de la colline, eût été un espace insuffisant et peu commode pour recevoir la cohue qui commençait. Aussi la foule se portait-elle vers une grande plaine située en bas du village, et qui

semblait créée par la nature pour une semblable destination. Là, depuis les premières heures de la journée, c'était un tohu-bohu bizarre d'êtres humains, de chariots, de chevaux, de bestiaux, un fourmillement de matière animée qui eût donné le vertige. On était assourdi, même à distance, par les clameurs des gens, les claquements des fouets, les beuglements sourds des vaches, les bêlements aigus des moutons et les grognements de ces animaux que miss Avondale, avec sa pruderie anglaise, appelait des animaux *sans nom*. Un temps magnifique éclairait la fête, et, malgré la poussière, un soleil ardent permettait de voir tous les détails de ce tableau mobile.

Autour du marché s'élevaient des baraques misérables, des étalages ambulants, des tentes en toile déchirée, dont les propriétaires appelaient la pratique à grand renfort de poumons et d'éloquence. Il y avait des colporteurs, des marchands d'images, des débitants de bagues en plomb contre la fièvre ou de rosaires bénits par le pape, des juifs qui vantaient aux passants demi-nus les vieilles défroques exposées aux regards sur des éventaires malpropres. Quelques-unes de ces tentes étaient aussi des salles de bal ou des cabarets. Dans les premières, le

bag-piper (*joueur de cornemuse*) ou le joueur de violon, monté sur une chaise, excitait, avec force tons criards et fausses notes, les garçons et les filles à montrer l'agilité de leurs pieds nus ; dans les autres, une vieille femme rechignée, assise devant un tonneau couvert de gobelets et de pots, faisait frire des poudings ou des rissoles de porc dont les émanations nauséabondes paraissaient pourtant fort appétissantes à certains pauvres diables arrêtés bouche béante devant le restaurant improvisé, la main sur leurs poches vides. Parmi ces industriels femelles, mistress O'Flanagan se distinguait par une tente plus vaste, un tonneau plus ventru, une poêle mieux garnie que ceux de ses rivales ; la bonne dame elle-même, avec son ample corpulence, son visage bourgeonné, son gros nez rouge, formait une vivante et attrayante enseigne pour son établissement. Au milieu de cette foule bariolée, où les cinq sens d'un homme délicat eussent été également affectés, quelques constables en uniforme déchiré, le fusil sur l'épaule, le visage rogue, circulaient lentement. Plus loin, le sergent recruteur, précédé d'un tambour qui battait la marche sur une caisse crevée, promenait en triomphe un grand drôle couvert de haillons et de rubans qu'il avait enivré la

veille pour l'enrôler, et cherchait à tenter les badauds par ce brillant exemple du bonheur militaire.

Malgré tout cela, le marché n'avait pas sa physionomie accoutumée; un observateur attentif eût deviné à certains symptômes menaçants la crise prochaine. D'abord on avait vu des habitants du voisinage, venus à la foire avec leurs familles et leurs troupeaux, se retirer brusquement sans avoir vendu leurs denrées, après une conversation à voix basse avec des passants. Les hommes formaient de petits groupes où l'on causait d'un air animé. Certains individus, qui, le chapeau enfoncé sur les yeux, semblaient vouloir se cacher, allaient de l'un à l'autre, comme pour donner le mot d'ordre. Malgré les invitations du violon et de la cornemuse, les salles de danse restaient désertes; le piper s'épuisait dans le vide sans gagner de quoi renouveler son souffle avec une mesure de wiskey. Dans les cabarets, même solitude. Si une société paraissait disposée à stationner un peu longuement autour du tonneau provocateur, un des personnages dont nous avons parlé s'avançait tout à coup, prononçait quelques paroles d'un ton impérieux; aussitôt la compagnie se dispersait sans avoir

bu plus d'un seul verre de la liqueur nationale. Les paddys n'avaient d'autres armes apparentes que ces bâtons courts et noueux qu'on nomme *shillelaghs*; mais on devinait les couteaux cachés dans les poches, et on savait qu'à un moment donné un certain nombre de ces fusils rouillés si rigoureusement prohibés dans les îles Britanniques apparaîtraient comme par enchantement.

Un cottage délabré qui s'élevait à l'entrée de la plaine, non loin de la grille de Stone-House, avait particulièrement une apparence mystérieuse. Les fenêtres en étaient fermées; deux ou trois grands gaillards en guenilles, qui rôdaient alentour, semblaient chargés d'en garder soigneusement la porte. De temps en temps des individus isolés ou par petits groupes de trois ou quatre se présentaient à l'entrée du cottage; après quelques pourparlers avec les gardiens, on frappait doucement à la porte, qui s'ouvrait aussitôt et se refermait sur les arrivants. Mais leur visite n'était jamais longue; bientôt ils sortaient et se mêlaient de nouveau à la foule immense qui couvrait le marché.

Ce cottage était le quartier général des insurgés. Au fond d'une pièce obscure, Richard O'Byrne, revêtu d'une espèce de petit uniforme,

avec les insignes de son ancien grade dans l'armée anglaise, écrivait sur une table boiteuse, à la lueur d'une misérable chandelle. Cinq ou six personnes se tenaient à distance respectueuse et chuchotaient avec chaleur.

William Sullivan entra conduit par Tom Irwing. A sa vue, Richard se leva précipitamment, et, prenant l'aveugle par la main, il le fit asseoir près de lui sur le banc.

— Bonjour, mon vieil ami, dit-il, je vous attendais avec impatience. Eh bien, que venez-vous m'apprendre?

Avant de répondre, Sullivan promena ses doigts sur le bras du capitaine jusqu'à ce qu'il eût rencontré son épaulette d'argent.

— Je vous remercie, milord, dit-il avec satisfaction; vous avez suivi mon conseil; vous vous êtes mis en uniforme... Vous ne savez pas combien un chapeau à cocarde et un habit galonné imposent à nos paddys!

— Je me suis plié à votre fantaisie, William, quoique à mon sens la vue de cet habit détesté doive produire un effet tout contraire... Mais c'est trop nous occuper de bagatelles dans ce moment critique. Nos gens sont-ils là?

— Pas un n'y a manqué, milord; white-boys, contrebandiers, proscrits, tous sont accourus

sous divers déguisements, et ils se tiennent prêts à agir... Mais ce qui m'inquiète, milord, c'est la froideur de la population : la plupart des paddys hésitent, ils ont peur... Or, sans eux, nous ne pouvons rien tenter de sérieux.

— Peur, dites-vous! et de quoi donc?

— Des bruits sinistres commencent à se propager... On assure que toutes les constabularies du voisinage se sont transportées à Stone-House et que d'un instant à l'autre sir George Clinton va venir nous charger à la tête d'une troupe nombreuse.

— Mais la troupe dont peut disposer sir George, fût-elle dix fois plus considérable, serait encore impuissante à arrêter les douze ou quinze mille hommes valides qui sont répandus dans le marché.

— Sans doute, milord, répliqua William avec un soupir ; mais vous voyez là les effets d'une longue oppression... L'Irlande ignore sa force, ou plutôt s'en défie : deux constables en guenilles, un fusil sur l'épaule, suffisent pour contenir cent hommes vigoureux... Aussi furieux que devienne un ours apprivoisé, il se soumet humblement quand il voit le petit Savoyard, son conducteur habituel, le menacer d'un bâton...

— Jusqu'au jour où, poussé à bout, l'ours renverse l'enfant d'un coup de griffe et le tue, répliqua Richard avec un sourire; mais croyez-vous, William, que ces gens qui se sont engagés par les serments les plus solennels nous fassent défaut?

— Il en est qui ne vous manqueront pas, milord; quant aux autres, tout dépendra, comme je vous l'ai dit déjà, de l'impression du moment, Si Dieu ou saint Patrick, le protecteur de l'Irlande, suscite dans cette journée un événement favorable dont nous sachions habilement profiter, ces hommes si froids prendront feu comme un paquet d'étoupes; sinon, ils resteront aussi peu inflammables qu'une motte de tourbe humide sortant du bog.

Richard appuya la main sur son front d'un air d'anxiété.

— Vous avez raison, William, dit-il; mais j'ai beau me creuser la cervelle, l'heure se passe et je ne trouve rien. J'avais cru que le vieil Avondale, exaspéré des événements de la nuit dernière, nous fournirait un prétexte par quelque mesure violente.

— Nous pouvons encore l'espérer, milord; ou je me trompe fort ou Sa Seigneurie, qui reste là-bas enfermée à Stone-House avec une

troupe de policemen, médite quelque chose d'inattendu. Sachons patienter et soyons attentifs.

En ce moment, plusieurs conjurés entrèrent dans le cottage pour prendre des ordres, et la conversation perdit son caractère confidentiel. Malgré les recommandations de William, Richard voulait se montrer à la foule et tenter d'opérer par sa seule présence le soulèvement; mais on l'en dissuada, et force lui fut d'attendre que l'occasion favorable, dont il reconnaissait lui-même la nécessité, vînt enfin à se présenter.

A peu près au même moment, Julia O'Byrne, retirée dans une pièce écartée de la mense, restait indifférente aux passions et aux intérêts qui s'agitaient si près d'elle. Les rideaux de sa fenêtre étaient baissés; un faible et lointain murmure de la foule arrivait à peine jusqu'à son oreille. La pauvre enfant était très-souffrante; l'accident de la veille, joint aux émotions poignantes qui ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit, avait épuisé ses forces. Assise dans un fauteuil, le front appuyé sur sa main, son accablement était digne de pitié; elle ne pleurait pas, son haleine était calme, mais aucun pinceau n'eût pu reproduire ce qu'il y avait de douleur dans son œil bleu, fixe et grand ouvert.

La porte de sa chambre tourna sur ses gonds et on appela doucement :

— Julia ?... ma sœur ?

La jeune fille tressaillit et se leva. Angus entra une lettre à la main.

— Bonjour, mon frère, dit Julia en affectant l'assurance.

Angus la regarda en face avec une expression de tristesse.

— Julia, dit-il, comme vous êtes pâle ce matin ! Comme vos yeux sont caves et vos joues creuses ! Jamais ces cruels changements ne m'avaient frappé à ce point... Ma pauvre sœur, quand donc saurai-je la cause du mal secret qui vous ronge et vous tue ?

Miss O'Byrne prit la main de son frère et la baisa respectueusement.

— Vous la connaîtrez, Angus, répondit-elle d'une voix étouffée ; vous la connaitrez un jour... Laissez-moi le temps d'assembler mes forces, d'aguerrir mon courage... Oh ! non, je ne reculerai plus devant cet aveu, car je suis sûre maintenant de pouvoir le faire en présence d'un frère sans tomber morte à ses pieds !

Angus poussa un profond soupir et garda le silence. Il reprit après une pause :

— Ma sœur, voici un billet que vient d'appor-

ter un domestique de Stone-House... Il vous a été adressé par miss Avondale sans doute.

Julia prit le papier et rompit le cachet. Le billet était ainsi conçu :

« La reine de Glendalough est invitée à venir sans retard au pavillon des ruines dans le parc de Stone-House, où son humble sujette va se rendre pour préparer le thé. Cette faveur d'une auguste souveraine sera d'autant mieux appréciée qu'on a beaucoup de choses à lui apprendre et davantage peut être à apprendre d'elle. »

Miss Avondale, fatiguée sans doute du ton pindarique, ajoutait en terminant :

« Venez de suite, ma chère miss O'Byrne; j'ai réellement grand besoin de vous parler. J'attends et je vous aime.

« Nelly. »

Julia relut deux ou trois fois ce billet.

— Que peut-elle me vouloir? demanda-t-elle avec réflexion.

— Je l'ignore, ma sœur; cependant, si vous me demandiez mon avis, je vous conseillerais fort d'accepter l'aimable invitation de miss

Nelly. Cette petite promenade vous fera du bien; le bruit et le mouvement du marché que vous aurez à traverser pour vous rendre à Stone-House dissiperont les fâcheuses idées dont vous paraissez obsédée. Enfin, s'il faut l'avouer, je pense que vous trouverez l'occasion de parler encore à miss Avondale en faveur de mes pauvres paroissiens, et si vous pouviez la décider à tenter de nouveaux efforts pour apaiser la colère de milord...

— Ne l'espérez pas, Angus; hier, lorsque miss Nelly me chargea de remettre son aumône aux malheureux expulsés de leurs cottages, elle m'annonça que ses instances seraient désormais impuissantes... D'un autre côté, les derniers événements ont dû porter au comble l'exaspération de Sa Seigneurie... J'essayerai cependant, et puisque vous le permettez, je me rendrai à l'invitation de mon amie.

— Fort bien, Julia; mais vous ne pouvez traverser seule la foule qui se presse là-bas; je vous accompagnerai donc jusqu'à la grille de Stone-House.

— Merci, mon frère; dans un instant, je suis à vous.

Peu de moments après, en effet, miss O'Byrne et le ministre descendaient côte à côte la rue

principale de Neath. Julia se couvrait le visage de son voile pour cacher l'effrayante altération de ses traits; Angus, appuyé sur sa canne, la suivait de près, en saluant à droite et à gauche ceux de ses paroissiens qui se trouvaient sur son chemin. Ils lui témoignaient leur respect ordinaire; néanmoins, aucun n'approchait de lui et ne semblait vouloir lui parler. Or, il faut savoir de quelle importance est le prêtre catholique aux yeux de ses coreligionnaires irlandais pour s'expliquer combien cette circonstance devait paraître singulière à M. O'Byrne. Le curé est le conseiller, le confident des familles; on ne fait rien sans le consulter, on prend son avis sur les événements les plus simples. Chaque fois qu'Angus se montrait dans les rues du village, il était accablé par une multitude de gens qui désiraient s'éclairer de ses lumières sur leurs intérêts privés, ou même par de simples dévots qui croyaient sanctifier leur journée en échangeant quelques mots oiseux avec Sa Révérence. Aussi Angus fut il frappé de voir que ses paroissiens l'évitaient avec affectation, et qu'après l'avoir salué, ils s'enfuyaient comme s'ils eussent craints d'être interrogés.

Le seul qui osa l'aborder fut John Morris, maître d'école de la paroisse. Le pauvre garçon

était toujours vêtu de cet uniforme troué dont il était si fier. Il ôta son chapeau défoncé et s'inclina humblement.

— Salut à Votre Révérence et à miss Julia, dit-il. Ah! Votre Révérence, voilà bien du monde à Neath ce matin!

— En effet, mon cher John, répliqua le ministre d'un air distrait, et je ne sais si les amis de la paix devront s'applaudir de cette grande affluence.

— Ah! ah! répliqua Morris avec un accent singulier, vous avez remarqué déjà?... Eh bien, j'avoue qu'il se passe aujourd'hui des choses que je ne comprends guère, et si je ne craignais d'effrayer cette bonne jeune dame...

Il attacha son regard timide sur Julia; mais les craintes de Morris étaient bien inutiles. Miss O'Byrne, absorbée par ses pensées, s'était à peine aperçue de sa présence.

— Qu'y a-t-il donc, Morris? demanda Angus avec inquiétude en se rapprochant de son interlocuteur; les gens de Neath ont des allures nouvelles ce matin.

— J'ai remarqué beaucoup de choses, Votre Révérence, dit John les yeux toujours fixés sur Julia inattentive; mais, quant à savoir ce qui se prépare, je suis dans une complète ignorance...

Depuis quelque temps, vous le savez, on se cache de moi, et même les repealers me tournent le dos... Cependant je viens de voir, tout en rôdant dans les environs, des figures qui ne me plaisent pas.

— Quelles figures, mon cher John ?

— Je puis dire à Votre Révérence ce que je ne dirais volontiers à nul autre. Je suis sûr d'avoir reconnu le vieux Dan O'Dogherly, qui fut condamné à mort, il y a six ans, pour avoir tué un douanier, et le boxeur Samson Meggy, qui s'enfuit dans le Cummemara après avoir assommé traîtreusement ce grand boxeur de Londres qui l'avait défié... Quand de pareils hommes se promènent en plein jour sur la place publique, à la barbe des constables, c'est mauvais signe, je le crains.

— Et devinez-vous dans quel but ces hommes ont pu se rendre ici, John Morris? J'ai bien entendu parler d'une sourde agitation dans cette paroisse; mais aucune pensée de révolte ne pourrait se faire jour ainsi à l'improviste sur ce coin éloigné de l'Irlande ; ce serait une folie dont il résulterait de grands malheurs... John, ajouta M. O'Byrne plus bas, vous êtes un fidèle repealer et vous n'avez pas oublié les paroles de master O'Connell, qui recommande expres-

sément de garder la paix de la reine. Restez près de moi ; lorsque nous aurons conduit ma sœur jusqu'à la grille de Stone-House, nous reviendrons nous mêler à la foule et nous unirons nos efforts pour pénétrer ce secret, si toutefois il existe.

— Je suis aux ordres de Votre Révérence, répliqua John avec empressement.

Angus avait eu d'abord la pensée de revenir en arrière et de ramener sa sœur à la mense ; mais il réfléchit que, quoi qu'il arrivât, Julia serait toujours respectée dans une bourrasque populaire ; que, dans le cas possible d'une agression de la population contre lord Avondale, la présence de la jeune fille à Stone-House deviendrait une garantie de ses bonnes dispositions personnelles envers la famille du landlord et une protection. Aussi persista-t-il dans son premier projet, et, touchant doucement le bras de miss O'Byrne, qui semblait avoir oublié où elle était, ils recommencèrent à descendre l'étroite rue du village en compagnie de John Morris.

Partout où ils passaient, on continuait à les regarder d'un air de curiosité, mais toujours sans oser approcher ; on chuchotait quand ils étaient à distance, on semblait se perdre en sup-

positions sur le but probable de leur promenade. M. O'Byrne, avec sa fermeté ordinaire, eût bien voulu marcher droit vers quelqu'un de ces causeurs, le saisir par le bras et lui arracher le mot de l'énigme ; mais il craignait de provoquer encore une scène tumultueuse en présence de sa sœur. Modérant donc son impatience, il se résolut à attendre que Julia fût en sûreté pour éclaircir ses doutes.

Bientôt ils atteignirent l'espèce de plaine où se tenait particulièrement le marché. L'espace compris entre le pied du rocher et la grille du parc était encombré de monde; mais, chose bizarre et qui n'échappa point au regard attentif d'Angus, les bestiaux qui, à cette heure peu avancée, auraient dû être attachés aux piquets disposés pour cet usage, avaient déjà disparu. Il ne restait plus dans l'enceinte que des hommes dont la contenance trahissait la défiance et l'incertitude. Dès que le ministre et sa sœur se montrèrent, la foule s'entr'ouvrit, les fronts se découvrirent, les têtes s'inclinèrent, mais pas une parole ne leur fut adressée par ceux même qui les importunaient habituellement de leurs politesses et de leurs obséquiosités.

Angus, de plus en plus inquiet, pressait le pas pour gagner Stone-House, quand une fer-

mentation nouvelle se manifesta parmi les paddys, et il s'aperçut que sa sœur et lui n'attiraient plus l'attention exclusive des gens du marché.

Depuis quelques instants, on voyait briller dans le parc, à travers la grille, des baïonnettes de fusil. Bientôt les éclairs que le soleil tirait de ces armes meurtrières devinrent plus éblouissants et plus rapprochés; enfin la grille s'ouvrit, et une douzaine de constables s'avancèrent en bon ordre, l'arme au bras; à l'extrémité de l'avenue, devant l'habitation, un grand nombre d'autres constables, les fusils en faisceaux, semblaient chargés de garder la demeure du landlord.

L'arrivée de ces soldats de police sur le marché fut accueillie par des huées. Mais comme les démonstrations hostiles se bornèrent là, les constables irlandais, habitués à de pareilles réceptions, ne s'en émurent pas beaucoup. A leur tête marchait le bailli Jameson, remarquable à son costume noir. Le vieux légiste, la main passée dans l'ouverture de son ample gilet, affectait la tranquillité, mais il était fort pâle; ses jambes, qu'il roidissait avec effort, paraissaient légèrement flageoler. Par intervalles, il baissait brusquement les épaules, comme s'il eût redouté une attaque soudaine.

Évidemment, les agents de la force publique avaient à remplir une mission déterminée ; mais quelle était cette mission? Le premier mouvement de bravade passé, chacun commença à se demander, comme à l'ordinaire, s'il n'était pas personnellement menacé. On se regardait pour s'assurer si l'on pouvait compter les uns sur les autres. et le doute entra dans les esprits. Aussi un profond silence s'établit-il autour des gens de justice; on se mit à observer leurs démarches avec une véritable anxiété.

Angus O'Byrne soupçonna aussi que cette nombreuse expédition menaçait les habitants de Neath, et son cœur se serra. Néanmoins, il continua d'entraîner sa sœur, toujours inattentive et indifférente; bientôt il se trouva en présence des constables et de Jameson, qui les commandait.

A la vue de M. O'Byrne et de Julia, le vieux bailli parut vouloir s'arrêter. Angus comprit très-bien son intention; mais ne se souciant pas d'avoir des rapports publics avec ces subalternes, sûr d'ailleurs que ses paroles d'indulgence et de conciliation ne seraient pas écoutées, il essaya de passer outre, après avoir salué d'une légère inclination de tête. Alors Jameson dit rapidement quelques mots aux constables,

qui firent halte; pour lui, ôtant son chapeau, il s'avança d'un air embarrassé vers le frère et la sœur.

Malgré les formes polies du bailli, il y avait dans son action une espèce de solennité qui impressionna vivement les spectateurs. Ils éprouvèrent comme une commotion électrique à la pensée que Jameson était peut être porteur d'un ordre d'arrestation contre leur pasteur bien-aimé, et ils attendirent avec une terreur muette ce qui allait se passer. Pas un des paddys initiés à la conjuration ne songeait en ce moment à ses projets de révolte et de vengeance qui l'occupaient peu de minutes auparavant.

Cependant Angus, calme et impassible, ne chercha pas à éviter l'homme de loi. Comme le bailli paraissait fort troublé, il lui dit d'un ton simple, qui dénotait une entière liberté d'esprit :

— Vous voici bien accompagné, M. Jameson! Malheureusement votre mission, j'en ai peur, coûtera des larmes aux pauvres gens de ma paroisse !

— C'est possible, Votre Révérence, balbutia le bailli avec effort; mais j'accomplis un devoir, et, si difficile qu'il soit, je dois le remplir avec courage.

— Soit, M. Jameson, répliqua le prêtre avec sécheresse; mais plus ce devoir est pressant, plus je dois craindre d'en retarder l'accomplissement... Veuillez donc nous laisser passer; ma sœur est attendue à Stone-House; elle a hâte de se rendre à une invitation de miss Avondale.

Le bailli fit un geste de surprise et sembla irrésolu.

Quoique cette courte conversation eût eu lieu à demi-voix, tel était le silence qui régnait autour des interlocuteurs qu'elle avait été entendue par un grand nombre de personnes. Angus, avec son inaltérable sérénité, essayait toujours de frayer passage à sa sœur à travers la foule, quand Jameson se jeta brusquement au-devant de lui et balbutia :

— M. O'Byrne... Votre Révérence... je vous supplie de m'excuser... mais les ordres que j'ai reçus...

— Qu'est-ce à dire, monsieur le bailli? demanda Angus le sourire sur les lèvres; auriez-vous reçu des ordres qui me concernent?

— Non, non, pas vous précisément, Votre Révérence, répondit Jameson pendant que de grosses gouttes de sueur lui découlaient du front; votre loyauté est trop bien connue! Il s'agit d'une personne... Croyez que mon office

me m'a jamais paru aussi pénible, aussi douloureux...

Et comme le jeune prêtre le regardait bouche béante, Jameson se retourna vers Julia, dont il toucha l'épaule en disant avec une extrême volubilité :

— Julia O'Byrne, je vous arrête au nom de la reine.

— Ma sœur! s'écria Angus d'une voix éclatante en reculant d'un pas.

Un grand cri retentit, poussé par plusieurs milliers de voix; mais tout retomba aussitôt dans le silence de la terreur.

La jeune fille avait fléchi au contact de la main du bailli, comme si elle se fût éveillée en sursaut. Puis elle releva la tête et regarda à droite et à gauche d'un air effaré.

— Que me voulez-vous? dit-elle en frémissant; je ne vous connais pas... Laissez-moi passer... miss Avondale m'attend pour prendre le thé... Eh bien! que faites-vous, Angus?

Le prêtre restait immobile comme une statue. Jameson, qui, la glace rompue, semblait avoir repris un peu d'assurance, répéta d'un ton plus distinct :

— Julia O'Byrne, je vous arrête au nom de la reine.

Aussitôt les constables entourèrent la malheureuse enfant et son frère.

La foule murmura encore sourdement, mais ne bougea pas.

Julia ne fit entendre aucune protestation nouvelle et demeura comme hébétée sous le coup imprévu qui la frappait. Angus se redressa enfin avec énergie.

— Que signifie cette insolence, M. Jameson? s'écria-t-il. Il doit y avoir là quelque erreur dont vous porterez la peine, prenez-y garde! Ma sœur, une jeune fille innocente et pure, arrêtée par des constables, à la face de tout le pays! C'est une erreur, vous dis-je! Pas un magistrat n'eût autorisé une pareille monstruosité. Monsieur, il est écrit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive! »

— Votre Révérence, dit Jameson à voix haute, rassuré qu'il était par la présence des policemen et l'attitude morne des paddys, je ne suis pas l'auteur du scandale, car j'obéis à un warrant signé, comme la loi l'exige, par deux juges de paix du comté, et qui m'ordonne d'arrêter partout où je la trouverai miss Julia O'Byrne, demeurant au bourg de Neath.

— Mais sur quoi est fondé ce mandat? de quoi ma sœur est-elle accusée? demanda le

jeune prêtre, qui conservait avec peine son sang-froid dans cette horrible circonstance.

— Oui, oui, de quoi suis-je accusée? balbutia Julia sans savoir ce qu'elle disait.

— Le warrant porte, reprit le bailli reprenant peu à peu le ton nasillard d'un greffier de la cour des sessions, que ladite miss O'Byrne est accusée d'avoir tendu un guet-apens à l'honorable sir George Clinton, baronnet, lieutenant de cavalerie au service de la reine; de l'avoir frappé ou fait frapper, dans un lieu écarté, par des gens apostés, d'où sont résultés des sévices et blessures graves qui obligent ce gentleman à garder le lit. Le warrant est signé de lord Avondale et du révérend M. Smith Bruce, juge de paix de cette paroisse, contre-signé par Anselme Tyler, clerc de la justice de paix, et...

— Mensonge! erreur! insigne folie! s'écria Angus hors de lui; je prends mes paroissiens à témoin de l'absurde fiction par laquelle on veut infliger ce traitement infâme à ma sœur, à une jeune fille catholique, à la descendante des anciens rois d'Irlande!... Mais dites-leur donc, continua-t-il en s'adressant à Julia qui semblait frappée d'idiotisme, dites-leur donc qu'ils se trompent!

Julia ne répondit pas d'abord; elle continuait

à promener autour d'elle des yeux égarés.

— Nelly le savait, murmura-t-elle enfin au milieu de l'attention générale ; Nelly, en m'envoyant cette invitation, me tendait un piége... elle s'est liguée avec les autres !

Elle prononça encore quelques mots inintelligibles, poussa un grand soupir et se tut.

— Mais ce n'est pas cela qu'on vous demande, Julia, reprit Angus avec angoisse ; je vous adjure de déclarer hautement, en présence de vos frères en religion, que les allégations émises contre vous sont d'absurdes mensonges !

— Nelly le savait... comment ne l'eût-elle pas su ? répéta la malheureuse enfant.

Jameson sentait le danger de prolonger cette scène ; mais, connaissant les ménagements que son maître, lord Avondale, avait toujours eus pour Angus, il craignait des reproches s'il agissait avec trop de rigueur. Le pauvre prêtre était dans un état de consternation et de douleur dont il serait difficile de donner une idée ; son accablement, sa pâleur, faisaient mal à voir ; enfin, parvenant à recouvrer un peu de présence d'esprit, il demanda à voir le warrant, et le bailli l'exhiba aussitôt.

Pendant qu'Angus examinait cette pièce importante, une vive agitation commença à se

manifester dans la foule. On eût dit du grondement lointain de la tempête qui menace avant d'éclater. Jameson et ses gens se serrèrent autour de leur prisonnière.

— Par grâce, monsieur, dit le bailli avec effroi, hâtez-vous... vous avez toujours été un ami du bon ordre... si vous nous retenez ici, il pourra arriver de grands malheurs!

Angus regarda autour de lui et comprit aussitôt de quoi il s'agissait.

— Obéissez aux ordres que vous avez reçus, dit-il à voix haute en rendant le papier au bailli; ce warrant est en règle; des chrétiens, de fidèles sujets de la reine doivent se soumettre à la loi. J'accompagnerai ma sœur devant lord Avondale et son collègue, les magistrats signataires de cet acte; je n'aurai pas de peine, j'espère, à les convaincre qu'ils ont été trompés par de faux rapports... Marchez donc, messieurs; personne ici ne songe à résister, je m'en porte garant.

Les assistants l'avaient écouté avec une religieuse attention; les yeux étaient tournés vers lui comme pour deviner ses volontés. Si le pasteur respecté de Neath eût fait appel à la révolte, tous les paddys, se ruant sur les gens de justice, eussent en un clin d'œil arraché

de leurs mains l'infortunée miss O'Byrne ; mais dès qu'ils virent son frère lui-même renier sa cause, accepter cet acte de violence légale, leur ardeur tomba, et ils se regardèrent avec désespoir.

Le bailli et les constables, profitant de ce moment, voulurent entraîner le frère et la sœur; mais au moment où un soldat porta la main sur Julia, elle poussa un cri déchirant et se débattit avec force.

—Ne me touchez pas! s'écria-t-elle, je ne veux pas aller en prison!... Prenez garde, *il* me vengera!... Malheur à ceux qui attireront *sa* vengeance sur leur tête!

Une voix puissante, qui semblait répondre à la sienne, retentit à quelque distance :

— Arrêtez! criait-on. Misérables! je vous défends de faire un pas de plus... Julia O'Byrne, courage!... me voici!

Aussitôt ces milliers d'individus qui remplissaient la plaine se soulevèrent comme un lac attaqué tout à coup par un vent furieux. L'assemblée oscilla en divers sens. Un grondement formidable, mêlé à des cris de détresse, partit de toutes parts ; puis une troupe d'hommes, qui fendait comme un torrent désordonné cette foule mobile, vint heurter les constables, qui

furent dispersés et presque culbutés du choc. Ils tentèrent de se rallier, mais ils se virent cernés par des gaillards robustes, à figures menaçantes, armés de bâtons, de coutelas, de fusils même, et qui n'avaient plus rien de l'aspect débonnaire des paddys. Il y eut des rixes, des luttes partielles, dont le bruit fut couvert par le tumulte général.

A la tête de cette bande était Richard O'Byrne en uniforme de capitaine de cavalerie. Il avait pénétré dans l'enceinte formée par les soldats de police, et, entourant de l'un de ses bras la taille de sa sœur, il brandit de l'autre main un pistolet.

— Que l'un de vous ose porter la main sur elle, dit-il aux constables, et il va mourir!

Cette menace était inutile; les gens de justice, déconcertés par cette attaque soudaine dont un officier d'un grade élevé semblait être le chef, ne songeaient plus à employer la force. Angus, qui avait envisagé le nouveau défenseur de Julia, s'écria au comble de la surprise :

— Grand Dieu! serait-il possible!... Mon frère Richard, est-ce bien vous que je vois?

— C'est moi, Angus, répondit Richard d'un ton sévère; je viens réparer vos fautes.

— Ma conscience ne me reproche rien, mon

frère, répliqua le prêtre avec calme; mais puis-je savoir...

— Tout à l'heure; d'autres soins me réclament, dit l'aîné d'un ton farouche.

A quelques pas de là se trouvait une grosse pierre; Richard monta dessus, en portant toujours sa sœur qui se laissait aller comme une morte. De ce poste élevé, il dominait l'assemblée et pouvait à son tour être aperçu de tous ceux qui remplissaient la place. Sitôt qu'il parut avec son gracieux fardeau, un immense applaudissement éclata dans la plaine; mais Richard agita la main, et le silence se rétablit comme par enchantement.

— Irlandais! s'écria-t-il d'une voix qui semblait sortir d'une poitrine de bronze et qui retentit jusqu'aux extrémités de la vallée, vous me connaissez... Je suis Richard O'Byrne et je viens défendre ma sœur.

Un hourra plus bruyant que le premier accueillit ces paroles. Puis, Richard continua :

— Savez-vous quel crime a commis cette enfant que lord Avondale et son digne collègue, le ministre Bruce, veulent faire traîner à la prison du comté comme une vile criminelle? J'aurai le courage de vous le dire, moi son frère, moi le rejeton des anciens rois du Munster, moi

à qui l'honneur de ma race est plus cher que la vie... Miss O'Byrne a été victime d'un acte de violence abominable, consommé par sir George Clinton, le descendant des usurpateurs, des traîtres et des assassins!...

Un rugissement d'indignation et de rage l'interrompit. Ce cruel aveu avait bien coûté à Richard ; sa voix était rauque, son visage crispé ; ses yeux, injectés de sang, semblaient prêts à jaillir de leurs orbites. La pauvre créature qu'il tenait dans ses bras palpita faiblement, comme si elle eût senti ce nouveau coup, puis elle retomba inerte et inanimée.

— Cela est faux, mon Dieu! vous savez bien que cela est faux! s'écria le prêtre en regardant le ciel ; la passion politique l'égare. Mais devait-il donc lui sacrifier l'honneur de sa famille?

— Oui, oui, cela est faux! répliqua John Morris haletant, le poing tendu ; mais si cela était, il faudrait la venger au risque même de la damnation éternelle.

Angus n'entendit pas ce blasphème. Richard reprit avec un nouvel élan de colère :

— J'ai voulu déjà défendre ma sœur, moi, le fils et l'héritier direct de Broudubh et de Feag-Mac-Hugh, le héros sans peur du comté de Wiclow. (*Applaudissements.*) J'ai cherché sir

George Clinton, ce monstre de lâcheté. J'ai voulu l'obliger à se battre avec moi, il a refusé, et je l'ai frappé de mon pistolet au visage. Voilà pourquoi le futur landlord de Stone-House désire envoyer Julia O'Byrne en prison... Irlandais, enfants du clan d'O'Byrne, le souffrirons-nous?

— Non! s'écrièrent dix mille bouches à la fois.

— En avant donc pour la vieille Irlande! s'écria Richard avec énergie ; vengeons Julia O'Byrne sur les insolents Sassenaghs... O'Byrne pour toujours! Aux armes! Hourra!

— Hourra! pour toujours! (*for ever!*) O'Byrne pour toujours! aux armes! répliqua la foule.

Rien ne saurait donner une idée des passions ardentes qui se firent jour alors. Ce n'était plus une petite portion d'enthousiastes qui manifestait ses impressions, mais le pays tout entier. Plusieurs siècles de colères et de haines inassouvies se révélaient à la fois; l'énergie de Richard avait marqué l'extrême limite de cette longue patience. On se jeta sur les constables; ils furent renversés, désarmés avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense. Deux ou trois même furent tués ou grièvement blessés dans le premier mouvement, sans que Ri-

chard O'Byrne, qui ne voulait confier à personne son précieux fardeau, eût pu s'y opposer. La vue du sang, qui déjà inondait la poussière, semblait exalter les sentiments de destruction, et Richard s'agitait au milieu du tumulte, impuissant encore à le dominer.

De son côté, Angus, aux cris poussés par les malheureux qu'on égorgeait, avait oublié ses chagrins personnels et s'était élancé dans la mêlée. Vainement chercha-t-il à protéger les vaincus ; son autorité, toujours si sacrée pour ses paroissiens, fut méconnue cette fois. Il fut lui-même renversé, foulé aux pieds ; autant eût valu battre de verges l'orageuse mer d'Irlande pendant une tempête que d'essayer de comprimer ces transports d'une population ivre de colère.

L'aveugle William Sullivan, conduit par le jeune Pat Irwing et par Tom lui-même, qui ne croyait plus avoir à se cacher, se tenait à quelque distance du lieu du combat et disait avec un enthousiasme frénétique :

— Il se lève! il se lève enfin! Je reconnais ces cris ; ce n'est plus une émeute, c'est une révolution qui commence !... Le premier pas est fait, que Dieu soit béni! Remerciez Dieu, vous autres qui pouvez voir ce premier élan de la

nation irlandaise... Hourra pour la liberté! hourra pour l'Irlande! Le Sassenagh sera vaincu et je mourrai content.

— Hourra! répéta Pat de sa voix claire.

— Hourra! répéta Tom en lançant en l'air son vieux chapeau sans fond.

Et il ajouta à voix basse :

— Ah! voisin William, si ce n'était que je ne peux abandonner Votre Honneur au milieu de cette bagarre, quel plaisir j'aurais d'appliquer un ou deux coups de pied à ce porc immonde de bailli Jameson qui est là-bas, tombé sur le nez, dans la poussière, et qui ne pourrait rien voir! C'est une belle occasion que je perds. Mais il faut savoir sacrifier ses plaisirs à l'amitié. Eh bien, Pat, mon garçon, continua-t-il en s'adressant à son fils, puisque je ne peux y aller, vas-y du moins, toi! Pince-moi rudement ce coquin qui nous a chassés de notre cottage, va lui tirer les cheveux, le mordre, et prends garde de déchirer ton habit noir.

Le polisson ne se fit pas répéter cette invitation; il se glissa avec agilité entre les jambes des assistants pour exécuter les volontés paternelles, qui se trouvaient, du reste, parfaitement en harmonie avec son goût particulier. Mais ses efforts restèrent sans résultat; avant qu'il eût

atteint le lieu de la lutte, Richard O'Byrne était parvenu à dominer le désordre. Les voies de fait avaient cessé, et les constables, désarmés, le bailli en tête, défilaient lentement, sous bonne garde, pour gagner le temple protestant, où Richard avait donné ordre de les enfermer, tandis que quelques paddys emportaient furtivement les cadavres dans une autre direction.

O'Byrne était parvenu à asseoir Julia sur la pierre qui lui avait servi de tribune. La jeune fille donnait quelques signes de connaissance; trop faible pour se soutenir, elle laissait tomber sa tête sur l'épaule de son frère. Les circonstances étaient trop graves pour que Richard pût même jeter sur elle un regard de pitié.

— Et maintenant, amis, s'écria-t-il de sa voix puissante, hâtons-nous de nous rendre à Stone-House. Il faut empêcher que les magistrats ne s'y réunissent pour lancer des mandats et des warrants. En avant donc! Surtout pas de cruautés inutiles, de pillage, de vengeances contre les personnes. Quiconque se rendrait coupable de tels crimes serait indigne de servir une sainte cause. Mais, afin qu'on ne nous prenne pas pour des malfaiteurs, arborons le noble drapeau sous lequel nous devons marcher désormais.

Il fit un signe à Jack Gunn ; aussitôt celui-ci éleva dans les airs un drapeau vert sur lequel resplendissait une harpe blanche et dont une croix dorée surmontait la hampe. Un souffle de la brise développa fièrement les plis de cet étendard national de l'Irlande, pendant que le soleil, arrivé à son midi, lui jetait du haut du ciel des éclairs éblouissants.

Alors les cris d'enthousiasme devinrent de véritables hurlements. La joie semblait aller jusqu'au vertige dans ces âmes impressionnables, à la vue des couleurs si longtemps proscrites de la patrie. Il y avait des hommes qui s'embrassaient les larmes aux yeux ; des vieillards tombaient à genoux pour remercier Dieu d'avoir vécu jusqu'à ce jour ; les enfants se faisaient élever dans les bras de leurs parents pour mieux contempler ce symbole révéré de l'antique indépendance, et tous s'écriaient en battant des mains :

— Que Dieu le bénisse ! O'Byrne pour toujours ! Hourra ! En avant pour la vieille Irlande !

Jack Gunn agita son drapeau ; puis, sur un mot de Richard, il se mit en marche vers Stone-House. La foule s'ébranla pour le suivre.

Richard lui-même voulait les précéder, mais il ne pouvait abandonner sa sœur évanouie.

Cependant, comme les grilles de Stone-House avaient été fermées de nouveau, il espérait, pendant le temps nécessaire pour les faire ouvrir ou pour les forcer, trouver une personne sûre à qui la confier. Il regardait autour de lui avec anxiété, lorsque Angus, dont les vêtements noirs étaient encore souillés de poussière, s'approcha rapidement.

— Ah! mon frère Richard, dit-il avec une douceur mélancolique, qu'avez-vous fait? Voyez, ajouta-t-il en désignant la jeune fille évanouie, dans quel état vous avez mis l'enfant chérie de notre père. Eh bien! vous avez été peut-être plus cruel encore envers l'Irlande!

— Dieu nous jugera, répliqua Richard d'un ton sombre, et l'avenir décidera qui de nous a le mieux compris les intérêts de son pays. Quant à notre sœur, est-ce moi qui l'ai perdue, ou vous, aveugle et imprudent, qui l'avez laissée exposée aux attentats de nos ennemis héréditaires? Je ne regrette pas ce que j'ai fait : si, pour opérer le salut de l'Irlande, il eût fallu imiter ce Romain qui tua sa fille Virginie en présence du peuple, je n'aurais pas hésité à accomplir ce sacrifice. Le mien n'a été ni moins grand ni moins douloureux peut-être! Mais il n'est pas temps encore, ajouta-t-il en se repre-

nant, de songer aux plaies saignantes de notre cœur. Chargez-vous de cette malheureuse créature, et donnez-lui les secours dont elle a besoin. Aussitôt que les grands projets dont je poursuis l'accomplissement m'en laisseront le loisir, je vous dirai mes intentions à son égard. En attendant, retirez-vous à la mense et gardez-vous de vous opposer à ce qui est certainement la volonté de Dieu.

Il écarta les cheveux flottants de la pauvre Julia, déposa un baiser sur son front glacé, et, la remettant à Angus, il s'éloigna précipitamment. Le prêtre eût bien voulu le retenir, mais il sentait que ses paroles ne seraient ni comprises ni écoutées; il se contenta donc de lever les mains au ciel, comme pour le prendre à témoin de son impuissance.

Julia, en ce moment, parut enfin revenir à la vie; elle souleva péniblement sa tête, et s'écria d'une voix faible mais distincte :

— Richard, sauvez miss Avondale !

Puis elle s'affaissa de nouveau.

Richard n'avait pas entendu cette recommandation, et il se trouvait déjà près de la grille de Stone-House quand un homme l'aborda ; c'était l'aveugle de Lady's-Church.

— Milord, dit le vieillard, soyez béni pour

votre héroïsme... Dieu vous a fourni ce moyen que vous cherchiez avec tant d'ardeur, mais à quel prix !

— Qu'importe! murmura Richard d'une voix étouffée pendant qu'une larme brillait dans ses yeux, en dépit de son stoïcisme.

Des coups de fusil qui retentirent dans le parc interrompirent l'entretien. Richard s'élança au milieu de la foule qui attaquait les portes de Stone-House avec fureur.

## VI

### L'insurrection.

Les coups de feu qui avaient attiré l'attention de Richard O'Byrne cessèrent bientôt. Les constables préposés à la garde de Stone-House n'avaient pas voulu abandonner leur poste sans une apparence de combat. Mais c'eût été folie à une poignée d'hommes de tenter d'arrêter les masses considérables qui se portaient sur l'habitation du landlord; et, après avoir fait, à travers la grille, une décharge qui ne blessa personne, ils s'étaient enfuis et dispersés dans le parc.

Cette velléité de résistance augmenta encore l'ardeur des assaillants. En un clin d'œil les murs furent franchis ; la grille, descellée par de puissants leviers, tomba avec fracas ; et tandis que la foule se précipitait dans l'avenue en poussant de grands cris, des hommes choisis se dirigeaient, par l'ordre d'O'Byrne, vers les autres issues du parc, afin de s'en emparer.

Richard pénétra lui-même un des premiers dans l'enceinte de Stone-House. Il sentait la nécessité de sa présence pour prévenir des excès auxquels les paddys n'étaient que trop disposés. D'ailleurs, il désirait veiller sur miss Avondale et peut-être avait-il des projets particuliers à l'égard de sir George. Aussi, après avoir donné mission à quelques insurgés de poursuivre les constables et de les désarmer, fit-il ses dispositions pour occuper sans retard l'habitation, qui s'élevait à l'extrémité de l'avenue.

Avant tout, il essaya de mettre un peu d'ordre dans sa troupe indisciplinée, car les domestiques de Stone-House étaient nombreux, et, animés par lord Avondale ou par son odieux parent, ils pouvaient tenter une résistance désespérée. Il forma un corps des hommes les plus résolus et les mieux armés, en rejetant le fretin de la révolte à l'arrière-garde ; puis il plaça au milieu

de ce bataillon d'élite le drapeau irlandais, et prenant lui-même le commandement, il se prépara à marcher.

Comme il achevait ces dispositions, John Morris, dont les traits bouleversés exprimaient encore un véritable égarement, s'approcha de lui.

— Milord, dit le maître d'école d'une voix étouffée, si vous avez une arme et un poste périlleux à me confier, disposez de moi... Je mourrai sans regret pour la cause que vous défendez.

— Et qui êtes-vous, l'ami? demanda distraitement Richard.

— Je suis John Morris, milord.

— Le chef des repealers de Neath! interrompit O'Byrne avec empressement. J'ai entendu parler de vous, M. Morris, et je sais que votre conversion sera d'un excellent exemple dans le pays. Soyez le bienvenu parmi nous... Vous avez donc enfin compris que Daniel O'Connell nous trompait avec ses subtilités légales, et...

— Que sais-je, milord? répliqua John d'un air sombre. A vrai dire, je songe moins en ce moment à la cause de l'Irlande qu'à celle de miss O'Byrne, votre malheureuse sœur!

Richard le regarda fixement.

— Il suffit, M. Morris, dit-il avec un peu de froideur; restez près de moi, c'est le poste le plus périlleux, s'il y a du péril, et quant à une arme, prenez celle-ci.

Il lui tendit un de ses pistolets, que Morris saisit avec empressement et qu'il agita au-dessus de sa tête en s'écriant :

— Sir George! sir George! où es-tu maintenant?... Où trouverai-je l'exécrable sir George Clinton ?

Il courait déjà comme un fou vers la maison, quand Richard le retint d'une main vigoureuse.

— Quoi! dit-il à voix basse, vous savez combien j'ai été outragé par cet homme abominable, et vous croyez que je laisserai à un autre le soin de me venger? Ne le touchez pas, monsieur, il m'appartient à moi seul... De quel droit vous immiscez-vous dans ma querelle?

Morris, qui avait cédé à un accès de délire, sembla rappelé à lui-même par ces sévères paroles; il regarda le frère de Julia d'un air de confusion; son visage pâle exprimait tant de tristesse et de souffrance, que l'étreinte convulsive de Richard diminua peu à peu, jusqu'à devenir une pression caressante.

— Pauvre jeune homme! murmura-t-il.

Puis, l'invitant du geste à se confondre dans les rangs, il donna l'ordre d'avancer.

A mesure que l'on approchait, il était plus facile de reconnaître que personne ne songeait à défendre la magnifique demeure de lord Avondale. Les fenêtres et les portes étaient ouvertes; aucun domestique ne se montrait dans le vestibule, encombré d'ordinaire par ces fainéants galonnés que la morgue britannique étale avec tant de faste. Cependant, arrivé à la cour soigneusement sablée qui précédait l'habitation, Richard fit faire halte et préparer les armes; lui-même garda l'entrée principale avec le gros de la troupe, tandis que d'autres bandes s'élançaient dans les parterres et les boulingrins pour cerner le bâtiment.

Malgré le bruit occasionné par ces mouvements tumultueux, rien ne bougea dans l'intérieur : il semblait que la maison fût abandonnée. Mais au moment où des cris annoncèrent qu'elle était complétement investie, deux hommes parurent sous le péristyle; ils agitèrent leurs chapeaux avec empressement et poussèrent des hourras en faveur de la cause irlandaise, comme pour inviter les conjurés à approcher.

— Och ! c'est ce grand coquin de Clarence ! s'écria Tom Irwing tout ébahi, c'est le valet de

chambre favori de milord. Je me serais attendu à entendre le diable chanter les louanges de saint Kévin avant d'entendre sortir de sa bouche un hourra pour la vieille Irlande. Il n'était pas bon pour le pauvre monde.

— Et l'autre, ajouta un paddy, c'est Tyler, ce maudit gratte-papier, à figure de parchemin, qui a griffonné tant de warrants et de mandats contre les malheureux... Il est plus méchant cent fois que le bailli Jameson lui-même... Défions-nous, il doit y avoir un piége là-dessous.

Ces gens simples, en effet, ne pouvaient comprendre que les deux favoris du comte Avondale fussent les premiers à accueillir ses ennemis; tant de bassesse leur paraissait incroyable. Richard, en dépit des avertissements qu'on lui donnait, s'avança seul, son épée à la main, vers ces deux hommes qui pouvaient lui fournir des renseignements précieux. Il fut reçu avec tous les signes de la plus humble soumission, du respect le plus servile.

— Que Votre Seigneurie soit la bienvenue, milord... milord O'Byrne, je crois, dit Clarence en s'inclinant jusqu'à terre; vous ne trouverez plus ici que des amis de l'Irlande. Les domestiques se sont enfuis ou se sont retirés là-bas

dans les communs de Stone-House. Nous seuls sommes restés pour saluer les défenseurs de la patrie... Ah! milord, cela réjouit le cœur de voir ici un noble rejeton de la vieille souche, à la place des usurpateurs qui ont si longtemps possédé ses domaines! On sait l'histoire, milord; et on n'ignore pas que tout à Stone-House appartient à Votre Seigneurie, à votre royale famille. Aussi commandez et nous vous obéirons avec amour.

— Et ce qui réjouit encore davantage, milord, ajouta Tyler, dont la face blêmissante essayait de simuler l'enthousiasme, c'est de voir le descendant des rois du Leinster reparaître sous les auspices de ce drapeau sacré de la vieille Irlande... Que Dieu le bénisse!... Bien des honnêtes gens qui, poussés par le besoin, ont mangé le pain des oppresseurs et se sont courbés sous leur odieuse autorité, suivront avec transport ces saintes couleurs de la liberté, et je suis fier d'être du nombre de ceux-là, milord... Je n'ai pas oublié que mon aïcul était catholique milésien, et quoiqu'il ait eu la faiblesse d'abjurer en épousant une Anglaise...

Il s'interrompit en voyant Richard faire un geste de dégoût.

— Il suffit, messieurs, dit le capitaine sèche-

ment ; en vérité, la cause nationale trouve des auxiliaires où elle ne songeait pas à en chercher, et dont elle ne s'enorgueillira pas, j'imagine ; mais par la franchise de vos réponses, je jugerai de la sincérité de votre patriotisme. Où est lord Avondale en ce moment ?

Les deux transfuges se regardèrent avec inquiétude.

— Il est parti, milord, répondit Clarence timidement.

— C'est faux, vous me trompez ! s'écria Richard ; prenez garde ! j'ai appris dans l'Inde de terribles moyens pour faire parler les espions !

— Par tout ce qu'il y a de plus sacré, milord, répliqua Tyler à son tour, M. Clarence a dit vrai. Les événements de ces jours derniers avaient fort animé le vieux lord, comme vous le savez peut-être, et vous avez vu à quels excès l'a poussé son aveugle colère. Ah ! ma main aurait dû se dessécher avant d'écrire cet abominable mandat, lancé contre la beauté, l'innocence et...

Comme le front de Richard se plissait d'une manière menaçante, le clerc s'empressa d'ajouter :

— Quand des messagers sont venus annoncer coup sur coup que Votre Seigneurie était à

Neath, que vous défendiez votre sœur, que vous souleviez les paddys, milord, jusque-là si hautain, a perdu tout à fait courage. Il n'ignorait pas vos exploits dans l'Inde et l'immense influence que votre nom avait conservée dans le pays ; il a prévu ce qui allait arriver. Il a couru lui-même aux écuries ; il a enfourché, malgré sa goutte et ses rhumatismes, le premier cheval qu'il a rencontré, et il est parti à franc étrier par les derrières du parc.

— Soit ! Peu m'importe ce vieillard que l'orgueil a rendu fou. Mais sir George est là, du moins? Misérables ! ne me dites pas que sir George est parti aussi, ou je... Allons, conduisez-moi sur-le-champ vers lui.

Clarence et Tyler se taisaient.

— Qu'est-ce à dire? reprit Richard en frappant du pied ; ne m'avez-vous pas entendu?

— Je supplie Votre Seigneurie de ne pas s'en prendre à nous d'un événement qu'il n'était pas en notre pouvoir d'empêcher, balbutia Tyler tout tremblant ; s'il faut l'avouer, sir George s'est enfui un peu après milord.

Une effroyable malédiction s'échappa des lèvres de Richard, en même temps qu'un rugissement de hyène se faisait entendre derrière lui. Ce rugissement, c'était John Morris qui

l'avait poussé. Mais O'Byrne était trop ému lui-même pour s'occuper des sentiments des autres. Il reprit d'un ton de menace en s'adressant au valet et au secrétaire :

— Vous mentez, j'en suis sûr... Vous savez que j'ai une querelle à mort à vider avec cet homme, et vous voulez le sauver... D'ailleurs, ce que vous soutenez est impossible ; on dit sir George malade au lit, des suites de son aventure d'hier, et quand même il aurait eu la force de fuir, il me répugnerait de croire qu'un jeune gentleman, un officier de l'armée anglaise, eût été assez lâche...

— Et pourtant, sur mon honneur, les choses se sont passées ainsi, milord, dit Clarence avec l'accent de la vérité; au premier bruit de la révolte, sir George a sauté à bas du lit, s'est vêtu tant bien que mal, et, le visage encore enveloppé de linges et de compresses, il est descendu à la hâte, son épée sous le bras... C'était vraiment une plaisante figure, et si j'avais été en humeur de rire... Il a rencontré milord à la porte de l'écurie, et, après avoir échangé quelques paroles avec lui, il est allé prendre un cheval à son tour, et il est parti sans même donner le temps de seller la bête... mais vous savez que c'est un gentleman-rider renommé...

— Et de quel côté se sont-ils dirigés? demanda Richard.

— Ils sont sortis par la grille du nord, Votre Seigneurie, et sans doute ils auront pris la route de Dublin, dit Tyler avec empressement; mais ils n'iront pas loin si, comme on l'assure, tout le pays est déjà en armes, et si les whiteboys gardent les passages des montagnes.

O'Byrne resta un moment pensif.

— Vous ne me parlez pas de miss Avondale, reprit-il d'un ton d'hésitation; elle aura suivi son père et son parent, sans doute?

Clarence parut frappé d'un souvenir, et partit d'un éclat de rire.

— Miss Avondale! s'écria-t-il, vous m'y faites penser, milord. Ah! ah! ah! cette pauvre miss Nelly a été oubliée par son père, par son parent, par tout le monde... Elle était dans le parc, je crois, ignorant ce qui se passait, quand le vieux et le jeune lord ont reçu la nouvelle que, selon toute apparence, vous alliez venir leur rendre visite avec les papistes du comté; dans leur panique, ils n'ont songé qu'à eux, et ils sont partis sans s'inquiéter de la pauvre fille... Ah! ah! ah! la plaisante histoire!... Eh bien! Votre Seigneurie, ajouta Clarence en ricanant toujours, vous aurez là un otage qui ne serait pas à dédai-

gner dans le cas où la fortune deviendrait contraire à *notre* parti, et vous pourriez... qui sait? vous venger, comme on dit. En définitive, c'est la fille d'un lord, quoique de la mauvaise souche.

Richard jeta à ce misérable un tel regard de mépris que le valet recula d'effroi; cependant le mauvais succès de Clarence ne rendit pas son digne émule Tyler beaucoup plus sage.

— Milord, dit le légiste d'un ton confidentiel, tous les ennemis de Votre Seigneurie n'ont pas quitté Stone-House. Il y a encore ici le ministre Bruce, un des juges de paix qui ont signé le warrant... De sa vie il n'a su monter à cheval; il n'a donc pu suivre les lords, et il est resté là-haut, caché dans un cabinet de toilette avec de vieilles hardes pour couvrir sa grosse panse asthmatique; vous pourrez le prendre par les oreilles comme un lapin qui a donné dans une bourse... On trouvera aussi là-bas, dans les bâtiments de service, cet odieux renégat de Donnagh, le garde qui a causé tant de mal, ces derniers temps, aux pauvres gens de Neath. Comme il ne peut encore remuer ni pied ni patte, il sera facile...

Le capitaine allait exprimer à ces traîtres l'horreur qu'ils lui inspiraient, quand un grand

bruit s'éleva dans la maison. Les insurgés y avaient pénétré d'un autre côté, et, la voyant sans défense, ils couraient de chambre en chambre avec des cris de triomphe. Alors, la troupe qui avait fait halte dans la cour s'élança pour avoir part au pillage, malgré les injonctions de Richard et des officiers inférieurs. Bientôt un fracas de meubles et de vaisselle cassés annonça que l'œuvre de dévastation commençait.

— Il faut que j'aille moi-même arrêter ces forcenés, dit Richard à ceux qui l'entouraient, mais auparavant...

Il appela John Morris, qui, assis sous le péristyle, la tête dans ses mains, paraissait indifférent à cette scène de désordre.

— M. Morris, lui dit-il, vous pouvez me rendre service, à moi et à une personne pour laquelle vous professez un respect particulier... à ma sœur Julia.

John tressaillit à ce nom, puis il s'inclina en silence.

— Vous allez prendre quelques hommes avec vous, continua Richard, et vous vous mettrez à la recherche de miss Avondale, qui doit être encore dans le parc. Ce domestique, ajouta-t-il en désignant Clarence, vous servira de guide, et il aura besoin de se montrer fidèle s'il veut

que j'oublie ses bassesses et sa lâcheté... Vous protégerez miss Avondale contre toute insulte, et si quelqu'un osait l'outrager gravement, vous êtes armé... tuez-le... entendez-vous? tuez-le, je vous y autorise.

Ces paroles furent prononcées avec une fermeté qui fit dresser les cheveux sur la tête de Clarence et de Tyler.

— Et où devrai-je conduire miss Avondale, milord? dit Morris.

— Vous lui demanderez ses ordres... Elle est libre, absolument libre de se réfugier où elle le jugera convenable.

Il désigna deux ou trois honnêtes paddys qui acceptèrent avec empressement cette mission, et Morris, sous la conduite du valet de chambre, se disposa à partir avec eux.

— Milord, reprit-il d'une voix sourde, j'avais cru que miss Avondale... l'invitation adressée à votre malheureuse sœur...

— Ne me rappelez pas cette odieuse circonstance, s'écria Richard avec agitation; je n'y crois pas, je ne veux pas y croire... Si vous rencontrez miss Avondale, dites-lui... Mais non, ne lui dites rien de ma part, ne prononcez pas mon nom. Partez, allons, partez. Au milieu de ce désordre, elle est en danger peut-être!

Et il se précipita dans la maison, tandis que Morris et les paddys s'engageaient sous les ombreuses avenues du parc.

Richard n'eut pas de peine à arrêter les dévastations qui menaçaient d'une destruction complète les richesses artistiques de lord Avondale. Sa présence imposa aux plus exaltés et aux plus avides. Néanmoins il ne put préserver du pillage la riche collection d'armes anciennes et modernes réunie dans la galerie supérieure. Comment en effet résister aux sollicitations de paysans demi-nus, qui n'avaient que des shilallahs et des couteaux pour combattre les soldats anglais? Aussi, les fusils de chasse damasquinés du vieux lord et de sir George, les fusils à mèche, les arquebuses à rouet du moyen âge, les épées à deux mains, les framées gauloises et les haches saxonnes, tout fut-il de bonne prise. On vit même des paddys, à défaut d'autres armes, se disputer les tomahawks des Peaux Rouges de l'Amérique du Nord et les crids empoisonnés de la Malaisie. La répartition achevée, Richard exigea que les insurgés quittassent la maison, et des sentinelles furent placées aux portes avec une consigne sévère. En revanche, il permit d'accepter des rafraîchissements, dont l'habitation était abondamment fournie; les do-

mestiques de Stone-House, qui s'étaient cachés dans le premier moment, et qui reparaissaient maintenant avec assurance, en apportèrent à l'envi. Bientôt la pelouse, couverte de gens qui buvaient et mangeaient avec gaieté, présenta plutôt l'aspect d'une fête qu'un tableau de guerre civile. Cependant le chef donna les ordres les plus rigoureux pour qu'aucune boisson trop échauffante ne fût servie à ses gens, dont il savait l'ivresse terrible. Telle fut la sagesse de ses mesures, l'extrême surveillance des officiers subalternes, que pas un paddy, chose incroyable! ne s'enivra à Stone-House dans cette mémorable journée.

Quant à lui, il se retira dans le cabinet de lord Avondale pour écrire aux autres chefs de la conspiration, et leur faire part des événements de la matinée.

Il était occupé de ce soin, quand de nouveaux cris retentirent dans la maison; au même instant la porte s'ouvrit, et quelques paddys entrèrent, conduisant en triomphe un prisonnier. C'était le ministre Bruce, qu'on eût découvert difficilement sous les vieilles tapisseries où il s'était blotti, si Tyler, impatient de prouver la sincérité de son apostasie, n'eût montré lui-même aux insurgés le lieu de sa retraite. Le pauvre

homme était atteint d'un catarrhe chronique, et pendant plusieurs heures, il avait retenu héroïquement sa toux, de peur de se trahir; aussi s'en donnait-il maintenant à cœur joie. Pendant qu'on l'entraînait ainsi, sans perruque, sans chapeau, couvert de duvet et de poussière, il semblait tout entier au bonheur de pouvoir enfin tousser en liberté; les quintes acharnées se succédaient presque sans intervalles et dominaient même les clameurs de ses gardiens.

Parmi ceux-là on eût eu peine à reconnaître Tom Irwing, le héros whiteboy de la soirée précédente. Il avait remplacé son feutre usé par un pesant casque d'acier, et emprisonné son buste étique dans un vieux justaucorps de buffle. Le casque avait la forme d'une pyramide comme celui que l'on conserve au musée d'artillerie de Paris et qu'on prétend avoir été porté par Attila; il descendait très-bas, et le paddy était obligé de jeter fortement la tête en arrière pour voir devant lui. Mais son arme offensive ne cadrait guère avec ces armes défensives : elle consistait en une hallebarde appelée *hache de Lochaber*, que Tom brandissait d'une façon belliqueuse. Ses compagnons, équipés d'une façon non moins bizarre, formaient la troupe la plus étrange qu'il fût possible d'imaginer.

Richard O'Byrne interrompit un moment son travail pour interroger le prisonnier; mais Bruce, tout en toussant, déclina la responsabilité des derniers événements.

— Heug ! heug! monsieur... milord... ou quel que soit votre titre... heug!... on sait que par position, je suis obligé, heug ! heug ! moi, pauvre prêtre de campagne, de soumettre mes volontés à celles de milord... de milord Avondale, monsieur; un pair d'Angleterre, monsieur... heug ! heug ! un ami des ministres, de la reine, monsieur; heug! heug! heug!

— C'est juste, répliqua le capitaine avec mépris; vous êtes de ces magistrats serviles qui acceptent l'autorité uniquement pour en user à leur profit ou au profit d'indignes patrons... Enfin il suffit... Irwing, et vous, mes amis, vous allez reconduire le révérend M. Bruce chez lui; ne le maltraitez pas, mais qu'il soit gardé avec soin dans sa maison, et qu'on ne lui permette aucune communication avec le dehors... Du reste, ajouta-t-il avec un sourire amer, il comprendra, j'espère, la nécessité de soigner sa santé au sein de sa famille, au lieu de se mêler d'intrigues politiques. Son état exige le repos le plus absolu; vous m'entendez, monsieur. Mes respects à mistress Bruce.

Heureux d'en être quitte à si bon marché, le ministre voulut adresser au capitaine des remercîments; mais son indomptable toux et ses gardiens ne le lui permirent pas. On l'entraîna vers l'escalier, et, malgré les recommandations du chef, Irwing, qui, nous le savons, n'avait pas de goût pour les attaques en face, diligenta sa marche à coups de manche de hallebarde, ce dont Sa Révérence profita plus tard pour se poser en martyr aux yeux de la congrégation.

Bientôt les dépêches furent écrites et scellées d'un sceau particulier. Puis Richard s'empressa de descendre afin de les expédier à leur destination.

Une foule immense stationnait maintenant dans l'avenue et dans les jardins de Stone-House. Les femmes et les enfants étaient venus rejoindre leurs fils, leurs maris, leurs pères, et formaient çà et là des groupes animés. Les uns buvaient et mangeaient dans la cour, transformée en salle de festin. D'autres allaient et venaient sous ces ombrages fleuris du parc, et ce qui les étonnait le plus, comme le doge de Venise, semblait être de s'y voir. Les hommes armés s'exerçaient déjà aux manœuvres ou discutaient tumultueusement un plan de campagne. Toute cette population se montrait pleine d'ardeur et d'espérance; elle

considérait comme une grande victoire cette occupation de la maison des lords Avondale, cette capture d'une poignée de constables, cette fuite ou cette impuissance des magistrats de la localité. Ceux qui le matin encore ne rêvaient que désastres, cour martiale et gibets, croyaient déjà voir l'Anglais chassé à tout jamais de l'Irlande, et contemplaient avec des transports de joie le drapeau que Gunn avait arboré sur le piédestal d'une statue renversée.

Richard se dirigea vers cinq ou six hommes robustes et connaissant parfaitement le pays, montés sur autant de magnifiques chevaux qu'on avait tirés des écuries de lord Avondale. Il remit à chacun d'eux un paquet cacheté, en leur donnant des instructions verbales pour le cas où leurs dépêches viendraient à être perdues; puis, après leur avoir recommandé la prudence et la célérité, il les laissa partir. Deux minutes après, les messagers avaient disparu au milieu d'un nuage de poussière, et portaient dans toutes les directions la nouvelle de l'insurrection de Neath.

Une fois débarrassé de ces soins importants, O'Byrne sentit la nécessité de faire sérieusement le dénombrement de ses forces. Plusieurs milliers d'hommes étaient là réunis, déterminés en

apparence à combattre jusqu'à la mort contre leurs ennemis de race. Mais sur ce nombre trois ou quatre cents au plus étaient armés de fusils ; les autres n'avaient que des bâtons, des fourches, des instruments de labourage. Néanmoins cette troupe pouvait réellement être formidable partout ailleurs qu'en rase campagne, et elle s'accroîtrait avec rapidité sans doute dès que le bruit de ses premiers succès se serait répandu dans le pays.

Le capitaine O'Byrne, pour constater ce résultat, avait passé dans les rangs, suivi de l'inévitable Gunn, qui, ayant trouvé une trompe de chasse dans le mobilier de Stone-House, se promenait fièrement avec son instrument sur le dos, comme s'il eût paradé encore en tête d'un régiment régulier. Richard interrogea les principaux chefs et leur donna les instructions les plus détaillées sur ce qu'ils avaient à faire. Les chefs étaient presque tous des marins et d'anciens soldats habitués de longue date au danger comme à la discipline, sur lesquels on pouvait compter. Malheureusement les munitions manquaient, mais on était sûr d'en trouver dans les *constabularies* du voisinage, dont plusieurs bandes détachées avaient dû s'emparer, pendant que le gros de l'insurrection stationnait à Stone-

House. D'ailleurs l'important était de présenter aux populations un effectif d'hommes armés qui leur inspirât la confiance.

Richard revenait vers la maison satisfait de sa revue, quand il se trouva face à face avec Sullivan, conduit par le petit Pat Irwing.

— Eh bien, William, lui dit-il, le succès passe nos espérances... La vallée de Glendalough a justifié son ancienne renommée, et je commence à croire...

— J'apporte des nouvelles, milord, répondit William laconiquement, et je vous cherchais.

— Quelles nouvelles, mon bon vieil ami?

— Suivant le désir de Votre Seigneurie, j'ai envoyé quelques pauvres diables qui ne se soucient pas de se compromettre, mais qui au fond aiment leur pays, surveiller les passages des montagnes... L'un d'eux vient d'accourir pour m'annoncer qu'il a vu briller des armes du côté du Giant's-Cut; selon toute apparence, les soldats rouges ont pénétré dans la vallée.

— Quoi! déjà? Eh bien! tant mieux, William; les dispositions de nos gens sont excellentes; nous irons attaquer les Anglais dans des passages où nous les écraserons facilement... Un succès contre les troupes royales, dès le début de l'insurrection, aurait des conséquences incal-

culables pour notre cause... Pouvez-vous me fournir d'autres renseignements sur la position de ces Anglais?

Sullivan lui apprit ce qu'il savait.

— A merveille! reprit Richard d'un ton animé; le doigt de Dieu se montre. Ils doivent passer nécessairement par le défilé du Bon-Messager; c'est là que je vais les attendre... Mais nous sommes dans un moment où il est plus besoin d'actions que de paroles.

Il donna un ordre à Jack Gunn, qui saisit sa trompe avec empressement et sonna une fanfare. Aussitôt la foule se réunit en tumulte autour d'eux. Richard monta sur un banc et étendit la main.

Un grand silence s'établit alors. En quelques paroles chaleureuses et encourageantes, O'Byrne annonça l'arrivée des troupes régulières et l'intention où il était d'aller sur-le-champ les attaquer.

Les assistants l'écoutèrent avec une sorte de stupeur; ces populations, élevées dans la terreur du soldat anglais, ne pouvaient d'abord envisager sans effroi un pareil acte d'audace. Mais l'assurance de leur chef, son habileté bien connue, la confiance que leur inspirait leur grand nombre, l'emportèrent bientôt sur ces

instincts de l'oppression. Après une minute d'hésitation, l'assemblée entière s'écria tout d'une voix :

— Oui ! oui ! conduisez-nous... En avant pour l'Irlande ! O'Byrne pour toujours !

— En avant donc, mes amis ! répéta Richard électrisé lui-même par cette explosion de sentiments patriotiques. Ces Anglais veulent la guerre, comme nous ; donnons-la-leur bonne et sérieuse... Il ne s'agit plus de punir un landlord impitoyable ou un maître sans entrailles, mais de chasser l'étranger qui depuis tant de siècles opprime la verte Érin, qui a posé sa main de fer sur nos bouches, sur nos cœurs, sur nos consciences... La guerre donc ! la guerre sans repos et sans trêve, jusqu'à ce que notre patrie ait reconquis son rang parmi les nations de l'Europe ! Pour une pareille cause nous devons sacrifier nos biens, notre existence... Sus donc, hommes, femmes, enfants, vieillards ! que tout le pays soit debout et en armes, comme au temps de nos pères quand il fallait repousser les invasions des hommes du Nord. Que la croix de feu coure de village en village, suivant l'antique tradition, pour appeler les enfants de la prière à la défense de leurs foyers ! que des feux brillent sur les hauteurs ! que les trompes

d'alarme retentissent sur les montagnes!... donnons pour fête à ces insolents Sassenachs le spectacle d'un peuple chrétien prêt à périr jusqu'au dernier homme avant de renoncer à sa religion, à ses droits, à son indépendance!

Cette courte allocution eut un puissant effet. L'Irlandais est presque aussi impressionnable, aussi démonstratif que le Français lui-même. On trépignait, on pleurait d'impatience. Ne voulant pas donner le temps à cet enthousiasme de s'éteindre, Richard demanda son cheval pour partir.

Pendant qu'on allait chercher la monture du capitaine, qu'on avait amenée de Lady's-Church, O'Byrne appela un vieux pêcheur moitié whiteboy, moitié contrebandier, mais plein de fermeté, et réputé, malgré ses mauvais antécédents, pour sa fidélité à garder sa parole.

— Thomas Clink, lui dit-il avec la rudesse mâle qui impose à ces sortes de gens, vos hommes n'étant pas pourvus d'armes à feu, ne pourraient nous être d'une grande utilité là-bas dans les montagnes : vous resterez ici pour garder Stone-House ; mais me donnez-vous votre parole que personne, en mon absence, ne détournera quoi que ce soit appartenant à lord Avondale ?

— Och! milord, le vieux whig ne valait pas une pipe cassée, répondit Clink en mâchonnant son tabac. Et dire qu'on n'a que la main à étendre pour ramasser tant de belles choses! C'est dur!

— N'importe! promettez-vous?

Le contrebandier regarda à droite et à gauche d'un air embarrassé; enfin, il envoya à six pas un jet de salive noirâtre, et il répliqua d'un ton d'ironie :

— Enfin, si cela fait grand plaisir à Votre Honneur, c'est dit... Les pillards ne s'y frotteront pas, quand je devrais...

— Il suffit, Clink; je sais ce que vaut votre parole. Je pars tranquille.

Et il s'éloigna, sans remarquer le sourire étrange qui éclairait la physionomie refrognée du vieux pêcheur.

Les bandes armées étaient déjà en marche. Richard s'empressa de monter à cheval pour diriger lui-même l'expédition. Quant il fut en selle, Gunn, avec sa trompe en sautoir et son drapeau à la main, monta sur un poney qu'il s'était procuré d'une manière sans doute un peu illégale. Au moment où ils allaient partir, John Morris accourut haletant.

— Milord, lui dit-il à voix basse, nous avons

trouvé la jeune dame au pavillon des Ruines, où elle s'était barricadée avec sa gouvernante. Elle se lamente et ne veut rien entendre; elle m'a chargé de vous dire qu'elle désire vous voir un instant.

— C'est impossible, s'écria Richard avec agitation; je ne puis abandonner mon poste en ce moment... Qu'attend de moi miss Avondale? J'ai pourvu à la sûreté de sa personne; j'ai protégé ses biens... Je n'irai pas.

Et il voulut partir.

— A mon tour, milord, reprit John Morris timidement, je vous rappellerai les recommandations de miss Julia... D'ailleurs, votre refus affligera beaucoup la jeune dame, qui est déjà réduite au désespoir par l'abandon de son père et... et de l'*autre*.

Richard était ébranlé.

— Milord, ajouta Morris, avec ce bon cheval vous serez en quelques minutes au pavillon des Ruines; après avoir accordé un instant à miss Avondale, il vous sera facile de rejoindre nos gens bien avant leur arrivée aux montagnes.

— C'est juste. Et elle est plongée dans le désespoir, dites-vous? Eh bien! soit... Je ne dois pas oublier qu'elle m'a gardé le secret

quand un mot de sa bouche pouvait me perdre... Allons!

Il ordonna à Gunn de courir en avant et d'annoncer aux insurgés qu'il ne tarderait pas à les rejoindre; puis il s'élança dans l'avenue qui conduisait au pavillon.

Malgré la rapidité de sa course, il put s'assurer que sa protection, à l'égard des propriétés de lord Avondale, n'avait pas été d'une efficacité complète. Beaucoup d'arbres étaient brisés, d'autres avaient été frappés à coups de hache et privés de leur écorce; les statues et les vases de marbre étaient renversés de leurs piédestaux; les kiosques rustiques n'avaient plus ni portes ni fenêtres. Des bandes joyeuses et bruyantes, composées de jeunes garçons, de femmes et d'enfants, erraient dans le parc, et semblaient vouloir se prouver à elles-mêmes, par ces dégradations inutiles, leur pouvoir du moment sur cette somptueuse propriété. Quelques-uns des pillards étaient occupés à pêcher le poisson, dont les viviers étaient abondamment garnis pour l'approvisionnement de la table de milord; plus loin une vieille ménagère, après avoir tordu le cou à deux beaux cygnes qui nageaient sur le lac, emportait tranquillement, pour le

souper de sa famille, les nobles oiseaux suspendus sur son épaule.

Mais Richard ne songeait pas à punir ces infractions à ses ordres. Il ne ralentit pas le galop de son cheval qui soulevait des flots de sable autour de lui, et il passa rapidement auprès de ces dévastateurs que sa présence parut déconcerter un peu. Il atteignit ainsi l'éminence sur laquelle s'élevait le pavillon gothique.

Devant l'entrée, il trouva Clarence et quelques paddys qui se promenaient en long et en large, fort impatients en apparence d'aller voir ce qui se passait du côté de Stone-House. Clarence voulut parler au capitaine; mais celui-ci, mettant pied à terre, lui jeta la bride de son cheval et entra dans la tour, dont la porte était entr'ouverte.

Miss Avondale et sa gouvernante se trouvaient seules dans la pièce élégante que nous connaissons; sur un guéridon était encore servi un déjeuner à l'anglaise auquel personne n'avait fait honneur, et qui semblait avoir été oublié au milieu des grands événements de la journée. Mistress Jones, femme d'un certain âge et qui avait élevé sa jeune maîtresse, était assise dans un fauteuil et se cachait le visage dans ses

mains. Quant à Nelly, encore vêtue de son joli négligé du matin, elle se promenait d'un air égaré; ses yeux brillants de fièvre, son teint rouge témoignaient d'une agitation extraordinaire. A la vue de Richard, elle s'avança brusquement et le salua avec une politesse pleine d'amertume.

— Je vous remercie d'être venu, capitaine O'Byrne, dit-elle; c'est une grande faveur, et j'en sens tout le prix. Le soleil a tourné pour vous, M. O'Byrne, et les enfants de Brondub prennent leur revanche aujourd'hui contre les descendants des John Multon; c'est justice, sans doute. Si j'étais en humeur de citer, je pourrais peut-être vous rappeler les textes des anciennes poésies qui prédisaient ce changement. Recevez mes félicitations, milord O'Byrne! Vous qui vous cachiez, il y a deux jours, comme un malfaiteur et un proscrit, vous commandez ici maintenant; vous êtes le chef de ces scélérats qui nous chassent de notre maison et menacent de ne pas en laisser pierre sur pierre. Eh bien, monsieur, malgré tout le mal que vous m'avez fait dans cette journée, ce n'est pas vous encore qui m'en avez fait le plus!

Et elle reprit sa promenade en se frappant le front avec désespoir.

— Abandonnée! abandonnée! murmurait-elle. Sir George, cet égoïste, ce lâche, passe encore; mais mon père, mon père, pour qui j'avais tant de respect et d'amour!

Cette douleur était si profonde et si vraie, que Richard, malgré les torts qu'il croyait pouvoir reprocher à la jeune Anglaise, fut vivement ému.

— Miss Avondale, dit-il d'un ton pénétré, votre position me touche et je voudrais l'adoucir. Comme vous, j'ai été cruellement éprouvé, depuis peu, dans mes affections de famille, et je sais combien sont douloureuses de pareilles blessures. Mais si je ne puis rien contre ce qui fait l'objet principal de vos plaintes, il est du moins en mon pouvoir de vous protéger, et partout où j'aurai de l'autorité vous serez respectée comme moi-même.

— Ah! je sais, répliqua Nelly de son ton ironique; on m'a annoncé en effet que le capitaine O'Byrne était un vainqueur généreux; que je ne serais ni prisonnière, ni mise en rançon, ni gardée en otage... C'est une générosité de prince, et j'en dois sans doute des remercîments à lord O'Byrne. Qu'il les reçoive donc!... Après tant d'années d'oppression, les héritiers des anciens maitres du sol pouvaient, avec une apparence de justice, se montrer im-

pitoyables envers la race des usurpateurs; ils pouvaient, par exemple, abuser de leur position pour torturer une jeune fille *oubliée* par ses parents : cette conduite eût été en rapport avec les traditions barbares dont ils conservent si religieusement le souvenir... Je dis *eux,* ajouta-t-elle en se reprenant, et cependant moi aussi, pauvre folle sans cervelle, je m'étais laissé prendre à la sauvage poésie de ces temps reculés; j'étais pleine de sympathie pour les vaincus; je regrettais presque d'être née parmi les vainqueurs... Oh! j'en suis bien punie! Je sais maintenant ce qu'ils appellent patriotisme et liberté : c'est pillage, violence, assassinat!

— Ne parlez pas ainsi, s'écria Richard; malgré les égards dus à votre sexe et à votre malheur, je ne souffrirai pas que vous vous exprimiez ainsi en ma présence sur le compte de ces malheureux que la misère et l'injustice ont poussés à une révolte légitime... Quant à moi qui les commande, ajouta-t-il en attachant sur Nelly un regard perçant, miss Avondale, je l'espère, ne me contestera pas mon droit de protéger une femme de mon sang, quoique miss Avondale ait pris part elle-même aux cruelles intrigues dont ma pauvre sœur a manqué d'être victime.

Un étonnement réel se peignit sur les beaux traits de Nelly.

— Votre sœur?... Des intrigues auxquelles j'ai pris part? répéta-t-elle. Je ne vous comprends pas, M. O'Byrne, et je vous prie de vous expliquer.

— Quoi! s'écria Richard avec explosion, il serait possible!... Oh! Dieu fasse que je me sois trompé en vous accusant de cette odieuse complicité! Mais ce matin, quand vous avez écrit à miss O'Byrne pour l'engager à se rendre ici, ignoriez-vous réellement que lord Avondale venait de signer l'ordre d'arrêter ma sœur?

— Arrêter miss O'Byrne! c'est de la folie, de l'extravagance... Donnez-moi le mot de ces énigmes.

— Eh bien donc, miss Avondale, j'aurai encore le courage de vous apprendre moi-même cet horrible secret... J'ai bien eu la force, ajouta Richard avec un sourire amer, de le révéler tout à l'heure en présence de plusieurs milliers de personnes!

Et il raconta en peu de mots la triste histoire de sa sœur, ainsi que l'événement de la veille au lac de Glendalough.

En écoutant ce récit, Nelly rougit et pâlit plu-

sieurs fois ; son visage exprimait tour à tour la pudeur, l'indignation, la pitié.

— L'infâme ! dit-elle enfin en songeant à sir George ; il est plus méprisable encore que je ne pensais... Je n'avais aucune idée de ces affreux scandales, capitaine O'Byrne, ajouta-t-elle avec chaleur, et mon père ne m'avait rien dit de ses malheureux projets... Oh ! si j'avais pu les prévoir, je serais allée au milieu des constables prendre ma chère Julia dans mes bras, lui faire un rempart de mon corps ! Non, je n'ai rien su, rien deviné... A la vérité, la pensée m'était venue ce matin que vous pouviez être pour quelque chose dans la mésaventure de sir George ; c'était pour m'en assurer que j'avais désiré voir Julia. Je voulais lui demander quelle part vous aviez prise à cet événement, m'entendre avec elle sur les moyens d'en prévenir les suites fâcheuses... Voilà tout, capitaine O'Byrne, je vous le jure... Mais les apparences étaient contre moi ; vous avez dû me maudire !

— J'ai cruellement souffert de ces apparences, miss Avondale ; j'en ai souffert d'autant plus que j'avais pour vous une estime plus haute, et, pourquoi ne l'avouerais-je pas ? une affection plus vive, malgré nos dissensions de famille. Mais pardonnez-moi mes soupçons ;

j'aurais dû penser que vous étiez trop franche, trop loyale pour qu'ils pussent vous atteindre.

Il avait pris la main de la jeune fille, qui la retira, mais sans colère. Richard continua :

— Mes instants sont comptés, et je ne puis, sans m'exposer à de justes reproches, demeurer ici plus longtemps. Veuillez donc m'indiquer la retraite que vous vous êtes choisie pendant ces temps de troubles, et l'on vous y conduira sur-le-champ avec tous les égards qui vous sont dus.

— Ai-je pu y songer au milieu de ce chaos? dit Nelly avec angoisse en portant la main à son front. Eh bien, M. O'Byrne, ne saurais-je demeurer à Stone-House sous votre protection, gardée par mes domestiques ? Ce serait la retraite la plus convenable, je pense, pour une pauvre fille abandonnée de ses proches, même de son père.

— Avec votre permission, miss Avondale, je vois de grands inconvénients à ce projet. Si je devais résider constamment dans le voisinage de Stone-House, j'empêcherais bien que l'offense n'arrivât jusqu'à vous ; mais c'est la guerre qui commence, et Dieu sait où pourront me jeter les hasards de la guerre ! Or, en mon absence, je n'oserais répondre... Miss Avondale, continua-t-il avec un sourire mélancolique, je suis

comme cet adepte allemand qui avait trouvé la formule pour évoquer le diable, mais qui ignorait comment le renvoyer après l'avoir fait venir. J'ai soulevé une tempête populaire, mais je ne suis pas encore sûr de l'apaiser ou de la diriger à mon gré. Quant à vos domestiques, vous comprendriez quel fond vous pouvez faire sur de pareilles gens, si vous aviez vu tout à l'heure comment ils recevaient vos ennemis !

Mistress Jones, qui, en gouvernante bien apprise, était restée jusque-là comme indifférente à la conversation, se leva tout en larmes et vint se jeter dans les bras de sa maîtresse, balbutiant des protestations de dévouement.

— Calmez-vous, ma chère Jones, dit Nelly non moins émue ; ce n'est pas de vous que le capitaine O'Byrne a voulu parler; vous êtes mon amie, ma compagne, et je suis sûre... Eh bien, monsieur, ajouta-t-elle avec résolution, si je ne puis rester à Stone-House, mon devoir est tracé : je dois rejoindre mon père. Faites-moi donner mon poney, la Reine Mab, et un autre cheval pour mistress Jones, qui est aussi une écuyère passable ; chargez un homme sûr de nous accompagner, et nous partirons sans retard.

— Et où irez-vous, miss Avondale? Savez

vous de quel côté votre père et votre indigne parent ont porté leurs pas? D'ailleurs, y aurait-de la prudence à parcourir ainsi, presque seule, un pays livré aux fureurs de la guerre, où les haines de caste, les vengeances particulières, les sanglantes réactions éclatent déjà sans doute de toutes parts?

— C'est juste; mais alors que devenir? Ah! Richard O'Byrne, ajouta Nelly avec un soupir, qui m'eût dit, quand je vous rencontrai sur le steam-packet de Dublin, et quand j'admirai naïvement, sans vous connaître, votre ardent amour pour l'Irlande, votre généreux et chevaleresque patriotisme; qui m'eût dit qu'un jour viendrait où vous déchaîneriez sur moi et sur les miens tant d'effroyables maux?

Il y eut un moment de silence pendant lequel Richard sembla pensif. Il reprit enfin :

— Un seul parti vous reste à prendre : c'est de demeurer à Neath, où vous avez des amis et où vous êtes toujours assurée de trouver protection. Deux maisons s'empresseront de vous offrir un asile, à vous et à votre gouvernante. L'une est celle de M. Bruce, le ministre anglican, l'ami, le collègue de lord Avondale. Il est riche; il a une famille nombreuse, de jeunes filles de votre âge.

— Ne me parlez pas du révérend M. Bruce et de sa famille, interrompit Nelly avec une expression de répugnance; comment pourrais-je accepter les services de gens à qui, malgré mes efforts, je n'ai pu cacher l'éloignement qu'ils m'inspirent? Êtes-vous bien sûr, monsieur, que, dans mon malheur, je trouverais chez M. Bruce la sympathie, les égards que je serais en droit d'attendre? Parlez-moi de cette autre maison où je pourrais demander asile, capitaine O'Byrne, quelle qu'elle soit, je serais sûre d'y trouver des hôtes plus bienveillants, des cœurs plus sincères.

— Cette maison, miss Nelly, ce n'est qu'en tremblant que j'ose la citer : c'est celle de mon frère Angus.

— Avec ma chère Julia, avec votre bonne et malheureuse sœur! s'écria miss Avondale d'un ton chaleureux; je pourrai la voir à toute heure, lui prodiguer des consolations, réparer autant qu'il serait en moi les mortels chagrins que ma famille lui a causés? J'accepte, M. Richard; partons, allons trouver Julia... Mistress Jones, êtes-vous prête?

— Miss Avondale, dit le capitaine avec émotion, votre âme est pleine de noblesse; si des circonstances funestes ne creusaient pas un abîme entre nous... Mais avez-vous bien réflé-

chi? ajouta-t-il en se reprenant ; avez-vous bien songé à la terrible réprobation qui pèse aujourd'hui sur cette pauvre fille ? D'ailleurs, la maison est exiguë et mon frère n'est pas riche ; je crains...

— Croyez-vous que de pareilles considérations m'arrêteront? reprit Nelly vivement. Julia est à mes yeux aussi pure qu'aux yeux de Dieu lui-même. Quant aux privations que je pourrais souffrir sous le toit de votre frère, elles seront compensées par l'affection et les égards que je suis sûre d'y trouver. D'ailleurs, M. O'Byrne, continua-t-elle en baissant la voix, une autre raison me fait vivement désirer de chercher un asile à la mense catholique. Malgré votre confiance dans l'avenir, nul ne sait encore à qui restera la victoire. Eh bien ! si Dieu voulait que la chance tournât en faveur de l'Angleterre, j'ai pensé que ma présence dans la maison de votre frère pourrait devenir une protection pour M. O'Byrne, pour Julia, pour vous peut-être.

— Merci de cette pensée, miss Avondale ; elle ne m'était pas venue, mais c'est du fond du cœur que je vous remercie. Si donc vous êtes décidée à accepter ma proposition, ne perdons pas de temps. Votre gouvernante va prendre dans votre appartement de Stone-House les

effets dont vous pourrez avoir besoin ; puis John Morris vous conduira l'une et l'autre.

En ce moment, un bruit confus se fit entendre au dehors du pavillon. Richard allait s'informer des causes de cette rumeur, quand la porte s'ouvrit brusquement et Morris entra.

— Milord, s'écria-t-il, oh! milord!

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda Richard avec inquiétude.

Le pauvre garçon ne pouvait parler; mais il montra par un geste significatif des tourbillons de fumée qui s'élevaient au-dessus des arbres, dans la direction de Stone-House.

— Quoi donc? s'écria O'Byrne, en pâlissant, quelqu'un aurait-il osé...

— Stone-House est en feu, milord! balbutia Morris.

Les deux femmes poussèrent un cri d'effroi.

— Impossible! reprit Richard; Clink m'avait donné sa parole... Le scélérat m'aurait-il trompé? Voilà donc l'explication de ce sourire sinistre qu'il avait en m'écoutant.

— C'est Clink qui a mis le feu, milord... Ne pouvant plus contenir l'exaspération des paddys contre le landlord, il a jeté lui-même des brandons allumés dans toutes les salles de l'habitation, en criant qu'il vous avait promis d'em-

pêcher Stone-House d'être pillé et que c'était le seul moyen d'empêcher le pillage.

— Le misérable ! il va me payer cher ce crime inutile ! s'écria O'Byrne impétueusement.

— Arrêtez ! Richard, dit miss Avondale en joignant les mains d'un ton suppliant ; n'allez pas compromettre votre autorité encore contestée par un acte de violence... Vous pouvez juger à ce nuage de fumée qui s'élève jusqu'au ciel que tout secours est maintenant inutile ; laissez donc la colère qui nous châtie s'exercer librement, de peur qu'elle ne retombe aussi sur vous.

Malgré son courage, elle se couvrit les yeux pour ne pas voir cette destruction de la maison de ses pères. Richard dit quelques mots à Morris qui s'inclina d'un air d'assentiment.

— M. O'Byrne, reprit Nelly après une pause, vous êtes libre de partir ; mais nous nous reverrons bientôt sans doute auprès de Julia... Si misérable que vous m'ayez faite, la famille O'Byrne est plus à plaindre que moi, et il me semble que chacun des malheurs qui nous arrivent par vous diminue d'autant le poids de mes remords !

Elle salua avec dignité et sortit en s'appuyant sur le bras de sa gouvernante. Morris, chargé

expressément de la protéger, lui fit prendre la route de Neath, sans passer devant Stone-House, dont l'aspect en ce moment eût dû être si douloureux pour elle.

Une seule personne périt dans l'incendie : ce fut le garde Donnagh, qui était encore alité par suite de ses blessures. Soit ignorance, soit haine atroce de quelqu'un des incendiaires, le malheureux, abandonné dans un bâtiment de service, se vit tout à coup entouré de flammes, sans pouvoir fuir. Vainement poussa-t-il des cris déchirants ; il fut impossible de venir à son secours, ce que d'honnêtes paddys essayèrent courageusement : l'apostat fut brûlé vif. Ainsi se réalisèrent les malédictions de l'aveugle, et les habitants du pays ne manquèrent pas de voir dans ce triste événement un effet de la réprobation divine contre un de leurs plus impitoyables persécuteurs.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

